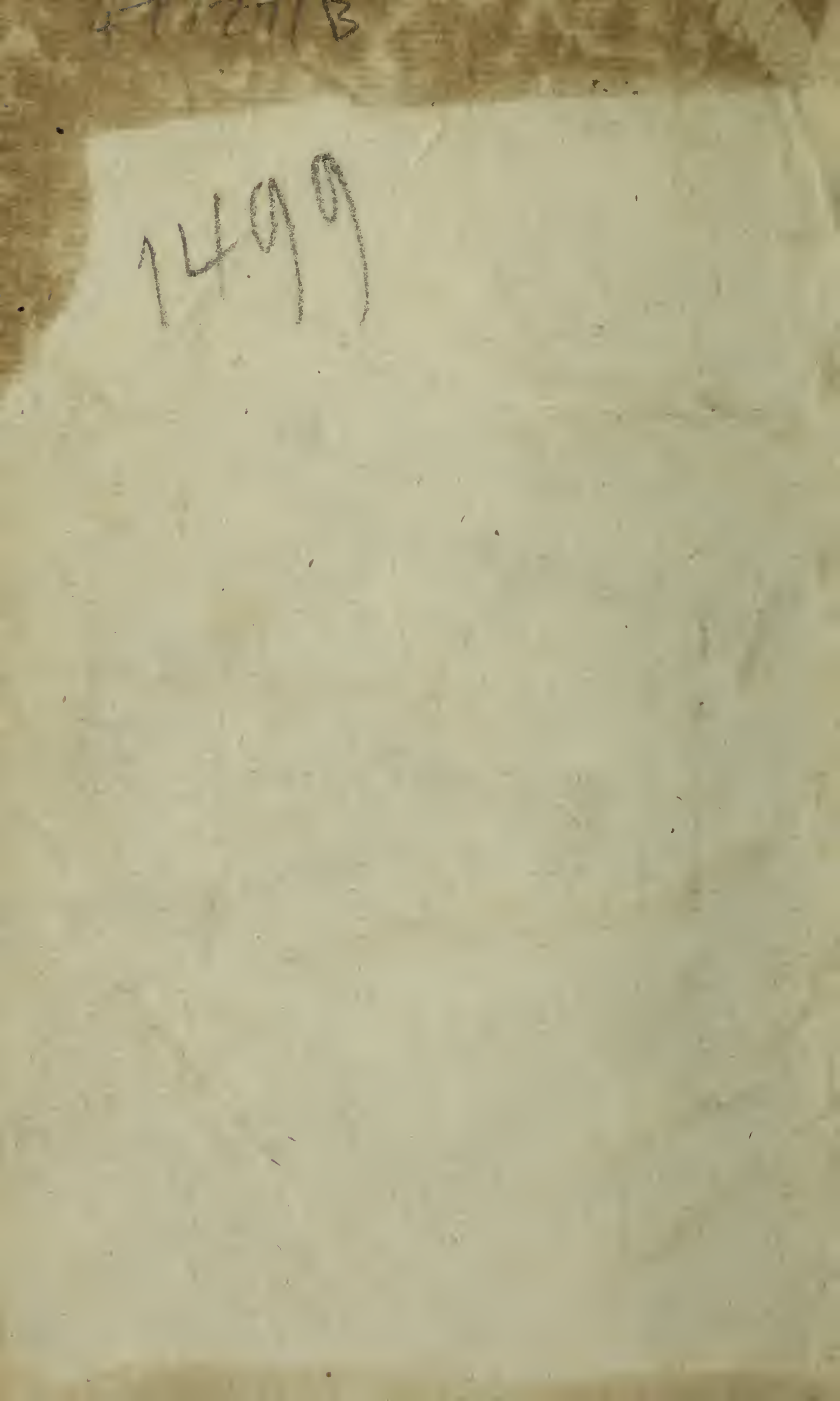



1490

OBSERVATIONS

DE

MÉDECINE,

Traduites de l'Allemand

DU DOCTEUR SELLE

Professeur en médecine, Médecin de la Charité et Membre de l'Académie Royale des sciences à Berlin.

Par le Docteur CORAY.



A PARIS,

Chez A. CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins, N°. 398.

l'AN IV. 1796.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

DES médecins observateurs, renonçant enfin à toutes les vaines théories, s'occupent depuis quelque tems à multiplier les descriptions fideles des maladies qu'ils ont traitées. De ce nombre est sans contredit le Docteur SELLE, déjà connu très-avantageusement dans la république médicinale par sa *Pirétologie*, et sa *Médecine clinique.*

Ce troisième ouvrage, dont je publie dans ce moment la traduction, est extrait d'un ouvrage périodique qu'il rédigeoit lui-même (*), mais qu'il fut ensuite contraint par des occupations cliniques de discontinuer. Les médecins y verront avec plaisir entre autres observations intéressantes un grand nombre

(*) La première partie de ce journal parut en 1782, la seconde en 1783, et la dernière en 1786. Voyez *comment. de rebus in scient. nat, et medic. gestis. vol.* 29. *p.* 200, *et journal de médecine. vol.* 60. *p.* 380. *et vol.* 82. *p.* 325.

de cas de *fièvres puerpérales*, décrits avec cette exactitude qui caractérise les ouvrages de ce célebre auteur, et qui, réunis aux travaux de quelques autres médecins (**), nous donnent enfin des idées plus justes sur ce fléau des femmes en couche.

Il seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité que tous les médecins, abandonnant les systêmes qui ont jusqu'ici retardé les progrès de la médecine, se bornassent à observer la nature. Lorsque je dis *systême*, je ne prends pas toujours ce terme dans le sens odieux que l'ignorance ou la mauvaise foi se plaît à y attacher. Il existe en médecine un systême établi par les anciens, et développé d'une manière lumineuse par notre auteur dans ses ouvrages antérieurs. S'il n'est pas encore aussi complet qu'il pourroit l'être, si l'on y trouve des lacunes, c'est que malheureusement la plupart des médecins, au lieu de multiplier les observations

(**) Tels que Hulme, Leake, Wite et Kirkland en Angleterre; Puzos, de la Roche, Doublet et Doulcet en France; et Pasta en Italie.

qui devoient servir de matériaux pour en achever la construction, se sont écartés pendant un grand nombre de siecles de la route que leur avoit prescrite Hippocrate, et se sont divisés en deux partis diamétralement opposés, quoique également funestes aux progrès de l'art.

Les uns, en abandonnant l'observation, le seul guide fidele en médecine, se sont empressés de bâtir de brillans systêmes, sans avoir encore des matériaux suffisans pour leur construction, ni des faits solides pour les étayer. Aussi ces systêmes se sont-ils remplacés les uns par les autres; et leur perte successive n'a laissé d'autres regrets que ceux d'un tems précieux, qu'on auroit pu si utilement employer pour la médecine.

Les autres, et ç'a été le plus grand nombre, croyant ou feignant de croire qu'il ne faut admettre aucun systême en médecine, se sont jettés dans le plus funeste de tous, celui d'un empirisme routinier. Ils se sont persuadés et ils ont réussi à persuader au public, que c'étoit celui de l'observation. Trop ignorans, ou trop paresseux pour

remonter aux causes des maladies, ils ont multiplié le nombre des remedes en raison des symptômes que présente chaque maladie. Cette pratique pernicieuse a cela de commode, qu'en donnant un air de science à un homme habile à formuler sur le champ mille compositions différentes, elle peut toujours rejetter le mauvais succès du traitement, non sur les drogues dont on surcharge mal à propos le malade, mais sur la conduite de ce dernier, qui fatigué par tant de remedes, doit se refuser naturellement à les prendre tous. Le peuple, qui juge toujours mal, et qui veut toujours juger du mérite d'un médecin, a honoré de toute sa confiance cette espece de charlatans; et le médecin observateur n'a été pour lui qu'*un homme à systême*. Cette manière d'apprécier les médecins existe encore aujourd'hui, et existera vraisemblablement tant qu'il y aura de ces êtres assez immoraux pour ne regarder leurs malades que comme un objet de finance, ou assez stupides pour ne pas voir que la nature les avoit destinés pour toute autre chose que pour l'exercice

de la médecine. Un médecin à faux systêmes est sans doute un grand mal dans la société ; mais celui qui n'en a aucun, est, à mon avis, peut-être encore plus dangereux que le premier. (*)

Il ne s'agit donc que de bannir de la médecine tout systême qui n'est point fondé sur l'expérience ; il ne s'agit que d'adopter celui que suivirent les anciens, celui que suivent depuis quelque tems les meilleurs praticiens de l'Europe; il ne s'agit que d'augmenter le nombre des observations, pour lui donner tout ce qui lui manque, et pour l'élever à ce dégré de perfection et de solidité dont il est susceptible.

C'est pour y contribuer, autant qu'il est en moi, que je m'occupe à traduire les ouvrages étrangers, qui comme ceux de notre auteur présentent des

---

(*) C'est que rarement il y a des systêmes qui soient faux dans toutes leurs parties ; aussi a-t-on vu d'assez bons praticiens, qui avoient une théorie vicieuse : au lieu qu'un médecin qui abandonne tout systême, c'est-à-dire qui ne se donne jamais la peine de généraliser ses idées, et de former par l'induction des cas particuliers un corps de doctrine, est exposé sans cesse à des erreurs funestes.

observations intéressantes, capables de grossir le faisceau de lumière, qui doit seul éclairer le médecin dans la périlleuse route de l'art. J'ose espérer que le public aura pour cette traduction, qui doit être bientôt suivie de celle d'un autre ouvrage du Docteur Selle, la même indulgence qu'il a déjà montrée pour ma traduction de la *Médecine clinique* du même auteur.

De l'imprimerie de Dubois, à Corbigny.

OBSERVATIONS DE MÉDECINE.

Première observation.

Des effets mortels des baies de l'If.

On a de tout tems regardé l'If comme vénéneux. Des expériences modernes ont du moins prouvé que ses feuilles ont été funestes aux chevaux qui en avoient mangé. Mais cette plante produit-elle le même effet sur l'homme ? c'est ce dont plusieurs ont douté (1), quoique d'autres, fondés sur leur propre expérience (2) et sur celle des autres (3), prétendent prouver le contraire. Le cas que je vais rapporter, comme témoin oculaire, me paroît au moins démontrer que ce n'est pas à tort qu'on regarde cette plante comme suspecte.

(1) *Gmelin*, histoire générale des plantes vénéneuses, imprimée en Allemand, à Nuremberg 1777, p. 265.

(2) *Percival*, des effets mortels des feuilles de l'If, inséré dans la quatrième partie du troisième volume du recueil des traités choisis, à l'usage des Médecins Praticiens Léipsick, 1776.

(3) *Allen* : Synopsis universæ medicinæ practicæ, Francfort, 1749, p. 560.

Un garçon âgé de cinq ans eut à la plante du pied gauche une douleur, qui l'empêchoit de marcher, et qu'on attribuoit à une piquure d'épingle qui lui étoit entrée dans le pied; on y voyoit en effet une tache de la grandeur d'un demi pouce, de couleur de sang; j'ordonnai des cataplasmes, que le chirurgien avoit jugé à propos d'appliquer froids. Il avoit en même-tems presque par-tout le corps des taches semblables à des piquures de puce, mais qui étoient d'une couleur extrêmement foncée, comme sont les pétechies de la plus mauvaise espèce (1). Il se sentoit au reste parfaitement bien, si ce n'est qu'il paroissoit un peu bouffi, pâle, qu'il étoit enroué, et qu'il avoit la poitrine embarrassée: j'attribuai ces accidens en partie aux cataplasmes froids, et en partie à un crachement de sang, qui lui étoit survenu. Comme il étoit naturellement plein d'humeurs, je crus que sa maladie n'étoit autre chose qu'un rhume de poitrine, occasionné par quelque froid. Quant aux taches, il m'étoit impossible de croire qu'elles eussent quelque rapport avec cette affection de poitrine: d'autant plus qu'il n'y avoit presque point de fièvre, qui pût avoir produit une si grande dissolution des humeurs. Je lui ordonnai le vin émétique à petites doses, dans la vue de dissoudre et d'évacuer la pituite. Il vomit à différentes reprises; et la poitrine fut soulagée. Cependant ses forces diminuoient de plus en plus; il ne

(1) *Ducan* a observé de pareilles pétéchies sans fièvre, chez une personne, qui avoit mangé de grosses féves. Voyez son histoire des maladies, p. 68.

pouvoit plus se tenir sur pied; quelques jours après, le pouls devint fébrile. Les lèvres qu'il avoit toujours eû fort pâles, commencèrent, la supérieure sur-tout, à se tuméfier, et à prendre une couleur noirâtre. Je me doutai alors que quoique j'eusse pourvu à ce qui paroissoit le plus urgent, je n'avois point saisi le véritable état de la maladie. Ce fut dans le même-tems que je découvris que l'enfant avoit mangé une quantité de baies rouges, d'if. Je me rappelai aussi que l'humeur rejettée par le vomissement, et qu'on avoit alors regardée comme du sang, étoit d'une couleur d'orange foncée, et que par conséquent elle pouvoit bien être la mucosité des baies de l'if. Cette conjecture paroissoit d'autant plus vrai-semblable, que l'appétit dont il manquoit quelques jours auparavant, étoit revenu immédiatement après le vomissement. Aussi-tôt j'ordonnai un second émétique, des boissons acides et des vésicatoires. Mais un extrême abattement de forces survenu tout à coup, finit par enlever le malade au bout de seize heures ou environ.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai l'estomac un peu enflamé, et couvert d'une mucosité noirâtre. Il y avoit aussi dans les intestins grêles, une humeur gélatineuse de la même couleur, qui, selon toutes les apparences étoit un reste des baies d'if corrompues. La tache à la plante du pied étoit encore rouge; mais l'épiderme en étoit enlevé, et l'on n'y voyoit aucun vestige de blessure.

La maladie avoit duré environ quatorze jours. Le malade avoit eu constament la tête libre, jusques au dernier moment; et lorsque le

pouls ne se faisoit plus sentir, il conservoit encore sa présence d'esprit ordinaire. Une heure avant de mourir il ne pouvoit plus retenir aucune boisson.

C'est sans doute aux baies d'if qu'il faut attribuer la douleur du pied, ainsi que les taches ; car toute la maladie n'a point affecté la marche d'une fièvre, et on ne connut pas plutôt sa nature que ses effets funestes.

Je doute même qu'on eût pû sauver le malade, quand même on en eût plutôt reconnu la cause ; le poison a sans doute moins rapidement agi qu'à l'ordinaire ; mais ce phénomène me paroît dépendre de la nature muqueuse des baies, ainsi que du tempérament pituiteux de l'enfant ; en revanche, les effets mortels de ce poison furent aussi prompts que son dévelopement avoit été lent.

I I.

De la vertu des Proscarabées ou vers de Mai.

On a depuis quelque tems envoyé au collége royal de médecine de cette ville, des observations sur les effets des *proscarabées ;* les extraits suivans que je communique au lecteur, contiennent ce que ces observations offrent de plus intéressant.

1.

Un homme âgé de 26 ans fut guéri d'une gonorrhée et de bubons qu'il avoit eus depuis deux mois, en prenant en une seule fois la moitié d'un *ver de mai ou proscarabée*, dans un électuaire ; ce remède avoit procuré un écoulement d'urine très-abondant, accompagné de dou-

leur dans le canal de l'uretre, et des tranchées dans le bas-ventre.

2.

Une fille de trois ans étoit depuis sa naissance infectée de verrues véroliques; celles dont les lévres des parties génitales étoient couvertes, se détachèrent en forme d'écailles, après qu'on lui eût fait prendre un ver en douze prises.

3.

Une demoiselle, dont tout le corps étoit couvert d'ulcéres, en fut parfaitement guérie par deux vers, qu'on lui avoit administrés, en douze prises, dans un électuaire. Le remède avoit opéré par des sueurs et des urines abondantes.

4.

Un enfant âgé de quatre ans rendoit depuis deux mois consécutifs, par la salivation, une mucosité très-épaisse et visqueuse, qui lui avoit ulcéré le menton en forme de teigne. La langue, les gencives et les deux lévres devinrent fort épaisses, le col et la moitié de la poitrine étoient couverts de verrues au nombre de dix-neuf, dont quelques-unes avoient la longueur d'un demi doigt. Il avoit eu neuf mois auparavant de pareilles verrues aux parties naturelles, qui avoient disparues dès que celles du col se manifestèrent. L'enfant avoit été vrai-semblablement infecté par la nourrice. On lui fit avaler deux vers en seize prises, dont il prenoit une tous les soirs, la salivation qui paroissoit avoir été l'effet des remèdes mercuriels, cessa dès la première dose. Le troisième jour les verrues flétries

tombèrent toutes à la fois. Le onzième la salivation recommença; mais le douzième elle cessa de nouveau, et l'enfant en fut entièrement guéri.

5.

Une fille âgée de 14 ans avoit tout le corps couvert de boutons; le gosier étoit desséché et plein d'ulcéres; il lui étoit survenu à la joue droite une tumeur squirrheuse de la grosseur d'un œuf de pigeon; deux vers qu'on lui fit prendre en douze fois, la guérirent parfaitement, par la sueur et par les urines.

6.

Une fille âgée de 22 ans avoit au bras, et sur tout le visage, excepté au nez et au front, des ulcéres malins; à l'âge de quatorze ans elle avoit eu une tumeur au genou, qu'un barbier avoit ouverte et guérie, à ce qu'elle disoit, par le moyen de quelques laxatifs et de la saignée. Quelques mois après il s'ètoit formé sous le menton un ulcére, qu'on avoit traité d'abord superficiellement, et ensuite par les mercuriels, donnés jusqu'à la salivation; depuis cette époque tout avoit empiré et étoit parvenu au point où elle se trouvoit alors. On excita de nouveau la salivation, qui dessécha un peu les ulcéres; mais bientôt après ils réparurent dans leur premier état. Elle fit ensuite usage du quinquina pendant un été entier. Elle fut de nouveau traitée par les mercuriels, pendant l'espace de six mois, avec aussi peu de succès qu'auparavant. Ce ne fut qu'après l'usage des vers, qu'elle avoit pris pendant quatre semaines, que les ulcéres commencèrent à se guérir; au bout de huit

semaines il n'y avoit plus que les ulcéres du bras, et un seul au visage. Alors on lui donna les vers combinés avec le fer, et tout fut guéri dans trois semaines de tems.

7.

Une femme attaquée depuis plusieurs années de maux vénériens, avoit des ulcéres au gosier et autour des yeux; son nez étoit tombé en pourriture. Elle éprouvoit d'ailleurs des douleurs insupportables à la tête et au visage; quatre vers pris en huit fois lui procurèrent des sueurs copieuses, et un sommeil tranquille, dont elle étoit privée depuis long-tems. On fit alors broyer dix grains des intestins (1) de ces mêmes vers avec vingt scrupules de sucre; on partagea le tout en vingt doses, dont on lui donna une tous les soirs. Ce remède produisit une salivation extrêmement âcre et copieuse, qu'on fût enfin obligé de supprimer par des laxatifs. Les douleurs cessèrent ainsi que les maux de gorge, mais les autres ulcéres restèrent ouverts.

(1) L'auteur de ces observations pense que la vertu propre de ces vers réside dans une liqueur jaune et gluante, renfermée dans un grand nombre de vésicules, placées tout au tour de l'intestin, et rangées par couches les unes sur les autres. Il a séparé cet amas ou peloton de vésicules de tout le reste, et il a trouvé par les expériences qu'il a faites, qu'elles n'occasionnoient pas des douleurs aussi facilement que les vers entiers, et que données à forte dose elles ne produisoient que des anxiétés. Mais dans l'essai ci-dessus on prit toute la partie interne de l'animal, et on ne laissa que les tégumens.

8.

Un homme ayant déja des *tophus* aux os des jambes, fut traité par la salivation avec quelque apparence de succès dans le commencement: mais bientôt après les *tophus* reparurent avec des douleurs très-vives; et il éprouva une paralysie presque totale des membres. Il prit tout les soirs un quart de grain des intestins des vers; au bout de quatorze jours la paralysie se dissipa en grande partie, et les douleurs des os diminuèrent. On augmenta pour lors la dose du remède, qui au lieu d'exciter la salivation ou d'agir par la sueur ou par les urines, lui procura trois à quatre selles par jour, et le guérit dans l'espace de trois semaines.

9.

Une femme âgée de quarante ans avoit une éruption vérolique au visage, on l'avoit traitée cinq ans auparavant par la salivation sans aucun succès; elle fut guérie par les intestins des vers, administrés de la même manière.

10.

Un homme mordu depuis trois ans par un chien enragé, n'avoit éprouvé jusqu'alors le moindre accident de cette morsure. Au bout de la troisième année il se plaignit d'une douleur cuisante, et lancinante du côté gauche, qui le tourmentoit par intervalles; il s'arrêtoit quelquefois des heures entières les yeux constament fixés sur quelque endroit; il avoit le regard farouche et terrible, parloit peu, et sorti de cet état, il n'en conservoit pas le moindre

souvenir ; souvent il éprouvoit des anxiétés qui finissoient par des sueurs très-copieuses. Il retomboit dans cet état toutes les fois qu'il se rappeloit le chien enragé , ou qu'il se trouvoit présent au récit d'une avanture pareille, ou qu'il entendoit quelque chien aboyer. Il prit pendant l'espace de dix jours de ces vésicules de vers, et il fut parfaitement guéri.

D'après ces observations, le collége royal de médecine me chargea de faire dans la maison de charité, des expériences dans des maladies semblables. Voici quel en fût le résultat.

1.

Une demoiselle âgée de vingt-six ans, et hydropique depuis deux ans, prit pendant deux jours de suite la moitié d'un proscarabée à chaque fois. Voyant que ce remède n'avoit produit uncun changement dans son état, je lui donnai pendant neuf jours un ver entier, sans autre effet que celui de lui procurer quelques selles à chaque prise.

2.

Un soldat âgé de trente-six ans avoit une tumeur à la plante du pied gauche. On avoit tenté bien des moyens pour le guérir, pendant qu'il étoit à son régiment. Comme je présumois une acrimonie scorbutique, je dirigeai mon traitement d'après cette indication; il fut cependant sans aucun succès.

Je lui fis prendre pendant deux jours la moitié d'un ver de mai; et ne voyant aucun changement, je lui ordonnai un ver entier à chaque fois. Le douzième jour de l'usage du remède,

il éprouva des tranchées dans le bas-ventre, et une difficulté d'uriner : je dissipai ces accidens par un doux laxatif. Le quatorzième jour, je recommençai à lui donner le même remède, à la dose d'un ver et demi : il le prit pendant trois jours, mais sans aucun succès.

3.

Une demoiselle âgée de cinquante ans, attaquée depuis quatre ans d'une affection mélancholique, prit un demi ver par jour, pendant deux jours, un ver pendant onze jours, et un ver et demi pendant quatre jours : mais sans le moindre changement notable.

4.

Un jeune homme de seize ans éprouvoit depuis huit ans des attaques d'épilepsie occasionnées par une frayeur. Comme sa maladie ne présentoit aucune cause matérielle, et que d'ailleurs je n'avois obtenu aucun effet des remèdes anti-spasmodiques, je lui fis prendre pendant quinze jours un demi ver par jour. Le quatrième jour après l'usage du remède, l'urine parut couler plus abondament. Le cinquième il eut dix-neuf selles : mais je ne saurois dire si elles étoient simplement l'effet du remède, ou si elles avoient été occasionnées par quelques erreurs de régime. Les jours suivans je n'observai aucun effet. Je commençai le seizième à lui donner un ver par jour. Le dix-neuvieme il eut des tranchées dans le bas-ventre et une rétention d'urine, qui se dissipèrent vers le soir, après une prise de rhubarbe. Ne pouvant obtenir aucune évacuation

copieuse, dont on put se promettre quelque succès, je cessai l'usage du remède.

5.

Une demoiselle âgée de vingt-trois ans étoit sujette à des attaques violentes d'épilepsie, dont l'invasion étoit accompagnée de toutes sortes de couvulsions, et particulièrement de diverses epèces de tetanos. La maladie ne s'étoit manifestée que depuis six mois; et peu après son arrivée au Lazaret, elle rendit à différentes reprises des morceaux très-considérables d'un *ténia*. Mais je ne pus lui en faire rendre davantage, par aucun des spécifiques, connus jusqu'à présent, ni par les purgatifs les plus drastiques. Comme la maladie n'avoit point changé de caractère, je crus enfin, qu'elle ne dépendoit point du *ténia*. Ainsi j'employai tous les remèdes connus contre l'épilepsie: mais tous furent absolument sans succès. Pour ne laisser rien à désirer du côté de l'expérience, je lui ordonnai aussi les vers de mai. Elle en prit la moitié d'un pendant deux jours, sans éprouver aucun changement. Je lui en prescrivis un entier le troisième jour. Dès le cinquième, les convulsions devinrent évidemment plus fortes; et le septième je fus obligé de cesser l'usage du remède.

6.

Un homme ayant eu une gonorrhée, supprimée à la suite de forts purgatifs, vint à la maison de charité, avec des taches véroliques.

Je commençai par lui donner un demi ver, qui lui occasionna quelques douleurs gravatives

dans la vessie, mais sans rétention d'urine. Le second jour il éprouva le même effet; et l'urine qu'il rendit le même jour, excédoit d'une livre la boisson qu'il avoit prise. Le troisième jour il n'y eut point de changement. Le quatrième je lui donnai un ver entier : six heures après l'avoir pris, il sentit des douleurs au dos, de l'ardeur et des picotemens à l'uretre. Malgré les fréquentes envies d'uriner, il ne rendoit cependant qu'une quantité d'urine médiocre à chaque fois, en sorte que dans l'espace de vingt-quatre heures il ne rendit que la valeur de trois quarts de chopine. Il y avoit dans cette quantité quelques onces d'une mucosité épaisse. Le jour suivant je lui prescrivis un demi ver seulement, qui ne lui occasionna que quelques tranchées dans le bas-ventre. Le sixième jour il se plaignit de nouveau de douleurs lancinantes dans l'uretre, et rendit une demi-chopine d'urine en excédant de ce qu'il avoit bu. Le septième jour je lui donnai de nouveau un ver entier, qui lui occasionna de nouvelles douleurs dans l'uretre, mais sans augmenter l'excrétion de l'urine. Le huitième jour il eut peu de douleurs, et rendit moitié plus d'urine qu'il n'avoit bu. Le neuvième jour, quatre heures aprés la prise du remède il éprouva des douleurs lancinantes et de l'ardeur dans l'uretre, avec pissement de sang. Cet accident fut calmé par des adoucissans et par des laxatifs. Et comme les douleurs de l'uretre continuoient, le lendemain je suspendis l'usage du remède. Le onzième jour je lui donnai la moitié d'un ver, qui lui occasionna encore des douleurs, mais qui n'augmenta point les urines : la même chose eut lieu le douzième.

Pendant l'usage du remède, il eut journellement deux, jusqu'à trois selles. Je n'observai point de sueur. Les taches restèrent telles qu'elles étoient auparavant.

7.

Une demoiselle âgée de trente-six ans, vint à la charité, ayant des condylômes à l'anus et à la vulve, des taches véroliques, des fleurs blanches, et des chancres aux parties naturelles. Après avoir purgé les premières voies par un doux laxatif, je lui donnai la moitié d'un ver chaque jour. Dans les premières vingt-quatre heures elle rendit trois livres d'urine et alla trois fois à la selle. Le second jour elle rendit deux chopines d'urine et eut une selle. Le troisième jour, sueur modérée et de fréquentes envies d'uriner. Le quatrième elle ne rendit que trois quarts de chopine d'eau, malgré de fréqentes envies d'uriner. Le même symptôme eut lieu pendant le cinquième jour. Le sixième je lui donnai un ver entier qui produisit une forte transpiration. J'obsesvai en même tems que les condylômes s'étoient un peu affaissés et que les fleurs blanches avoient un peu diminué. Le septième, huitième, et neuvième jour, les choses restèrent dans le même état. Le dixième je lui donnai deux vers qui lui firent rendre la valeur de deux chopines d'urine, et la firent suer modérément. La même chose eut lieu le onzième jour. Le douzième j'observai que les condylômes s'étoient tout-à-fait réduits au niveau de la peau et que les fleurs blanches avoient disparu presqu'en entier. Mais le treizième jour elle eut une salivation ; et ce fut alors qu'elle avoua l'avoir

déja éprouvée autre fois par l'usage des remèdes mercuriels. Alors en quittant les vers, je favorisai la salivation, et la malade fut guérie.

8.

Une demoiselle avoit des condylômes à l'anus et à la vulve, des fleurs blanches, et des chancres aux parties naturelles. Je commençai son traitement par la moitié d'un ver qui lui causa de violentes tranchées dans le bas-ventre, des envies d'aller à la garde-robe, et de l'ardeur et des douleurs dans l'uretre, sans qu'elle put uriner ni aller à la selle. Après lui avoir fait prendre copieusement du thé de camomilles et appliqué des cataplasmes émoliens au bas-ventre, elle eut un vomissement qui calma les douleurs. Le lendemain ses regles réparurent. Elle me pria ensuite de la dispenser de ce remède; et je la guéris par le moyen des mercuriels.

9.

On nous mena à la charité une femme de quarante-quatre ans. Elle avoit depuis un an des exanthêmes véroliques et des condylômes à la vulve, et cela depuis six ans: elle n'avoit jamais fait usage, à ce qu'elle disoit, des mercuriels, si ce n'est de quelques laxatifs.

Je commençai par un demi ver l'essai du remède. Il lui occasionna un fort vomissement et des tranchées dans le bas-ventre, qui la tourmentèrent pendant trois heures, et qui furent suivies de treize selles. Le lendemain au soir, elle prit encore la moitié d'un ver qui produisit une transpiration abondante, des urines assez copieuses, et trois selles. Le troisième jour ayant pris la

même dose, elle urina très-copieusement, et alla cinq fois à la garde-robe. Le quatrième jour elle eut également des urines copieuses et trois selles. Elle eut alors ses regles; et après qu'elles fûrent terminées, je lui donnai le soir pour la cinquième fois la moitié d'un ver. Il lui occasionna, ainsi que la premièie, un vomissement, des tranchées dans le ventre et des douleurs dans l'uretre. Après des boissons chaudes et des fomentations, elle eut onze selles, et urina copieusement. Le sixième jour au soir elle prit encore la moitié d'un ver qui la fit un peu uriner et aller quatre fois à la selle. Le septième jour le remède lui occasionna une abondante transpiration et six selles; mais elle urina peu. Le huitième jour, mêmes effets. Le neuvième je lui donnai un ver entier, dont l'effet se manifesta par des urines assez copieuses et par sept selles. Les trois jours suivans, mêmes effets à quelques tranchées près qu'elle ressentit le douzième jour et qui augmentèrent pendant le treizième. Aussi le quatorzième jour, je ne lui donnai que la moitié d'un ver; mais voyant que les douleurs persistoient toujours, je suspendis le remède pendant le quinzième. Le seizième, la moitié d'un ver que je lui donnai ne produisit presqu'aucun changement. Le dix-huitième la même dose lui occasionna encore un vomissement avec des tranchees au bas-ventre. Pendant tout ce tems n'ayant observé aucune amélioration, et voyant d'ailleurs que les condylômes qui avoient paru s'amender dans le commencement, ne se dissipoient point, j'abandonnai l'usage du remède.

10.

Une demoiselle de seize ans avoit au pied des

ulcéres scrofulo-véroliques, avec des exostôses et des *tophus*; après avoir pris la moitié d'un proscarabee elle eut une ardeur dans l'uretre, et des envies inutiles d'uriner, avec des tranchées si violentes au bas-ventre, que je ne pûs en aucune manière lui faire continuer ce remède.

L'auteur des premières observations prétend, que les proscarabées nous fournissent un excellent anti-vénérien, et qu'ils méritent d'autant plus la préférence sur tous les remèdes mercuriels, qu'ils ne dissolvent pas aussi fortement à beaucoup près la mixtion naturelle du sang.

Il s'en est d'ailleurs servi avec succès dans les fièvres intermittentes, et dans les fièvres aiguës; et il les croit éminemment propres à évacuer la matière fébrile.

De mes expériences il résulte :

1°. Que ce remède agit d'une manière vague; puisqu'il opère tantôt par la sueur, tantôt par les urines, tantôt par les selles, quelquefois par toutes ces voies ensemble, et que d'autres fois il n'agit point du tout;

2°. Qu'il occasionne très-facilement les mouvemens les plus violens, qui, quoique sans suite fâcheuse, sont cependant extrêmement fatigant pour les malades;

3°. Il s'est présenté à l'auteur des premières observations, ainsi qu'à moi, un cas, ou ce remède, administré à des sujets qui avoient pris du mercure, a excité une salivation salutaire. Ce seroit sans doute un avantage considérable que d'avoir un moyen sûr d'exciter la salivation, qu'on ne peut souvent obtenir en aucune manière par le seul usage des mercuriels. Un tel remède seroit d'autant plus précieux,

que

que souvent à cause de la dépravation des humeurs, il est impossible de continuer l'usage du *mercure*. Mais j'ai malheureusement rémarqué qu'il manquoit très-souvent son effet: et parmi tant de cas des personnes qui avoient pris en quantité des remedes mercuriels, sans avoir salivé assez abondament, celui que j'ai rapporté au n°. 7, est le seul, où la salivation suivit l'usage des *proscarabées*. Encore dans de pareils cas ai-je trouvé la décoction concentrée du bois de *gayac* plus avantageuse.

J'avoue cependant volontiers que les observations déjà rapportées ne sont pas encore assez nombreuses pour décider de la vertu de ce remede. Je n'ai pas encore essayé non plus ces pelotons de vésicules, où doit résider spécialement la vertu de ces animaux: quoique cette circonstance ne doive rien changer dans leur effet principal. Mais je ne saurois me persuader que ces vers aient en effet quelques avantages sur les cantharides.

Il est même à présumer que dans la rage ils n'agissent pas plus efficacement que ces mouches, suivant l'expérience de WERLOF. Je les regarde sans contredit dans ce cas, comme un moyen très-efficace, auquel j'aurai recours toutes les fois que je ne trouverai point de cantharides sous ma main. Il s'agit seulement de s'assurer lequel de ces deux remedes opère le plus par la sueur et par les urines, à la fois, et le moins possible par les selles; cette dernière évacuation étant probablement la plus inutile.

III.

D'une Pulmonie particulière.

Un ouvrier âgé de quarante ans, vint à la Charité le 30 mai 1780, avec une affection de poitrine, qui, d'après son rapport, lui étoit occasionnée depuis près de dix semaines, pour s'être exposé au froid, à la suite d'un échauffement considérable. Il avoit la fièvre, il se plaignoit d'une forte douleur pungitive à la cinquième et à la sixième des vraies côtes du côté gauche à deux pouces du commencement des fausses côtes, il crachoit des matières purulentes en quantité. C'étoit suivant toutes les apparences, le commencement d'une vraie pulmonie. Le pouls n'étoit ni plein ni tendu. Comme il avoit la langue fort sale, je commençai par lui lâcher le ventre avec le *sel de Glauber*; ce qui modéra un peu la fièvre, sans cependant avoir du tout diminué la douleur. En examinant l'endroit, où le malade disoit sentir la douleur, je trouvai une petite élévation, qui le 2 du mois de juin étoit déjà très-sensible et paroissoit même contenir de l'humeur, mais qui cependant pressée de tous côtés, rendoit une espece de son. J'y fis appliquer des cataplasmes, et lui donner intérieurement le *sirop pectoral résolutif* (1). Le 4 juin, la tumeur fut ouverte, et il n'en sortit qu'environ une demi-once d'humeur aqueuse et gluante. Dès ce moment les crachats cessèrent, la douleur diminua et la fièvre fut considérablement modérée ; en un mot tous les symptômes se cal-

(1) Voyez mon Manuel de pratique, tome 2 page 235, de la traduction française.

mèrent, en sorte que le 8 juin il étoit déjà entièrement libre de fièvre. L'abscès fut bientôt guéri. Je lui donnai alors une décoction de *quinquina* avec un peu de *myrrhe*, et je le congédiai le 28 du même mois.

I V.

D'un ramollissement des os.

Une femme âgée de trente-six ans, infectée de vérole, avoit été portée à la Charité en 1770 : où elle fut traitée par les mercuriels, sans avoir éprouvé de salivation. Neuf mois après, elle y vint pour la seconde fois avec des douleurs dans les articulations, qu'on traita également par le *mercure*, et sans qu'il y eût salivation non plus que la première fois. Les douleurs diminuèrent beaucoup, et elle quita la Charité en 1776. Elle y fut portée pour la troisième fois paralytique de tout son corps et ayant une leucophlegmatie. Mais après avoir pris plusieurs remedes inutilement, elle fut enfin réduite à une infusion de *quinquina* avec l'*oxymel scillitique*. En 1778 elle fut atteinte d'une dyssenterie chronique ; et ce fut à cette époque que je la vis pour la première fois. Elle étoit dans un état d'amaigrissement si pitoyable, et ses membres étoient d'ailleurs devenus si fragiles, qu'un jour en voulant la sortir du lit sans aucune violence, on lui cassa un pied. Ses bras cédoient tellement à la moindre pression, qu'ils étoient déja tout courbes. Ne pouvant trouver aucun remede efficace, je me contentai de lui donner de tems en tems quelques *narcotiques* pour calmer ses douleurs ; ce qui la soutint jusqu'au 3 juillet 1780, jour de sa mort. On trouva les os

extrêmement tendres et fragiles, lorsqu'on vint à la disséquer.

Il est on ne peut pas plus vrai-semblable, que cette maladie avoit été occasionnée par le *mercure* qui étoit resté dans son corps. On trouve un pareil cas dans le sixième volume des *observations et recherches médicinales, par une société de Médecins de Londres*, à la page 216. Mais on attribue seulement la maladie au virus vérolique, sans spécifier, si le malade avoit fait un grand usage des mercuriels. Il se peut que la vertu résolutive du *mercure* ait autant contribué à produire cette maladie, que le virus lui-même, qui n'avoit point cédé à l'action du *mercure*.

V.

D'une phrénésie.

D'après *Hippocrate*, j'appèle frénésie, un délire furieux permanent, accompagné de fièvre.

Un garçon boucher âgé de quarante-deux ans, avoit soulevé un très-pesant fardeau le 9 février 1780; bientôt après il commença à se plaindre de fortes douleurs pungitives à la poitrine, ainsi que de chaleur et de froid qu'il éprouvoit alternativement. Le 13 il devînt phrénétique; et le 14 on le porta à la Charité. Son pouls fort et plein indiquoit nécessairement la saignée: et le sang tiré de la veine étoit couvert d'une croûte inflammatoire très-épaisse. Je lui donnai ensuite une once de *sel admirable de Glauber*, avec deux grains de *tartre-émétique*; qui furent suivis de deux vomissemens et de quatre selles de matières bilieuses. Le délire continuoit sans cesse, et à tel point qu'on fut obligé de le lier. Vers le soir on lui appliqua trois vésicatoires,

et on lui donna des *diaphorétiques* avec le *camphre*. On continua ce traitement, quoi qu'il ne fût suivi d'aucun repos pour le malade, qui étoit toujours en fureur. On ajouta à sa boisson l'acide vitriolique bien étendu. Il n'y avoit point d'indication pour une seconde saignée, et il alloit naturellement à la selle quelque fois par jour. Enfin le dix-septième jour il fut tranquille, il eut la peau moite et commença à dormir. Le dix-huitième sa poitrine fut couverte d'une éruption miliaire blanche, qui s'étendit sur tout le corps au vingtième. Le vingt-deuxième, les pustules commencèrent à se dessécher, et le malade eut une expectoration assez copieuse, que je favorisai par l'*oxymel scillitique*. Je mêlai de tems en tems le *quinquina* avec les expectorans. Depuis cette époque il recouvra de plus en plus ses forces, en sorte que le 4 mars il fut en état de se promener dans la chambre. Le 16 il se plaignit de tranchées au bas-ventre et de nausées ; sa langue cependant étoit nette, et il n'y avoit aucun autre signe de saburre. Je lui donnai un peu de *sel de Glauber* avec la *rhubarbe*, ce qui le débarassa de dix aunes de *ténia*, sorties par les selles. Je continuai le remede, et je vis sortir tous les jours des portions de vers de différentes grandeurs, depuis deux jusqu'à quatre aunes. Le 17 je lui ordonnai un demi-scrupule de *jalap* avec deux grains de *gomme-gutte*. Ce remede amena, entr'autres petites portions de vers, un morceau de seize aunes ; en sorte que tous les morceaux rendus à différentes reprises pouvoient bien monter à quatre-vingt-dix aunes. Le 7 avril il quita l'hôpital en parfaite santé.

Je suis très-porté à croire, que le *ténia* étoit la cause de la phrénésie, et que ce fut la fièvre qui l'avoit tué, ou du moins affoibli au point de pouvoir être expulsé par les remedes.

V I.

D'une douleur au visage.

Une dame âgée de 53 ans, avoit joui dans sa jeunesse, (aux maladies ordinaires des enfans près,) d'une santé presque constante. Même après son mariage, elle s'étoit toujours portée passablement bien. Après sa cinquième et dernière couche elle fut par fois atteinte d'affections hystériques, souvent assez violentes, mais qui avoient cédé aux saignées, aux remedes résolutifs, aux eaux d'*Egra* et de *Pyrmont*, prises pendant quelques années consécutives, à la diete et à l'exercice.

Il y avoit près de cinq ans, que s'étant souvent exposée à des vents coulis très-forts, elle avoit éprouvée au côté droit du visage une douleur dont la violence se faisoit sur-tout sentir à la mâchoire inférieure, non loin de l'endroit de son articulation avec la supérieure. On avoit employé inutilement tous les secours, soit internes, soit externes; et la douleur n'avoit diminué qu'à l'arrivée du printemps suivant.

Bien avant dans cette même saison, elle eut quelques accès d'une fièvre remittente; dont elle fut guérie par quelques doux laxatifs.

Vers la fin de l'été, la douleur violente se fit de nouveau sentir au même endroit du visage. On présuma que c'étoient deux dents molaires gâtées de la mâchoire inférieure, qui en étoient la cause, et on les arracha en conséquence;

mais on les trouva saines ; et la douleur continua toujours à la tourmenter. Depuis cette époque la douleur cessa d'être fixe, et se portoit tantôt au sommet de la tête, tantôt à la joue au-dessous de l'œil, et quelquefois à l'articulation de la mâchoire inférieure. Elle étoit par fois si violente, qu'elle gênoit l'usage de la parole. Mais ce qu'il y avoit de singulier, c'est que pendant qu'elle mangeoit, la douleur étoit plus supportable.

Cet état continua pendant quelques années, lorsque la douleur, qui quoique supportable, n'avoit point entièrement cessé, revînt vers l'automne avec une telle violence que la malade perdît l'appétit et la patience. Heureusement que cette douleur ne l'empêchoit pas cependant de dormir ; se faisant principalement sentir pendant le jour.

On employa beaucoup de remedes : c'étoient des scarifications, des saignées tous les trois mois, des épispastiques appliqués sur la joue affectée, ainsi que sur les bras, des cautères, des sang-sues sur les parties affectées, des bains de pied, des bains de fourmis, des évacuans, les résolutifs les plus actifs, tels que le *mercure doux*, le *soufre d'antimoine*, le *kermès minéral*, la *gomme ammoniaque*, celles de *gayac*, de *galbanum* et d'*opopanax*, le *quinquina*, les eaux de Pyrmont, d'Egra et de Sédliz ; mais tous furent sans aucun succès permanent. La peine même qu'on s'étoit donnée d'exciter les hémorrhoïdes, fut infructueuse.

Jusques-là, c'étoit d'après l'avis des Médecins qui la traitoient, qu'on lui avoit administré tous ces remedes. On consulta ensuite M. le Professeur FRITZE et moi. Notre première idée

fut, que la cause de cette maladie, étoit un virus scrofuleux. Cependant il n'y en avoit point d'autres signes. Comme on avoit déjà employé tant de remedes actifs sans succès, nous crûmes devoir choisir un traitement, qui fût non seulement éminemment résolutif, mais qui pût en même-tems produire une révolution dans tout le corps. Les frictions mercuriéles nous parurent propres à produire ces deux effets, et à faire cesser par conséquent cette douleur opiniâtre. Ainsi nous lui ordonnâmes des bains chauds, et quelque tems après, des frictions avec un onguent mercuriel; on employa jusqu'à seize onces de *mercure*. La salivation qui s'etoit manifestée fut supprimée. Ce traitement que nous lui continuâmes pendant cinq à six semaines, en lui faisant prendre en même-tems une décoction de *salsepareille*, ne fut pas plus heureux que le précédent: au contraire la douleur se faisoit souvent sentir encore pendant la nuit.

Nous fûmes enfin convenus de lui donner la *ciguë*. Nous en fîmes des pilules en poudre et en extrait par parties égales, et nous lui en fîmes prendre à petites doses, augmentées tous les jours. Au bout de huit jours elle en prenoit déja trente-six grains par jour, sans qu'il en résulta le moindre effet, ni sur la maladie, ni sur le corps en général. A cette époque la malade quita Berlin; mais sans avoir discontinué l'usage de la *ciguë*, dont elle se sentit enfin, au bout de quelque tems très-soulagée.

Je rapporte ce cas, par la raison que cette maladie ne paroît point être une modification accidentelle de quelque virus; mais qu'elle semble

plutôt faire une espece réelle de maladie particulière et existante par elle-même. Elle n'est pas fréquente à la vérité ; mais elle mérite d'être connue pour ce qu'elle est, afin qu'on ne tourmente pas inutilement les malades par les remedes ordinaires, et qu'on ne leur fasse point perdre le tems et le reste de leur santé.

On rencontre rarement chez les auteurs la description de cette maladie. FOTHERGIL eut quelques cas tout-à-fait semblables (1) ; et fut quelquefois assez heureux pour dompter la maladie par l'usage de la *ciguë*.

BONNARD (2) décrit une douleur de joue chez une femme âgée de quarante-huit ans, et qui avoit encore ses regles. On ne voyoit sur sa joue ni tumeur, ni rougeur. Elle avoit d'ailleurs le nez toujours très-sec, et elle avoit été autrefois sujette à une éruption, qui disparut depuis que la douleur s'étoit manifestée. MENURET, Médecin de Montélimart, pense que la cause de cette maladie est un virus scrofuleux, et il prescrit l'extrait de *fumeterre*, de la *ciguë*, et le *mercure doux*. Pour moi, s'il m'arrivoit encore un pareil cas, j'employerois d'abord la *ciguë*, et ensuite la dissolution du *mercure* dans l'*acide nitreux* ; et si tout cela ne réussissoit point, dans la supposition vrai-semblable qu'il y auroit alors un virus cancéreux, je me

---

(1) Voyez observations et recherches médicinales, par une société de Médecins de Londres, volume 6, page 107, imprimé à Altenburg, 1778.

(2) Voyez journal de médecine, volume 50, p. 60 et p. 323 jusqu'à 343 inclusivement.

déciderois à employer l'*arsenic*, d'autant plus que j'en ai vu quelquefois de bons effets. Et quoique personne ne soit plus convaincu que moi du danger de certains traitemens héroïques, je ne suis pas moins persuadé, que c'est pour la plupart le préjugé qui inspire tant de crainte pour l'*arsenic*. Ceux qui font prendre sans aucun scrupule le *sublimé*, les *poisons stupéfians*, et la *limaille d'étain*, et qui se recrient tant contre l'*arsenic*, oublient sans doute que le *sublimé* est beaucoup plus corrosif que l'*arsenic*, que les *poisons stupéfians* attaquent les principaux ressorts de notre machine, et que très-vrai-semblablement l'*étain* lui-même ne détruit le *ténia* qu'en vertu de l'*arsenic* qu'il contient.

V I I.

D'une passion Iliaque.

Un maréchal ferrant, âgé de vingt ans environ, fut porté à la Charité attaqué déja depuis neuf jours d'une passion iliaque. J'employai aussitôt tous les moyens possibles, pour lui lâcher le ventre ; mais tout ayant été sans succès, il mourut le même jour.

A l'ouverture du bas-ventre, nous trouvâmes un prolongement ou appendice de l'Iléon, (*diverticulum ilei*): qui avoit cela de particulier, qu'il s'étendoit depuis l'un des parois de l'intestin jusqu'à celui du côté opposé. Il avoit cinq ou six pouces de longeur, et il étoit creux. La partie superieure de l'Ilion ayant été repliée sur elle-même, pincée entre sa partie inférieure et ce canal contre-nature, s'étoit fermée, enflammée et gangrenée.

V I I I.

De l'Inflammation et intus-susception des intestins chez une femme en couche.

Une femme enceinte, âgée de trente deux ans, vint le 19 juillet à la Charité avec les douleurs d'enfant ; les eaux avoient déja percé, et elle fut heureusement accouchée vers le soir. Comme elle avoit déjà fait beaucoup d'efforts dans l'accouchement, on laissa l'arrière-faix, qui se détacha le lendemain de lui-même. Elle se porta très-bien jusqu'au 21 juillet ; mais ce jour, elle fut, à la suite d'une grande colere, saisie d'un frisson considérable, suivi de chaleur et de maux de tête. L'accès fini, on lui donna un peu de *sel de Glauber*, et on lui fit boire de la tisane de gruau d'avoine avec du nitre. Quelques jours après, elle eut la bouche amere et la langue très-chargée. Je lui donnai le *vin émétique*, qui opéra trois vomissemens bilieux et quatre selles. Elle ne se plaignoit plus, que de chaleur, de soif et de maux de tête. Elle nourissoit au reste son enfant, et les lochies couloient encore un peu. Le matin du 26, je lui trouvai le pouls plein et vîte, la langue seche. Je lui fis continuer les remedes tempérans : malgré leur usage la fièvre augmenta vers la nuit ; le matin elle fut attaquée de convulsions. Comme le pouls étoit fort, dur et plein, je lui fis tirer huit onces de sang ; le pouls restant toujours dans le même état, on répeta la saignée quelques heures après. Ces deux saignées ne présentèrent aucun signe d'inflammation. On lui appliqua en même tems les vésicatoires, et on lui donna le *camphre* : mais malgré ces secours, elle mourut vers les douze heures, de suffocation suivant les apparences.

A l'ouverture du cadâvre, on trouva les vaisseaux sanguins de la tête fort tuméfiés, les poumons dans un état naturel, et dans le bas-ventre une inflammation des intestins, avec deux intus-susceptions de l'Ilion, de la longeur de quelques pouces.

Comme la malade ne s'étoit point plainte, tant qu'elle avoit conservé l'usage de ses sens, de douleurs au bas-ventre, il est très-vrai-semblable que ces intus-susceptions ne s'étoient formées qu'au moment même des convulsions, et qu'elles avoient en même tems occasionné l'inflammation.

J'ai exposé dans mon Manuel de pratique, la raison pourquoi je ne donne pas à cette maladie le nom de *fièvre puerpérale*, et je tacherai encore de justifier cette assertion dans la suite de ces observations.

I X.

De la maladie aiguë d'une femme en couche avec suppuration dans le cerveau.

Une femme âgée de trente-six ans, maigre de corps et d'une foible constitution, ayant le visage fort pâle, et l'esprit abattu, accoucha promptement et avec facilité le 12 mars.

Elle se trouva parfaitement bien pendant ses couches; l'écoulement des lochies se fit régulièrement et le lait parut en conséquence.

Le 20 elle se plaignit de maux de tête, sur-tout à la partie postérieure de l'*os coronal*. Le pouls étoit tranquille. On lui donna un doux laxatif composé de *rhubarbe* et de *sel de Glauber*, qui lui procura deux selles, sans cependant avoir calmé les douleurs.

Le 22 elle eut des nausées continuelles; la

langue étoit fort chargée, elle avoit la bouche mauvaise. On lui donna le *vin émétique* qui lui procura deux vomissemens bilieux, et fit disparoître les maux de tête ainsi que tous les autres accidens.

Le 24 le mal de tête revint, et la langue se chargea de nouveau. Comme le vomitif avoit si bien réussi, on lui donna le *vin émétique* délayé, comme remede résolutif; mais le mal de tête continua, ses sens étoient affoiblis, et la plupart du tems elle tomboit dans un sommeil qui ne paroissoit point naturel. Le pouls étoit convulsif, mais plutôt lent que vîte. On lui appliqua un vésicatoire à la nuque : mais la léthargie alloit en augmentant, et en s'éveillant elle étoit comme étourdie sans pouvoir rappeler ses esprits.

Le 27, je lui donnai le *vin émétique* en qualité de vomitif; elle rendit à deux reprises des matières bilieuses, mais sans aucun amendement. Je lui fis appliquer les vésicatoires aux jambes, donner des lavemens irritans, et intérieurement des *alexipharmaques* : mais le pouls devint intermittent; et elle mourut le 28 dans l'après midi.

A l'ouverture du cadâvre, nous trouvâmes les visceres de le poitrine et du bas-ventre sains; si ce n'est que l'estomac, et les intestins grêles, étoient pleins d'une quantité de bile, la quelle en certains endroits avoit même attaqué la tunique intérieure des intestins.

Aussi-tôt qu'on ouvrit la tête, et qu'on perçat la dure-mere du côté gauche, il jaillit d'entre les circonvolutions du cerveau, et à travers la pie-mere qui étoit corrodée, deux pleines tasses de pus tout verd et fétide. En examinant la substance du cerveau, on trouva dans son lobe pos-

térieur près du ventricule antérieur, une cavité, dont les parois étoient entièrement calleuses.

Une partie du pus s'etoit épanché dans le troisième ventricule. La substance du cerveau, au dessus de cette cavité, étoit tout-à-fait détruite; la face intérieure de la dure-mere, étoit même déjà entamée. Le ventricule antérieur gauche étoit entièrement affaissé et vide. Tout l'hémisphère droit et toutes les autres parties étoient saines.

Cette femme dans son avant-dernière couche, arrivée un an auparavant, avoit eu un délire furieux, et depuis ce tems elle fut toujours triste et abattue. Vrai-semblablement la maladie du cerveau s'étoit déjà formée depuis cette époque; et il se peut que ce même organe enflammé de nouveau dans cette dernière couche, ait occasionné par sympathie, cette grande corruption et cet épanchement de bile.

Cette maladie est encore bien différente de celle qu'on appele communément *fièvre puerpérale.*

X.

D'une épilepsie chez une femme en couche.

Une demoiselle âgée de vingt et un an, d'un tempérament sanguin et vif, devint grosse pour la première fois. Elle eut du lait au sein dès le milieu de sa grossesse. Quelques mois avant d'accoucher, il lui survint un crachement de sang, qui céda aux saignées et aux remedes rafraîchissans.

Le 25 septembre, un cours de ventre, occasionné vrai-semblablement par le froid, la fit aller vingt-deux fois à la selle. Vers le soir elle s'effraya, croyant voir des spectres, et se plaignit en même tems de douleurs de reins.

Le 26 après midi, elle eut peur pour la seconde fois d'un chien, ce qui lui occasionna un tremblement convulsif. De son sein il sortit du lait jaune et corrompu, une mucosité sanguinolente par le vagin. Elle eut des douleurs violentes de reins, et vomit à sept reprises différentes, une mucosité verte.

Le 27 avant midi, elle eut des douleurs d'enfantement, et à deux heures elle fut accouchée. Immédiatement après l'accouchement, elle fut saisie d'un tremblement très-fort, et de hoquet. La quantité de sang qu'elle avoit perdu et la constriction de l'orifice de la matrice donnerent lieu à présumer le détachement du *placenta*. On y porta la main et on le sortit. La malade ne se plaignoit plus que de mal de tête, et son pouls étoit un peu dur et vîte.

Deux heures après, elle ressentit tout-à-coup de violentes douleurs de reins; et un moment après elle eut une attaque d'épilepsie. On lui donna une mixture temperente avec le *laudanum liquide*, et un lavement émollient; on lui appliqua des fomentations chaudes aux extrémités, et un vésicatoire à la nuque, à cause de la pesanteur qu'elle sentoit à la tête. Les convulsions continuèrent pendant la nuit. Dans les petits intervalles, qui ne duroient que quelques minutes, elle étoit fort abattue, mais elle ne se plaignoit que de maux de tête et de reins. Pendant les accès, la respiration étoit fort gênée, et la bouche écumoit. L'écoulement des lochies n'avoit point discontinué.

Le 28, lui trouvant le pouls dur et plein, je la fis saigner. Le sang étoit couvert d'une croûte inflammatoire. Je lui fis appliquer des

vésicatoires aux deux jambes. Le sein donna une humeur jaunâtre de mauvaise odeur. Vers les onze heures les accès épileptiques revinrent avec d'autant plus de violence, que l'intervalle avoit été plus long. Le pouls continuoit d'être dur et plein, et je fis répéter la saigné. Le sang sorti étoit comme celui de la première: mais l'état du pouls ne changea point; ce ne fut que vers le soir après une troisième saignée qu'il devînt plus mou et plus petit. Les convulsions cessèrent: mais elle tomba dans le délire, et après minuit dans un assoupissement, où je la trouvai encore le lendemain.

Ce jour, qui étoit le 29, le pouls redevînt un peu plein et convulsif. Les lochies coulèrent bien, quoique très-fétides. Le bas-ventre étoit mou, et sans la moindre tuméfaction. Dans cetre état je ne pouvois soupçonner autre chose qu'une bile corrompue, et je lui fis prendre une dissolution de *tamarins* et de *manne*, à laquelle j'avois ajouté un peu de *laudanum*. Vers le soir, la médecine n'ayant pas encore opéré, on lui donna un lavement émolient; qui lui fit rendre par les selles beaucoup de saburre. Elle étoit alors dans une espèce de coma-vigil. Je lui fis prendre une mixture sudorifique et tempérante, composée d'*esprit de mindérérus*, de *nitre* et de *camphre*, et d'*eau de fleurs de sureau*. Cette potion lui procura une suéur abondante et la tira de sa lethargie.

Le 30 dans la matinée, le pouls étoit mou et vîte. Elle suoit encore, avoit la tête libre, et disoit avoir eu pendant quelques heures un bon sommeil. L'écoulement des lochies continuoit toujours: mais elles n'étoient plus si fétides.

Le

Le lait qui sortoit du sein, paroissoit jaune et puriforme. Au reste, elle donna des signes d'appétit et ne se plaignoit plus que de pesanteur de tête. L'après-midi on lui donna un lavement émollient, qui emmena beaucoup de matières porracées.

La nuit du 30, jusqu'au premier octobre, la malade dormit bien, et transpira beaucoup. Le matin, je lui trouvai le pouls mou, quoique vîte. Elle étoit dans tout son bon sens et avoit beaucoup d'appétit. Les lochies couloient bien, et n'étoient plus fétides. Un lavement, donné vers le soir, emmena une quantité d'excrémens porracés; il y avoit déjà quelques tems qu'elle n'avoit point uriné; mais à cette époque elle rendit environ une livre d'urine à la fois, avec un sédiment très-muqueux. Comme le lait du sein présentoit toujours les mêmes signes de corruption, on eut soin de le lui faire souvent tirer. Je continuai les *diaphorétiques*, et les lavemens évacuoient toujours des matières vertes.

Le 4, elle se trouvoit si bien, qu'elle desira de se lever; mais vers le soir elle se plaignit de maux de tête et eut une assez forte fièvre; accidens occasionnés vrai semblablement par quelque réfroidissement. Ainsi, je lui fis encore appliquer un vésicatoire et donner la mixture sudorifique.

Le 5, les douleurs de tête avoient entièrement cessé, le pouls n'étoit plus si vîte, et elle urinoit avec moins de difficulté; le lait et les lochies continuoient toujours.

Le 6, elle se trouva si bien, qu'elle marcha dans la chambre pieds nuds, ce qui lui attira un accès de fièvre assez fort, mais qui cependant fut suivi d'une sueur salutaire et d'un bon sommeil.

Elle continua d'avoir la fièvre et l'écoulement du lait et des lochies jusqu'à la nuit du 13, pendant laquelle elle dormit jusqu'au lendemain 14, d'un bon sommeil. Elle n'en avoit pas encore eu de pareil, à ce qu'elle disoit, pendant toute sa maladie. Le sein alors se flétrit et ne donnoit plus de lait: et le 15 l'écoulement des lochies, qui étoit déjà depuis quelques jours purement muqueux, cessa de même. Je lui fis prendre quelques remedes fortifians: et le 28 elle quita l'hôpital en pleine santé.

Cette histoire nous apprend:

1°. Que les vives affections de l'âme altèrent et corrompent le lait, d'où l'on peut expliquer sa mauvaise influence sur les enfans à la mamelle.

2°. Qu'il existe un rapport particulier entre les humeurs du sein et celle des parties génitales internes; en sorte que l'un et l'autre de ces parties peuvent être affectées en même tems par la même cause, et qu'elles paroissent dépendre l'une de l'autre réciproquement. Immédiatement après la frayeur de notre malade, le lait sortit du sein en même tems que le vagin rendit une humeur muqueuse. Les lochies coulèrent tout aussi longtems qu'il y avoit du lait dans le sein.

3°. Que dans ce cas, il n'y eut aucune métastase laiteuse: le sein donnoit toujours du lait; et le bas-ventre ne fut ni douloureux ni tuméfié.

4°. Que la fièvre dépendoit en partie d'une bile corrompue, ce qui fut prouvé par le vomissement bilieux et les excrémens porracés qu'elle rendoit avec soulagement: et en partie d'une humeur laiteuse corrompue et absorbée; ce que prouve également le sédiment muqueux de l'urine.

5°. Que toute la maladie diffère absolument de l'inflammation des intestins que nous avons décrite plus haut, ainsi que des autres maladies aiguës des femmes en couche : d'où il résulte, ou que le nom de *fièvres puerpérales* désigne une classe de maladies très-étendues bien différentes entr'elles, ou que ce nom n'est applicable qu'à ces maladies, dont je vais rapporter quelques cas, sous ce même nom de *fièvres puerpérales.*

X I.

De la fièvre puerpérale.

En 1778, pendant l'espace de quatre ou cinq semaines, les femmes en couche furent sujettes à une fièvre, qui avoit chez toutes la même marche et la même terminaison.

Je vais en rapporter quelques cas :

1.

La femme d'un soldat, âgée d'environ vingt ans fut, le 7 juin, aux derniers jours de sa grossesse, attaquée d'une fièvre bilieuse. La peau ainsi que les yeux avoient une couleur jaune ; la bouche étoit amere, la langue chargée, le pouls vîte et tendu ; et elle éprouvoit une chaleur brûlante, suivie alternativement de froid. Je lui fis donner pendant la journée, la *crême de tartre*, et la nuit une mixture tempérante. Vers le matin, il y eut rémission de fièvre.

Le 9 juin, troisième jour de la maladie, elle accoucha heureusement d'une fille. Vingt-quatre heures après l'accouchement, les lochies coulèrent et la fièvre étoit fort modérée. On lui continua cependant sa mixture, et on lui donna un lavement émollient.

Le 10, vers le soir, le redoublement de la fièvre fut très-fort et accompagné d'un froid convulsif, qui vers minuit se changea en une véritable *éclampsie*. L'écoulement des lochies discontinua, et elle sentit une douleur violente dans la région inguinale du côté gauche. J'ajoutai à la mixture tempérante le *laudanum liquide* de SYDENHAM.

Le matin du 11, quoique les mouvemens épileptiques eussent cessé, la fièvre et la douleur continuoient toujours. On lui frotta le bas-ventre avec le *liniment anti-spasmodique* (1), et l'on fit des injections au vagin avec une décoction de plantes émollientes. Les lavemens n'ayant point procuré la liberté du ventre, je lui fis prendre de la *crême de tartre* dissoute dans sa boisson ordinaire. On lui continua d'ailleurs la mixture tempérante.

Le 12, elle étoit dans le même état, et on lui continua les mêmes remedes.

Le 13, il sortit du vagin une matière purulente, sans aucune diminution des symptômes.

Le matin du 14, la douleur continuant sans cesse, et le pouls étant dur, je lui fis tirer du bras huit onces de sang, qui étoit couvert de sérosité, d'une couenne épaisse et jaune. Malgré les évacuations que l'usage de la *crême de tartre* lui procuroit toujours, la langue demeura chargée, et la bouche mauvaise. Je lui donnai le *vin émétique*, ce qui lui fit rendre beaucoup de bile. L'après-midi, je revins à l'usage des tempérans, et je lui fis fomenter et frotter

---

(1) Voyez mon Manuel de Pratique, tom II, page 202, de la traduction française.

avec un *liniment* le bas-ventre. On lui administra en même tems un lavement émollient.

Le 15, je lui répétai l'*émétique* à plus petite dose, ce qui lui procura quelques vomissemens, qui n'étoient pas cependant aussi bilieux que les précédens. La fièvre et la douleur du bas-ventre diminuèrent, et l'écoulement purulent du vagin fut très-abondant.

Je lui fis prendre, depuis le 16 jusqu'au 24, tous les jours une once de *manne* avec un gros de *sel ammoniac*. Alors tous les symptômes disparurent, ainsi que l'écoulement purulent. En sorte que le 25, elle étoit entièrement sans fièvre. Je lui donnai ensuite l'infusion du *quinquina*. et bientôt après elle sortit de la Charité en parfaite santé.

Dans ce cas, il est très-probable que la disposition bilieuse avoit excité les convulsions; et que ce fut par ses convulsions, que le lait, porté au bas-ventre, s'étoit évacué avec les lochies.

2.

Une femme, âgée de vingt-huit ans, accoucha heureusement le 11 juin d'une fille. Pendant 28 heures après l'accouchement, elle fut parfaitement bien, et les lochies coulèrent en abondance.

Le 13, au lieu de la fièvre de lait ordinaire, j'observai tous les symptômes d'une fièvre bilieuse, et en même tems une douleur vive à l'hypochondre droit et au bas-ventre, ainsi qu'une suppression de lochies. De la *crême de tartre* dissoute dans sa boisson, des frictions au bas-ventre avec le *liniment anti-spasmodique*, et

des fomentations avec des plantes résolutives, des lavemens et des injections au vagin, furent les remedes que je lui fis administrer.

Pendant la nuit, elle eut un vomissement bilieux spontané, que je favorisai le matin du 11, avec quinze grains d'*ipéçaçuanha*. Elle rendit beaucoup de bile verte, et elle eut vers le soir huit selles.

Le 15, je lui continuai la *crême de tartre*, et les *topiques*, et comme le pouls étoit dur et plein, je lui fis tirer du bras dix onces de sang, que je trouvai dans un état tout-à-fait naturel.

Le 16, la douleur diminua du côté de l'hypochondre et du bassin; mais elle se fit sentir davantage aux lombes. Vers le midi, sa langue fut paralysée ainsi que le côté gauche du corps. Le pouls s'affaissa et se perdit bientôt entièrement: et elle mourut l'après-midi.

A l'ouverture du bas-ventre, je trouvai sur l'épiploon, en différens endroits, des pelotons de pus, tandis que dans l'épiploon même, il n'y avoit aucun vestige d'exulcération. Un pus semblable se trouvoit également entre tous les replis des intestins, mais principalement dans le fond du bassin. Les trompes de Fallope étoient gangrenées, et l'on pouvoit en exprimer beaucoup de pus. L'*uterus*, dont le fond étoit intérieurement un peu gangrené, contenoit aussi un peu de cette humeur puriforme.

Le défaut de proportion entre l'inflammation des parties et la quantité du pus, prouve assez que ce dernier provenoit d'une humeur, tombée sur ces parties, qui ne pouvoit être que du lait.

3.

La femme d'un soldat, âgée de vingt-deux ans, et d'un tempérament phlegmatique, accoucha heureusement et avec facilité le 12 juin, pour la première fois. Les douleurs, après l'accouchement, ne furent point fortes, et les lochies s'écoulèrent assez bien.

Le 13, elle sentit du froid et des maux de tête. Son pouls étoit fébrile, la bouche amere, la langue chargée et un peu seche. Malgré la *crême de tartre* que je lui avois fait prendre ce jour, à la dose de plus d'une once, elle fut toujours constipée, et passa une nuit fort agitée.

Le 14, elle éprouva des douleurs au bas-ventre qui s'enfla bientôt considérablement, et elle eut par intervalles des défaillances. J'employai les remedes externes ordinaires, et lui donnai intérieurement une dissolution de *sel de Glauber* et de *nitre*, en favorisant la liberté du ventre par des lavemens émolliens.

Le 15, je lui trouvai les mêmes symptômes et un pouls petit et vîte; ainsi je ne changeai rien au traitement. Vers le soir elle tomba dans le délire, eut quelques selles bilieuses involontaires, et mourut vers le matin.

A l'ouverture du cadâvre, on trouva dans le bas-ventre une humeur jaune tirant sur le vert, à la quantité d'une chopine. Les trompes de Fallope, les ovaires, et le cou de la matrice étoient en partie gangrenées. A l'embouchure de ces trompes, près des ovaires, il y avoit une grande quantité de pus qui paroissoit récemment déposé, parce qu'il avoit plus de consistance que le reste. On pouvoit même en frottant

les trompes, exprimer une pareille matière épaisse. La cavité de l'*uterus* ne présenta rien de contre-nature, si ce n'est quelques petits restes du *placenta*. Tous les autres visceres étoient sains.

Encore dans ce cas, la quantité de l'humeur puriforme ne pouvoit non plus être l'effet de l'inflammation des parties.

4.

Une orpheline, âgée de vingt ans, qui s'étoit bien portée pendant tout le tems de sa grossesse, accoucha le 28 du mois de juin naturellement et avec facilité, d'un enfant sain. Elle n'eut presque point de douleurs après l'enfantement, et se porta parfaitement bien les trois premiers jours.

Le quatrième jour vers le soir, elle fut attaquée d'un froid, qui dura pendant une heure. La chaleur qui lui succéda et qui étoit accompagnée de douleurs au-devant de la tête, ne la quita plus. Le sein se remplit de lait, et elle se plaignoit en même tems des douleurs à la région ombilicale. Je lui fis administrer extérieurement les remedes usités, et donner intérieurement une mixture tempérante. A cause de la constipation, on lui donna un lavement émollient.

Le cinquième jour, elle avoit la bouche mauvaise, et sa langue étoit couverte d'une mucosité jaune. Je lui donnai un scrupule d'*ipécacuanha*, ce qui lui procura des vomissemens d'une pituite jaune tirant sur le vert. L'enfant, qui dès le commencement étoit inquiet, devint le cinquième jour tout jaune. La malade eut un redoublement vers le soir, avec un pouls vîte et un peu tendu.

Le sixième jour, je lui lâchai le ventre avec un peu de *sel de Glauber*. Les douleurs de la tête et du ventre étoient supportables. Cependant on lui continua les remedes externes.

Le septième jour, l'enfant mourut. Une inflammation érysipélateuse se manifesta au sein de la malade, et se dissipa de nouveau au bout de cinq jours. Sa langue étoit toujours chargée, et elle éprouvoit de fréquentes nausées. Je lui donnai quatre fois par jour un demi scrupule d'*ipécacuanha* avec deux grains de pilules de *cynoglosse*; et chaque prise fut suivie de vomissemens bilieux.

Le huitième jour, il lui survint un cours de ventre avec des douleurs continues, qui dura jusqu'au quatorzième sans aucun soulagement. Elle eut chaque jour six, jusqu'à huit selles aqueuses, dans lesquelles on voyoit des morceaux d'une pituite puriforme. Ainsi que dans la dysenterie, chaque selle étoit accompagnée d'épreintes douloureuses. Les lochies, dont l'écoulement jusqu'alors s'étoit fait naturellement et en quantité suffisante, diminuèrent, et devinrent puriformes. Pendant tout ce tems, je lui donnai une dissolution de *manne* avec du *sel ammoniac*.

Le onzième, à cause de l'augmentation de la fièvre, de la petitesse du pouls, et des douleurs continues, je lui fis appliquer un vésicatoire au bas-ventre.

Le quatorzième, la douleur diminua un peu, mais le bas-ventre resta toujours tendu. Une éruption miliaire blanche se manifesta sur le sein. Au reste, la fièvre étoit modérée; la langue, quoiqu'elle ne fut pas tout-à-fait nette, étoit

humide, et les lochies continuoient toujours, en sorte que je conçus quelqu'espoir d'amendement.

Le quinzième jour elle tomba dans le délire, et mourut bientôt après.

A la dissection on trouva l'épiploon gangrené dans quelques endroits seulement, mais sans aucune ulcération. Il y avoit dans le fond du bassin plus d'une chopine de pus très-visqueux, qui avoit presque par-tout conglutiné les parois extérieurs des intestins. A la surface antérieure de la matrice, il y avoit un endroit assez considérable sphacélé ; mais sa substance interne conservoit la couleur et la solidité naturelles. Les trompes de Fallope contenoient un pareil pus, et étoient gangrenées. Dans la cavité de la matrice, il y avoit un peu d'humeur corrompue noirâtre, et toute sa face interne étoit sphacélée. En disséquant la poitrine, il en sortit un pus parfaitement semblable à celui qu'on venoit de voir dans le bas-ventre.

Encore ce cas fournit-il les mêmes résultats que les précédens.

5.

Une fille, âgée de vingt-trois ans, dont l'amant se trouvoit absent, étoit pendant les derniers jours de sa grossesse toujours triste, et d'autant plus inquiète de son sort futur, qu'elle étoit étrangère. Quelque tems avant son accouchement, on la saigna différentes fois au bras, et on la purgea par de doux laxatifs.

Le 4 juillet, elle accoucha naturellement et avec beaucoup de facilité, d'une fille bien portante ; et l'arrière-faix se détacha de lui-même.

Immédiatement après l'accouchement, son inquiétude augmenta, et son pouls devint fébrile. Cependant l'écoulement des lochies se fit bien, et l'on se contenta de lui faire prendre assiduement une infusion *théïforme de camomille.*

Le deuxième jour, elle se plaignit de douleurs à la région ombilicale et au pubis. On employa les *topiques* usités, et on lui donna intérieurement une mixture tempérante. Par le moyen d'un lavement elle rendit trois selles fétides, ce qui diminua les douleurs du bas-ventre.

Le troisième jour, elle se sentit la bouche amere, et elle avoit des envies de vomir. Sa langue, quoiqu'humide, étoit couverte d'une mucosité jaune. Le pouls étoit vîte et un peu tendu. On lui donna quinze grains d'*ipéçacuanha*, et elle vomit une pituite visqueuse de couleur verte tirant sur le jaune. Mais l'amertume de la bouche n'étant point corrigée, on lui donna vers le soir encore un demi scrupule d'*ipécacuanha*, qui opéra l'évacuation d'une pituite semblable à la première. On continua les remedes externes, et elle passa une fort mauvaise nuit.

Le matin du quatrième jour, la fièvre, au lieu de se rallentir, augmenta, et le lait disparut du sein. Elle sentit, sur-tout aux reins, de très-vives douleurs, pour lesquelles on lui appliqua un vésicatoire sur la partie affectée même. On lui donna la *manne* avec le *sel ammoniac*, et on lui continua ce remede jusqu'à ce qu'elle eût pris, dans l'espace de 36 heures, deux onces de *manne* et deux drachmes de *sel ammoniac*. Vers le soir, elle poussa quelques selles bilieuses, sans que les douleurs des reins fussent diminuées.

Le cinquième jour les lochies furent supprimées,

Vers le midi, elle éprouva des anxiétés, qui furent suivies d'une légère paralysie de la langue et du côté droit. Le pouls s'affaissa et devint plus vîte, et le bas-ventre se météorisa considérablement. On lui appliqua des vésicatoires à la poitrine et aux extrémités. On lui lava la langue avec du *miel rosat* et de l'*esprit de sel ammoniac*, ce qui la fit parler plus distinctement. Je lui fis prendre intérieurement deux grains de *camphre* à chaque heure. Vers le soir, elle tomba dans le délire, elle eut des selles involontaires, et mourut le lendemain, savoir le sixième jour après son accouchement.

A l'ouverture du bas-ventre nous trouvâmes l'épiploon retroussé, mais sans aucun vice. L'estomac et les intestins étoient également sains et nets, quoique remplis d'air. Il y avoit dans la cavité du bassin quatre à cinq tasses d'un pus verdâtre, et les trompes de Fallope étoient gangrenées. Près de la trompe gauche, il y avoit quelques cuillerées de pus épais, et l'on pouvoit exprimer de toutes les deux, une semblable matière.

On voyoit à la superficie de la matrice, quelques taches de mauvaise couleur : cependant au lieu de pus, elle ne contenoit qu'une humeur fétide et noirâtre.

De vingt personnes attaquées de cette fièvre, j'en perdis huit dans l'espace de quatre semaines. Ensuite elle cessa tout d'un coup, et les fièvres ou les autres maladies qui parurent à cette époque, n'avoient rien de commun avec les cas que nous avons déjà rapportés.

Mais en 1780, la même fièvre reparut inopinément, et fut tout aussi mortelle qu'en 1778. Je ne rapporterai que les cas suivans.

9.

Une femme, âgée de 30 ans, un peu pâle de visage et de foible constitution, se trouva enceinte pour la cinquième fois. Trois semaines avant son accouchement, elle eut une lipothymie suivie d'une petite fièvre; qui disparut cependant à la suite d'une saignée et de quelques doux laxatifs.

Le 13 du mois de février, elle accoucha naturellement et avec une extrême facilité, d'une fille, qui, quoique saine, étoit d'une constitution foible.

Le deuxième jour, elle se portoit parfaitement bien. Les douleurs après l'enfantement étoient de peu de conséquence, et le pouls étoit tout-à-fait tranquille.

Pendant la nuit qui précéda le troisième jour, elle fut tout-à-coup atteinte d'un serrement de poitrine, et d'une difficulté considérable de respirer. En s'informant des causes de cet accident, on sut que quelques momens auparavant, elle s'étoit levée et présentée déshabillée comme elle étoit, à la garde-robe, dans un endroit, où il y avoit une fenêtre ouverte. Pour rétablir la transpiration, on lui fit prendre beaucoup de thé; elle vomit des matières crues. On lui administra un lavement, qui lui lâcha un peu le ventre, et on lui continua les boissons chaudes. Par ce moyen, le pouls jusqu'alors très-petit et spasmodique, se releva, et devint plus mou, et la transpiration fut rétablie. Cependant elle continuoit d'être enrouée, et son pouls étoit très-fébrile pendant ce jour, qui étoit le troisième. On lui procura la liberté du ventre par un doux laxatif.

Le matin du quatrième jour, elle se trouva passablement bien, et elle eut un flux de lochies. Mais bientôt après la fièvre reparut avec des douleurs au bas-ventre, qui, quoique lancinantes, étoient cependant supportables. On employa les topiques usités, et on lui donna intérieurement l'*esprit de Mindererus* avec un peu de *camphre*. Vers le soir, la fièvre eut un fort redoublement. On lui donna encore un lavement à cause de la rougeur du visage.

Le matin du cinquième jour, la fièvre avoit un peu diminué, cependant la tête étoit fortement embarrassée. On continua les mêmes remedes; mais chaque prise de remede étoit bientôt suivie d'un vomissement un peu bilieux, auquel succédoit par intervalle le hoquet. A cet effet on lui administra quelques légers opiats, et on lui appliqua un vésicatoire sur l'estomac. L'enfant mourut ce même jour. Vers le soir, la fièvre fut marquée par un fort redoublement.

Le matin du sixième jour, la fièvre se rallentit un peu, mais la malade étoit extrêmement foible, avec un pouls également foible et petit. On continua les mêmes remedes de la veille. Vers le soir elle eut son redoublement.

Le matin du septième jour, la fièvre se ralentit de nouveau. La malade parut ce jour avoir plus de vivacité que la veille. Elle n'avoit plus de lait dans le sein: et comme les lochies ne couloient pas non plus, je lui fis appliquer des sang-sues au vagin, lesquelles tirèrent une quantite de sang assez copieuse; mais il ne s'en suivit aucun soulagement marqué, et le redoublement du soir fut assez fort.

Le matin du huitième jour, la fièvre eut une

rémission plus considérable, et la malade paroissoit encore plus vive et plus éveillée qu'elle ne le fût après la rémission de la veille ; mais en revanche le vomissement recommença. Comme je soupçonnois des crudités dans l'estomac, je lui fis donner deux scupules de *rhubarbe* qu'elle vomit bientôt après. Au reste, le redoublement du soir fut tout aussi fort que le précédent.

Le matin du neuvième jour, elle se trouva parfaitement bien, et le vomissement avoit cessé. Cependant le pouls étoit fébrile comme à l'ordinaire. On continua les *diaphorétiques*, et vers le soir elle eut son redoublement ordinaire.

Le matin du dixième jour, elle se portoit mieux que jamais. Les douleurs du bas-ventre étoient à peine sensibles, mais le pouls étoit vîte et vermiculaire.

Le matin du onzième jour, bien loin d'avoir une rémission, ses yeux étoient troubles, elle parloit avec difficulté et elle avoit la langue seche ; la peau étoit également seche et brûlante ; le pouls, quoique plus plein et et plus élevé qu'à l'ordinaire, étoit irrégulier, et le ventre étoit météorisé. Aux questions qu'on lui fît au sujet de son état, elle répondit qu'elle se trouvoit parfaitement bien. Je lui fis aussi-tôt appliquer des vésicatoires aux jambes et à la nuque, et lui donner intérieurement l'*esprit de corne de cerf volatil* avec le *camphre*. Cela ne changea rien à son état, et elle conserva toujours sa tête.

Le douzième jour, je la trouvai dans le même état, et son visage m'annonçoit déjà sa mort prochaine. Cet état fut bientôt suivi de selles involontaires. Vers le soir, elle éprouva une grande difficulté de respirer, et dans l'espace

d'une demi-heure la parotide gauche se gonfla à un tel point, qu'elle déborda la mâchoire inférieure. Comme la surface de la peau paroissoit un peu enflammée, on y appliqua des cataplasmes.

Le treizième jour, elle avoit perdu toute connoissance; la parotide s'éleva de plus en plus; les forces diminuèrent successivement; et elle mourut enfin le quatorzième jour après son accouchement.

A l'ouverture du cadâvre je trouvai tout le bas-ventre plein d'un pus fétide, dont la quantité pouvoit bien monter à cinq ou six chopines. L'épiploon étoit dur, squirreux, et corrodé en plusieurs endroits. La face inférieure du grand lobe du foie, étoit également corrodée; mais sa substance intérieure étoit au contraire saine. Les intestins n'étoient point dilatés; on voyoit entre leurs replis des grumeaux de pus. Leur face extérieure, et particulièrement celle de l'Ilion, étoit fort corrodée, au point même qu'il en étoit résulté une ouverture dans l'intestin Cécum. Leur tunique interne étoit au contraire dans un état tout-à-fait naturel. La matrice étoit suffisamment contractée; mais sa face extérieure et postérieure étoit corrodée, ainsi que la face extérieure des ovaires. Sa face interne étoit tapissée d'une mucosité blanche, et ne présentoit aucun indice d'inflammation. Le sein, quoique flasque et mou, contenoit cependant un peu de lait altéré. La parotide enflée et extrêmement dure au toucher, contenoit une matière parfaitement semblable à celle qu'on avoit trouvée dans le bas-ventre. Les viscères de la poitrine et de la tête étoient dans l'état naturel.

Encore cette observation paroît-elle prouver que la matière contenue dans le bas-ventre, devoit son origine au lait : parce que, premièrement, les intestins n'étoient ulcérés qu'à leur face extérieure, et dans les endroits seulement où ils étoient en contact avec le pus, et qu'en second lieu, la matière du sein, celle de la parotide et du bas-ventre, se ressembloient parfaitement.

Cette fièvre enleva de même sept autres personnes de suite; mais depuis cette epoque, jusqu'au moment où j'écris, je n'ai eu occasion d'observer que les cas suivans.

7.

Une femme, âgée de 26 ans, fut accouchée, le 17 octobre 1781, d'une fille; l'enfant avoit présenté la tête la première, et l'accouchement se fit sans effort. Le lendemain le placenta se détacha de lui-même, et le sein se remplit de lait en abondance.

Le 19, elle sentit des points de côté à la partie gauche, et des maux de tête. Le pouls étant assez plein, je lui fis tirer huit onces de sang, et lui donnai une mixture tempérante de *nitre*.

A trois heures de l'après-midi, elle éprouva des nausées, et pour les favoriser, je lui donnai le *vin émétique*. Elle vomit beaucoup de bile.

Le 20, elle se plaignit encore de son point de côté et de douleurs dans le bas-ventre, qui cependant n'etoit, ni météorisé, ni douloureux au toucher. J'avois d'autant moins lieu de soupçonner un dépôt laiteux dans cette dernière partie, que je n'avois pas encore à cette époque observé de pareils dépôts *sporadiques*.

Comme elle avoit encore de la fiévre, je lui donnai du *sel de tartre* saturé avec le *jus de citron*, qu'elle continua de prendre jusqu'au 23.

Ce dernier jour, la trouvant un peu foible, et n'ayant d'ailleurs observé aucune matière irritante dans son corps, je lui prescrivis une infusion de *quinquina*; mais elle mourut le lendemain matin, à la fin du septième jour de sa maladie.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai toute la cavité du bas-ventre pleine d'une humeur parfaitement semblable à du petit-lait. L'épiploon, ainsi que les intestins étoient couverts d'un pus caséux, de manière qu'au seul aspect on pouvoit deviner, sans se tromper, la nature de cette humeur. Les intestins étoient par-ci, par-là enflammés, et presque par-tout tapissés d'une substance mince et tenace, qu'on pouvoit détacher, et qui avoit peut-être suinté des intestins mêmes.

8.

Une femme, âgée de 39 ans, d'une constitution affoiblie par la débauche, mais irritable, fut portée à la Charité, le 16 décembre 1781. Elle étoit au terme de sa seconde grossesse.

En l'examinant, on trouva que les eaux s'étoient déjà écoulées; mais que les bords de l'orifice de la matrice étoient encore un peu épais et durs, et que l'ouverture en étoit fort petite; au reste, la poitrine de l'enfant étoit naturelle. Pendant toute la journée on ne s'apperçut point de véritables douleurs; elles n'eurent lieu que le 17, et furent suivies de l'accouchement naturel, quoiqu'un peu laborieux, d'un garçon sain et robuste. Le placenta suivit bientôt après, et

les lochies coulèrent en quantité suffisante ; le lait parut quelques jours après l'accouchement, et elle fut jusqu'au 20 décembre, sans douleurs ni fièvre.

Le 20, les lochies furent supprimées tout-à-coup ; l'accouchée se plaignit de douleurs au bas-ventre, et elle eut une fièvre considérable. Le lait disparut, et le ventre se tendit. On y appliqua des *linimens* et des fomentations ; on lui administra des lavemens émolliens, et on lui donna intérieurement une dissolution de *nitre*, à laquelle on avoit ajouté quelques goutes de *laudanum*.

Le 21, les douleurs se calmèrent, et la fièvre diminua, quoique le bas-ventre fût encore météorisé. Au lieu des lochies, il s'écoula ce jour une humeur âcre et laiteuse.

Le 22 dans l'après-midi, la dureté, les douleurs et le météorisme du bas-ventre augmentèrent de nouveau, et la fièvre devint plus forte. Cependant le pouls n'étoit point du tout serré ; la saignée, à cause de la foiblesse, ne parut point convenable. On augmenta par conséquent la quantité des résolutifs et des émolliens. Les douleurs furent calmées ; mais la dureté et le gonflement du bas-ventre, ainsi que la fièvre, devinrent plus forts.

Le 24, la malade se mit dans une colère violente, et eut ensuite une nuit fort inquiète.

Le 25 au matin, elle eut des nausées, je lui fis prendre quelques cuillerées de *vin émétique* ; mais n'en voyant point d'effet, une heure après, je lui donnai douze grains d'*ipécacuanha*, qui furent suivis de deux vomissemens copieux de matières bilieuses, et firent disparoître les nausées.

Le 26 vers le soir, la respiration devint stertoreuse et fort difficile. Le pouls étoit très-petit et vîte. On lui appliqua un vesicatoire sur la poitrine, et on lui donna intérieurement le *suc de scille*. La déglutition devint aussi extrêmement difficile.

Le matin du 27, le pouls, jusqu'alors toujours petit et retiré, devint plein et dur. Ainsi, je lui fis tirer environ six onces de sang. Mais vers le midi, les douleurs du bas-ventre redoublèrent, et une heure après elle eut un vomissement spontané de matières bilieuses. Pour suivre l'indication de la nature, je voulus lui donner un peu de *vin émétique* : mais elle ne pouvoit plus rien avaler. Les vésicatoires appliquées aux jambes ne tiroient plus ; la respiration devenoit de plus en plus difficile, et elle mourut le matin du 28, qui étoit le onzième jour après son accouchement, et le neuvième de sa fièvre.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai dans la cavité du bas-ventre, une quantité considérable d'humeur claire, laiteuse et puriforme. Les intestins étoient couverts d'une matière un peu plus épaisse ; au moyen de laquelle, ils étoient collés les uns avec les autres, et en partie avec l'épiploon, mais de manière cependant, que je pus sans peine les détacher, et les séparer les uns des autres. Les intestins grêles étoient à leur face externe enflammés, et en quelques endroits gangrenés. Ils étoient d'ailleurs fort dilatés par l'air. La matrice étoit dans un état de contraction convenable; mais il y avoit dans les trompes de Fallope, ainsi que dans les ovaires, une pareille matière puriforme. Les autres visceres du bas-ventre étoient sains.

Le sein étoit flasque et ne contenoit guere de lait ; mais ce qui me causa le plus d'étonnement, ce fut, d'avoir trouvé la cavité de la poitrine, et les poumons dans un état naturel ; tandis qu'à cause de la pénible respiration du râle, et de la difficulté d'avaler, je m'attendois à trouver une cause matérielle de ces symptômes.

9.

Une femme, âgée de 43 ans, qui avoit eu déjà quelques couches, fut portée à la Charité le 31 janvier 1782. Il y avoit quatorze semaines, que par un accouchement laborieux, elle avoit mis au monde un enfant sain. Les premiers jours après l'accouchement elle s'étoit parfaitement bien portée ; le flux des lochies s'étoit fait convenablement, et elle avoit eu du lait dans son sein. Mais ensuite s'étant mise souvent en colère, elle eut de petits accès de fièvre, et perdit peu à peu son lait, au point que ne pouvant plus nourrir son enfant, elle avoit été obligée de le sevrer depuis près de quinze jours.

Six semaines environ après l'accouchement, elle avoit senti à la partie supérieure de la cuisse gauche une douleur légère; qui ayant parcouru successivement toute la cuisse, étoit devenue si violente, qu'elle la tourmentoit jour et nuit. A son arrivée à la Charité, elle ne pouvoit plus, sans éprouver les plus vives douleurs, mouvoir le pied affecté. Elle retiroit fortement le genou, et se croyoit par ce moyen soulagée. La partie interne de la cuisse étoit gonflée en suivant la direction des gros vaisseaux; mais elle n'étoit ni dure, ni enflammee.

Il étoit fort difficile de déterminer si cette

douleur étoit due à un dépôt laiteux, ou à une congestion rhumatismale. La première conjecture n'étoit point dénuée de vraisemblance; puisque la douleur s'étoit manifestée à la suite de la suppression du lait: cependant, vu la constitution, et le genre de vie de la malade, on n'etoit pas moins fondé à soupçonner une acrimonie rhumatismale. Dans tous les deux cas, il s'agissoit cependant d'évacuer l'humeur, cause de la congestion et de l'irritation. Ainsi, j'ordonnai intérieurement des résolutifs et des *diaphorétiques*, et fis appliquer extérieurement des émolliens.

Pendant l'usage de ces remedes, la tumeur diminua beaucoup; mais la douleur demeura toujours dans le même état.

Je fus confirmé dans l'idée, que la maladie étoit de nature rhumatismale. Ainsi, le 10 février, je lui donnai la *gomme de gayac*, dissoute dans le blanc d'œuf, et je lui fis envelopper les parties affectées avec des flaneles seches, parfumées de *camphre*. La *gomme de gayac* opéra par les selles, et quoique cet effet du remede soit dans la plupart des cas le meilleur; cependant dans celui-ci, bien loin de produire aucun soulagement, il affoiblit tellement la malade par les déjections aqueuses, que le 16 février je fus obligé d'en suspendre l'usage. Pour arrêter la diarrhée, je lui donnai la teinture aqueuse de *rhubarbe*, en y ajoutant un peu de *laudanum liquide*.

La diarrhée cessa; mais le pied augmenta sensiblement de grosseur, et les douleurs continuoient toujours.

Le 17 février, la tuméfaction du pied devint

tout-à-fait démâteuse. Le bas-ventre étoit extrêmement météorisé, et on voyoit au-dessus de l'anneau une tumeur molle et indolente. On y appliqua des fomentations.

Le 18, la fièvre étoit si considérable, et les forces tellement abattues, qu'il n'étoit pas possible de tenter l'ouverture de la tumeur. L'après-midi il lui prit un vomissement, en sorte qu'elle ne pouvoit plus garder ni remedes, ni boissons. Elle mourut vers la nuit.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai dans la cavité du bas-ventre, une grande quantité de pus, d'une couleur jaunâtre tirant sur le vert. La tumeur au-dessus de l'anneau étoit produite par un sac, que formoit le péritoine avec le muscle proas et l'iliaque interne, et qui contenoit plus d'une livre de pus, parfaitement semblable à celui du bas-ventre.

La matrice et tous les autres visceres étoient dans un état naturel.

Il y eut vraisemblablement quelque métastase laiteuse, qui avoit occasionné ce sac, et c'est sans doute son ouverture qui donna lieu à un épanchement de pus dans la cavité du bas-ventre, et qui fut la cause de la mort.

D'après cette observation et d'autres du même genre, je suis porté à croire, que les douleurs des articulations, sur-tout des extrémités inférieures, assez ordinaires aux femmes pendant et après les couches, sont souvent occasionnées par une pareille métastase laiteuse.

Cependant, cette considération pourroit bien n'avoir que peu d'influence sur le traitement. Tant que l'humeur n'est pas encore âcre et corrompue, on doit employer, ainsi que dans

les douleurs rhumatismales, les délayans, les resolutifs et les *diaphorétiques*. Mais dès que l'humeur a acquis une qualité purulente et corrompue, il n'est guere plus tems de songer à l'absorption et à l'evacuation de la matière.

Dans notre cas, auroit-il étoit convenable d'ouvrir la tumeur, aussi-tôt qu'elle avoit été formée ; et auroit-on pu par ce moyen évacuer complétement le pus, et obtenir la guérison ?

De ces observations il résulte :

1°. Que cette fièvre n'est le plus souvent qu'épidémique : il est vrai que dans ce cas, les passions de l'âme et le froid sont les causes occasionnelles ; mais il faut vraisemblablement en chercher la cause prédisposante dans une constitution particulière de l'air.

2°. Qu'elle est de diverses espèces. En 1778, elles étoient toutes de nature bilieuse. En 1780, on ne s'apperçut point de signes d'une altération particulière de la bile.

3°. Que la maladie est toujours accompagnée d'une métastase laiteuse au bas-ventre : car il est impossible que le pus qu'on y trouve, soit purement l'effet de l'inflammation des visceres abdominaux ; puisqu'il y a des cas où l'on n'y observe aucun vestige d'inflammation, et quand on l'observe, elle n'est jamais proportionnée à la quantité du pus. On peut d'ailleurs, d'après les causes qui precedent cette fièvre, presumer, que la congestion et l'epanchement du lait se fait par un mouvement spasmodique du systême lymphatique, et que de ce même mouvement il peut aussi très-bien résulter des inflammations à la superficie des visceres ; lesquelles ne doivent pas cependant

être regardées comme cause du pus. Au reste, j'ai déjà observé dans *mon Manuel de Pratique*, que je ne puis déterminer, si le lait sortoit seulement des parties génitales internes, ou s'il sortoit aussi de la superficie des intestins et de l'épiploon.

4°. Que cette maladie diffère essentiellement de toutes les autres maladies des femmes en couche, et qu'elle mérite par-là de préférence le nom de *fièvre puerpérale*, si toutes fois ce nom doit désigner une espece déterminée de maladie.

Dans un systême naturel, cette fièvre est une subdivision de la fièvre rémittente, et se divise en diverses especes, suivant qu'elle est bilieuse ou d'un autre nature. Ainsi, je les insérerai à l'avenir dans ma *Pyrétologie*: où je rapporterai en même tems les sentimens et les observations des autres auteurs, ce que je ne juge point à propos de faire ici.

X I I.

Des Fièvres nerveuses.

J'appele *fièvres nerveuses*, celles que d'autres médecins ont appelées *malignes*; j'aurois retenu ce dernier nom comme le plus usite, si la plupart des médecins ne l'eussent également donné aux fièvres *putrides* et *bilieuses*.

Dans ma *Pyrétologie*, j'ai voulu définir les *fièvres nerveuses*, en disant, que je ne donnois ce nom, qu'aux fièvres, qui n'étoient occasionnées ni par une inflammation, ni par putridité, ni par de la bile, ni par des vers; mais qui dépendoient principalement d'une affection du systême nerveux, affection dont les causes n'étoient ni manifestes ni considerables.

Toutes ces fièvres portent le terrible masque de la malignité, et méritent d'être définies avec d'autant plus de précision, qu'elles paroissent dans le commencement légères et de peu de conséquence, et qu'elles deviennent dangereuses dans leurs progrès. Comme leur traitement diffère aussi essentiellement du traitement des fièvres accompagnées de putridité manifeste, et non moins dangereuses, je ne crois point inutile de rapporter les cas suivans, qui non seulement justifient ma définition, mais qui contribueront peut-être encore à les faire mieux connoître et à les distinguer des autres. J'aurois souhaité que le même succès eût résulté de mes observations quant au traitement. Cependant ce que je peux avoir à desirer à cet égard, pourroit en quelque sorte être compensé par l'avantage d'un diagnostic plus exact : j'aurai contribué du moins à empêcher qu'on ne traite mal la maladie dans son commencement, et qu'on ne la rende par-là, plus cruelle dans ses progrès.

1.

Un homme, âgé de trente-un an (1), avoit été dès sa première jeunesse sujet à de fréquentes hémorrhagies du nez et des vaisseaux hémorrhoï-

(1) J'ai déjà rapporté ce cas dans ma *Pyrétologie*, comme une preuve de ma définition, et je ne le répète ici que pour confirmer les résultats des observations suivantes. C'est la maladie dont Hirschel, habile médecin Juif, fut la victime en 1772, et que j'ai observée très-exactement, (de même que tous les autres cas suivans), pour avoir été, pendant presque tout son cours, constament auprès du malade.

daux. Dans l'intention de les arrêter, on avoit employé de nombreuses saignées. Par cette perte considérable de sang, ses nerfs s'affoiblirent extrêmement et devinrent très-irritables. Quelques années auparavant il avoit été attaqué d'une maladie rhumatismale, qu'il traita également par des saignées copieuses, et qui fut enfin terminée par une éruption miliaire.

Aprés cette époque, les hémorrhoïdes reparurent, mais avec une perte de sang si considérable, qu'il se vit obligé de faire extirper les tumeurs vasiqueuses qui occasionnoient cette copieuse évacuation de sang.

Toutes ces circonstances réunies produisirent une sensibilité et une foiblesse hypochondriaque très-considérables, que l'on pouvoit regarder comme les causes procathartiques de la fièvre mortelle, que je vais rapporter.

Pendant l'épidémie des fièvres bilieuses putrides qui regna ici en 1772, il fut attaqué de mouvemens fébriles, qu'il regarda comme une invasion de la fièvre régnante. Il prit par conséquent des vomitifs et des laxatifs répétés, et crut par ces moyens prévenir le mal. Mais voyant qu'au bout de quatorze jours, les mouvemens fébriles n'avoient pas encore discontinué, il s'en alarma et il me confia le soin de sa santé.

Je le trouvai un matin promenant dans sa chambre, et quoiqu'il conservât encore ses forces, il regardoit son état comme dangereux. Je ne sais si cette idée venoit d'un sentiment interne de maladie, ou si elle étoit l'effet d'une frayeur hypochondriaque; mais je m'arrêtai alors à cette dernière considération. Son pouls étoit encore presque naturel, soit pour la force, soit

pour la fréquence, et les redoublemens du soir n'étoient rien moins que violens. Le seul symptôme qui méritoit quelque attention, c'étoit l'insomnie qui avoit déjà duré pendant tout le tems de son indisposition.

Outre les évacuations fréquentes qu'il s'étoit procurées, par le moyen des remedes, il éprouvoit quelques fois des vomissemens spontanés d'une humeur acide et âcre, et comme il étoit toujours dans l'idée que sa fièvre étoit de nature bilieuse, il favorisoit la moindre nausée naturelle, en portant le doigt dans le gosier.

De toutes ces circonstances je compris bientôt que la maladie n'étoit point bilieuse, et que par conséquent elle ne devoit point être traitée par des évacuans. Ainsi je lui déconseillai cette méthode, et je lui ordonnai une mixture saline avec de l'*opium*, et extérieurement l'application de vésicatoires. Mais il vomit de nouveau le remede bientôt après l'avoir pris, et les vésicatoires lui occasionnèrent une telle strangurie, que je ne pus la dissiper ni par l'usage interne du *camphre*, ni par l'application externe de cataplasmes émolliens; en sorte qu'elle me parût être plutôt un symptôme de la maladie, que l'effet des cantharides, ainsi que j'eus depuis, l'occasion de l'observer plus souvent dans cette espece de maladies.

Il voulut alors que je lui prescrivisse le *quinquina*; et j'y consentis d'autant plus volontiers, qu'il rejettoit en effet tous les sels. Mais au lieu de se servir de la décoction que je lui avois ordonnée, il prit pendant la nuit jusqu'à une once et demie de *quinquina* en substance, qu'il avoit malheureusement dans sa chambre.

Tourmenté par l'insomnie, il commit encore une imprudence, qui fut de quitter la chambre pour aller se promener dans la cour, pendant un tems assez froid. Ces deux circonstances contribuèrent peut-être à rendre funeste la seconde période de sa maladie.

Le lendemain il fut pris tout-à-coup d'un *tétanos* général, et d'un mouvement convulsif au visage. Les assistans ainsi que lui-même, qui dans cette attaque avoit conservé sa tête, crièrent à la saignée, et elle étoit déjà faite, avant que je pusse y arriver. On lui avoit tiré une bonne quantité de sang, qui étoit dans un état tout naturel. Ce fut bien la troisième faute, qui contribua peut-être à sa mort. Je lui fis aussitôt appliquer des *sinapismes* aux plantes des pieds et le *raifort sauvage* à la nuque, et lui donner intérieurement le *castoreum* avec le *musc*. Ces remedes opérèrent une sueur abondante, et lui procurèrent le repos du corps et de l'esprit. Les urines déposèrent aussi un sédiment; et je crus que la maladie alloit déjà passer de son plus haut période à son déclin.

En effet le lendemain matin, je le trouvai promenant dans sa chambre; mais je fus étonné lorsqu'il me dit qu'il avoit bien sué jusqu'à la nuit, mais qu'il n'avoit point fermé l'œuil. Son pouls étoit plus fébrile, qu'il ne devoit être à cette époque de la journée, et ce fut de ce moment que je m'apperçus du danger de sa maladie. Il eut en effet vers le soir un redoublement beaucoup plus alarmant que je ne l'avois prévus. Des convulsions générales le tourmentèrent pendant toute la nuit jusqu'au midi du lendemain; il conserva cependant toute sa con-

noissance, quoiqu'occupé toujours de l'idée de la mort. Je demandai pour lors l'assistance du Docteur MUZELL, conseillier-privé. Nous employâmes les vésicatoires, l'*opium*, le *camphre*, le *musc*, et le *safrand*, en assez grandes doses. Les convulsions cessèrent, mais sans être suivies d'aucune excrétion critique.

Après quelques jours il tomba dans un délire momentanée; mais depuis cette époque je n'observois plus de véritables redoublemens. Le pouls resta pour la plupart du tems dans son état naturel, et il s'en écarta rarement. L'urine conservant presque toujours sa couleur naturelle, déposoit quelquefois un sédiment. Mais la peau étoit toujours seche, malgré tous les sudorifiques que nous employâmes. La langue étoit humide, sans être chargée, et elle n'avoit qu'une légère teinte contre nature. Il alloit tous les jours naturellement à la selle. Ses forces étoient en bon état, et il pouvoit même se lever. Il étoit toujours en pleine connoissance; mais l'idée de la mort ne le quittoit jamais. Il se tenoit souvent si tranquille, que les assistans le croyoient réellement endormi; mais il protestoit, que pendant tout le tems de sa maladie il n'avoit pas encore dormi.

Enfin, après environ quatorze jours, écoulés depuis la première attaque convulsive, vers le soir il se mit à dormir, et pour cette fois-ci, je crus fermement que tout alloit changer en mieux. Mais bientôt il eut le râle et mourut le lendemain matin.

Il y avoit dans cette fièvre deux périodes bien distinctes : la première comprenoit tout le tems qui s'étoit écoulé depuis le commencement

de la maladie jusqu'à la première attaque de convulsions, et l'autre s'étendoit depuis cette époque jusqu'à la mort.

La fièvre n'étoit point inflammatoire, parce qu'elle étoit petite et lente, et que le sang tiré de la veine étoit dans son état naturel.

On n'y voyoit non plus aucun signe de putridité dans les humeurs. La bouche et les yeux étoient parfaitement nets, la peau blanche et sans aucune tache, et les excrémens tout-à-fait naturels.

Pas de signe de saburre bilieuse ou pituiteuses dans les premières voies. La matière acide, qu'il avoit rendue dès le commencement par les fréquens vomissemens, étoit certainement l'effet de ces mêmes vomissemens.

Enfin, on ne pouvoit découvrir aucune cause manifeste, qui fut en rapport avec son effet où la maladie produite.

Si l'on calcule maintenant tout ce qui pouvoit avoir affecté le systême nerveux du malade, son genre de vie, les maladies qu'il avoit eus, et la foiblesse qu'il dut contracter par son régime pendant la première période de sa maladie, on ne peut pas douter, que la maladie ne tirât principalement son origine de la débilité du systême nerveux; qu'à cette débilité ne fut jointe, comme cause irritante, la matière rhumatismale, qui s'étoit trouvée dans le corps; cette matière ne pouvant être ni préparée, ni évacuée à cause du même défaut des forces, se jetta sur la poitrine et y produisit une suffocation.

Il étoit bien difficile de découvrir la malignité de la maladie dans sa première période;

car on ne pouvoit guere ajouter foi aux plaintes du malade, vu son humeur hypochondriaque, qui le portoit naturellement à la crainte. Cependant l'insomnie continuelle excita mon attention, et j'ai depuis observé, que c'etoit presque toujours un symptôme des fièvres nerveuses.

Mais dès l'entrée de la seconde période, la malignité se manifesta par les signes suivans: la sueur, même la plus copieuse, accompagnée de molesse du pouls, ne pouvoit lui procurer de sommeil; la fièvre, ainsi que les autres symptômes étoient trop peu considérables, pour une pareille maladie; on ne pouvoit ensuite en aucune manière exciter la transpiration; la suppuration des vésicatoires ne fut suivie d'aucun bon effet, et le flux même hémorrhoïdal survint, sans avoir changé en rien l'etat de la maladie.

2.

Un jeune homme (1), âgé de 27 ans, avec des forces musculaires considérables, mais avec un systême nerveux extrêmement sensible, étoit sujet dès son bas âge à des palpitations fréquentes, comme elle étoient ordinairement produites par les passions de l'âme, on pouvoit les regarder comme une affection nerveuse. Au printemps de l'année 1778, après un refroidissement, occasionné par une exposition imprudente à l'air, et par des excès dans le boire et le manger, il eut quelques mouvemens fébriles.

(1) Ce jeune homme de la plus belle espérance, étoit le fils de notre très-habile Praticien, le conseiller-privé Muzell.

Il

il les négligea dans le commencement; mais quelques jours après, voyant qu'ils ne cessoient point, il chercha à les calmer par la saignée et l'*émétique*.

C'étoit le sixième jour de sa maladie que j'allai le voir. Quoique alité, il conservoit toutes ses forces, et son pouls, quoique fébrile, n'announçoit rien de dangereux. En un mot, je ne vis rien dans cette première visite qui pût m'alarmer sur l'avenir. Il avoit ce jour-là même, une espece de diarrhée; mais je la regardai comme une suite de l'*émétique* de la veille, et je jugeois d'ailleurs qu'elle pouvoit être fort utile à un grand mangeur comme lui. Les yeux paroissoient un peu enflammés, par l'insomnie dont il avoit déjà été tourmenté depuis le commencement.

Quoique cette insomnie méritât attention, j'avois cependant d'autant moins raison de la regarder comme un symptôme de malignité, que le malade étoit dispos et qu'il avoit toutes ses forces. Je l'attribuai plutôt à sa vivacité exaltée suffisament, pendant les jours précédens.

Mais le lendemain après-midi, tout d'un coup il tomba dans un délire violent, accompagné de mouvemens convulsifs, et d'un pouls spasmodique : et ce ne fut qu'alors que je connus le danger de la maladie. A l'instant je lui fis appliquer des épispastiques, et lui donnai intérieurement le *quinquina* avec le *musc*. Quelques heures après, il fut plus tranquille; le pouls devint plus mou, la peau étoit moite, et il recouvra tout à coup sa connoissance. Il eut ensuite une sueur abondante, qu'on pouvoit avec quelque raison regarder comme critique.

Mais ces bons signes ne furent point suivis de sommeil pendant la nuit, ce qui me fit craindre une nouvelle attaque; elle eut effectivement lieu vers l'après-midi, et fut aussi violente que la précédente; elle étoit accompagnée de râle, de tous les signes de suffocation, et dura jusqu'à la mort, qui l'emporta à la fin du troisième jour après la première attaque.

Il faut observer ici, que la première attaque violente de la seconde période, ainsi que la mort, arrivèrent dans des jours critiques; savoir, le premier, le septième et l'autre le neuvième jour.

La poitrine dans le commencement étoit parfaitement libre et sans aucun signe d'inflammation, nuls signes de putridité. Il est vrai que les déjections au commencement de la seconde période répandoient une odeur fétide; mais ce n'est point une preuve de putridité dans les secondes voies.

On ne peut pas certainement non plus considérer la maladie comme fièvre gastrique, puisque la langue étoit nette, le goût naturel; la bile, que les *émétiques* avoient évacuée, étoit trop peu considérable, et que les selles fréquentes qui eurent lieu la veille du jour où commença la seconde période, n'étoient que des matières aqueuses et pituiteuses, sans presque aucune odeur.

D'après la constitution physique et morale du sujet, et la marche de la maladie, il paroît clairement que ce fût principalement une affection du systême nerveux, occasionnée par une cause irritante cachée, qui dans ce cas pouvoit

bien être de nature rhumatismale. Cela paroît d'autant plus vraisemblable, que la cause occasionnelle avoit été un échaufement, suivi probablement de froid.

Il est à présumer que la mort fût décidée par un transport à la poitrine, de cette même matière irritante.

3.

Un homme, âgé de quarante-six ans, de tempérament sanguino-phlegmatique, d'une mine cacochyme et un peu bouffie ; qui à quelques affections catarrhales près, n'avoit jamais eu aucune maladie grave; mais qui faisoit un usage fréquent de la poudre d'AILHAUT, fut attaqué d'une fièvre catarrhale, qui débuta par un léger vomissement.

Je lui donnai trois fois par jour la poudre suivante :

Récip. Antimon. diaphor. non edulc.
Magnes. Edimb.
Rhabarb. ana. gr. X.

Elle lui lâcha doucement le ventre; mais les mouvemens fébriles ne cessèrent point, quoiqu'il dormit pendant la nuit par intervalles.

Je lui prescrivis ensuite une mixture sudorifique, composée d'*esprit de mendererus* et de l'*eau de fleur de sureau* avec un peu de mixture simple camphrée. Elle excita quelques pustules à l'habitude du corps, qui tenoient profondément à la peau, à la manière de furoncles.

Quoique ce phénomene me rendit plus attentif, j'étois cependant encore bien loin de soupçonner une fièvre maligne; d'autant plus que le

malade se promenoit, etoit assez dispos, avoit le pouls bon et dormoit passablement bien.

Le cinquième jour vers le soir, il éprouva des douleurs du dos violentes, et son pouls étoit plein et fort. Je le fis saigner le sixième jour. Quoique le sang fût couvert d'une croûte inflammatoire épaisse, la saignée ne fut suivie d'aucun amendement. Comme il avoit le ventre serré, je lui fis prendre pendant la même matinée quelques paquets des poudres ci-dessus, et dans l'après-midi la mixture sudorifique. Malgré ces remedes, le malade fut dans le même etat jusqu'au dixième jour. Quoique j'eusse déjà remarqué la nature réfractaire de la fièvre, je ne la croyois pas encore maligne. Comme il y avoit trois jours, qu'il n'avoit point été à la selle, je ne balançai point à lui faire prendre une demie once de *sel de Glauber*. Le soir je le laissai promenant dans sa chambre, au milieu de quelques amis, et j'étois bien loin de craindre pour ses jours.

Dans la visite du lendemain, qui etoit le onzième de sa maladie, je le trouvai assis sur un sofa. Son aspect m'effraya d'abord: il me parut plus pâle que de coutume, et ses yeux avoient une vivacité qui n'etoit point naturelle. Je le questionnai sur son état, et il me répondit, qu'il se trouvoit mieux qu'a l'ordinaire; cette réponse fut un nouveau sujet de crainte pour moi. Je lui trouvai la langue extrêmement seche, et je lui demandai, s'il ne sentoit point quelque chaleur interne, et s'il n'étoit point altéré? non, me répondit-il. Dès ce moment je le regardai comme mort. Les assistans me dirent, qu'il avoit eu pendant la nuit une

chaleur seche et qu'il avoit beaucoup extravagué. Il lui étoit survenu une nouvelle éruption de pustules, particulièrement à la tête, qui s'étendoient désormais sur la superficie, et avoient un aspect gangréneux.

N'ayant point de raison de lui supposer le système nerveux très-sensible, je présumois toujours l'existence d'une cause matérielle. Pour cette raison, ainsi que pour lui humecter la langue, et dissiper le spasme interieur; je résolus de lui donner sur-le-champ six drachmes de *vin émétique*, et j'avertis en même tems les assistans, que j'y allois retourner dans une heure pour ordonner le reste, en les prévenant de l'extrême danger où se trouvoit le malade, et de sa mort inévitable, si l'*émétique*, opéroit par bas au lieu d'opérer par haut. En effet il ne vomit point, et je le trouvai à mon retour sur la chaise percée, où il rendit une selle aqueuse fort copieuse. Au reste, il avoit toute sa connoissance, et son pouls n'étoit ni foible ni trop vîte à proportion. Je lui donnai à l'instant une poudre de *camphre*, et lui fis appliquer des vésicatoires aux jambes.

Vers le soir, je lui trouvai le pouls si plein et si dur, que, quoique je fusse déjà assuré de l'extrême malignité de la maladie, je ne pouvois persuader aux assistans, ni me persuader moi-même, qu'une saignée ne fût nécessaire. Aussi, lui fis-je tirer du bras une pleine palette de sang, qui bientôt après fut couvert d'une croûte fort epaisse; mais immédiatement après la saigné, il eut le hoquet et des soubresauts et tomba dans le delire.

Je lui prescrivis aussi-tôt la dissolution d'une

demi drachme de *theriaque*, dans quatre onces d'*esprit de mendererus* en y ajoutant la mixture simple *camphrée*, et la liqueur de *corne de cerf*, succiné de chaque, une drachme. Il en prit pendant toute la nuit; il sua, sa langue s'humecta, le délire cessa, le pouls fut moderé, l'urine, quoique fort rouge, eut un nuage, et tous les autres phénomenes présentoient des signes d'amendement.

Mais le matin du douzième jour, la sécheresse de la langue et le délire reparurent. Je fis mettre dans la mixture ci-dessus, l'essence, de *musc*, à la place de la liqueur de *corne de cerf* succinée, et j'ajoutai de l'*acide vitriolique* à sa boisson. Tout fut sans succès. Le pouls devenoit de plus en plus petit et vîte; vers le soir il étoit irregulier et intermittent, et l'haleine étoit tantôt brûlante, tantôt froide; il mourut le treize dans la matinée.

Ce qui prouve que cette fiévre étoit nerveuse, ce sont :

1°. Le cours de la première période de la maladie, si benin en apparence, et l'inéfficacité de tous les remedes employés pendant cette période.

2°. Le défaut d'accord entre les symptômes qui eurent lieu dans la seconde période. Quoique le pouls fût plein et dur, et que le sang parût enflammé, il n'y avoit pas cependant la moindre inflammation, et la saignée, bien loin d'apporter du soulagement, empira l'état du malade.

Nulle saburre bilieuse dans les premiéres voies, quoique la mine jaunâtre du malade parût annoncer un pareil etat. Du moins les

selles n'en présentèrent aucun signe : et supposé même qu'il y en eût, elle etoit trop peu considérable pour avoir produit la maladie.

Je ne crois pas non plus, que les pustules gangréneuses, dans ce cas, soient une preuve de la putridité ordinaire des humeurs ; parce qu'elles peuvent aussi bien être décidées par une affection des nerfs, et que d'ailleurs les autres signes de la fièvre putride ordinaire ne s'y joignoient point. Je ne prétends point affirmer par-là, qu'il n'y eût aucune dégénération des humeurs ; je suis seulement persuadé que cette dégénération avoit trop peu de rapport avec la fièvre, pour que les *antiseptiques* seuls pussent arrêter cette dernière.

4.

Un homme, âgé de quarante ans, d'un tempérament sensible, tourmenté souvent par de petits accès de rhumatisme et d'hypochondriacie, fut attaqué de fièvre. Quelques jours après la première invasion, il s'apperçut le matin d'une foiblesse momentanée de la langue, qui finit par lui laisser un assez fort picotement. Il avoit d'ailleurs un sentiment particulier de sa maladie, qui n'étoit point en rapport avec les phénomenes extérieurs : cette circonstance, réunie avec quelques autres, que le praticien observe souvent sans pouvoir les présenter, ni les définir d'une manière precise, me mit bientôt en état de découvrir la nature de la fièvre. Je m'apperçus dès ce moment que j'avois à traiter une véritable fièvre nerveuse, et je pris mes mesures en conséquence.

Comme il n'y avoit aucun signe de pléthore,

non plus que de saburre dans les premières voies, je lui donnai d'abord le *sel de tartre*, saturé simplement avec du *suc de citron*, auquel j'ajoutai un peu de *vin émétique*. Il dormit pendant la nuit, se promena le jour suivant, mangea avec assez d'appétit; mais toujours songeant à sa maladie.

Je lui ordonnai désormais quelques légers *diaphorétiques*; qui le firent suer un peu; mais sans avoir non plus changé son état.

Comme je devois toujours craindre le commencement de la seconde période, et que je crus actuellement appercevoir des signes de bile ramassée dans la région épigastrique, je lui donnai un *émétique*. Il eut une évacuation abondante de bile verte par haut et par bas; mais sans avoir non plus éprouvé aucun amendement.

Enfin, le quinzième jour de sa maladie, il eut tout à coup une paralysie de la langue, accompagnée d'une espece de défaillance, qu'il regardoit comme une véritable agonie. Quelques heures après, il reprit ses forces; mais il étoit toujours persuadé qu'il étoit dans un danger imminent. Et quoique moi-même je regardasse sa maladie comme fort dangereuse, j'étois cependant tellement persuadé, qu'elle ne seroit point mortelle, que je hazardai d'annoncer ce prognostic aux assistans. Je lui fis à l'instant appliquer des vésicatoires, et prendre intérieurement l'infusion aqueuse du *quinquina* avec du *camphre*, et boire souvent du thé mêlé avec de très-vieux vin. Par ces moyens, il sua, dormit bien et eut un meilleur pouls.

Le lendemain, comme il se sentoit toujours

mal, je craignis un nouvel accès; lequel en effet eut lieu le 17. Mais il eut en même tems une sueur si copieuse et si mordicante, que j'avois raison de la regarder comme critique, et que je ne pus m'empêcher de promettre tant à lui qu'aux assistans, une heureuse terminaison de la maladie.

Cependant la maladie n'étoit pas encore finie, et les urines étoient toujours rouges. Il continuoit d'éprouver de tems en tems les mêmes défaillances, qui l'alarmoient beaucoup. Mais sa mine et son pouls étoient en bon état, et les sécrétions, et le excrétions se faisoient trop bien, pour que j'eusse encore à craindre quelque danger.

En effet, dans la nuit du vingtième au vingt-unième jour, il eut un sommeil salutaire, des sueurs copieuses et mordicantes, et des urines cuites; de manière que le jour suivant, il commença de se promener, et reprit ensuite peu à peu ses forces et sa santé.

5.

Un homme, âgé de 33 ans (1), d'un tempérament doué de beaucoup de sensibilité, étoit déjà depuis quelques années tourmenté de fréquens maux de tête, dépendant vraisemblablement d'un vice des organes digestifs. L'usage de l'*émétique* les faisoit souvent cesser; par une application forcée d'esprit, il avoit

(1) C'est mon digne confrère le Docteur MARCUS HERTZ. Il a lui-même rédigé l'histoire de sa maladie: et je me serts souvent, principalement pour ce qui regarde ses sensations, de ses propres expressions.

déjà depuis quelque tems la mine décolorée, et telle que les malades l'ont ordinairement.

Le 18 décembre, en se levant le matin, il sentit un peu son mal de tête ordinaire; qui vers le midi devint si violent, qu'il eût recours à l'*émétique*. Après l'action du remede, il fut délivré de son mal à la tête.

Le 19, il se leva si parfaitement bien, qu'il se promena en compagnie, pendant toute la matinée, dans un tems extrêmement froid. Mais bientôt il fut saisi de froid, et se sentit extrêmement abattu. Il retourna chez lui de fort mauvaise humeur, et éprouva aussi-tôt une douleur gravative à l'occiput. Il dina sans appétit. Cependant, l'après-midi il se trouva mieux pour la seconde fois. Mais vers les sept heures du soir, il sentit tout à coup un certain mal-aise, qu'il n'avoit jamais éprouvé, ni ne pouvoit définir. Le mal de tête devint plus violent. Il étoit à la fois fatigué, abattu, et se sentit un léger frisson. Il ne trouvoit plus du plaisir à fumer du tabac; ce qui dans le tems de sa santé étoit une de ses jouissances; il ne se sentoit non plus aucun appétit. Les personnes qui le voyoient devinrent indifférentes, ou plutôt un objet d'aversion pour lui. Il passa la nuit dans l'inquiétude et sans sommeil.

Le vingtième jour, il se leva fort agité; son mal de tête continuoit toujours, et il avoit le sentiment de quelque chose qui lui pesoit sur les nerfs-optiques. Il s'apperçut que son pouls étoit fébrile. Il sentoit une pesanteur dans tous les membres, et un dégoût pour tous les objets qui lui avoient été chers autrefois. Il prit une

mixture tempérante. Vers le soir son mal augmenta au point qu'il se crût à la veille d'une maladie mortelle. Il passa la nuit dans des douleurs de tête violentes et dans l'agitation, sans pouvoir fermer l'œil.

Toute la journée du vingt-un, il étoit inquiet et fatigué. Il prit une mixture saline sudorifique. Le soir son mal augmenta ; il ne pouvoit plus se promener dans la maison, et passa la nuit sans le moindre sommeil, et dans les plus violens maux de tête.

Ce fut le vingt-deuxième, l'après-diné, qu'il me fit appeler. Au premier aspect je regardai la maladie pour une fièvre catarrhale simple. L'oppression des *sinus frontaux*, un petit embarras dans la déglutition, ainsi que les causes qui avoient precédé, m'avoient fait croire qu'il y avoit une congestion de matière catarrhale dans la membrane de Schneider et dans les glandes du cou. Il est vrai que l'insomnie, qui jusqu'alors n'avoit point discontinuée, méritoit aussi quelqu'attention ; cependant je ne voyois pour le moment autre indication à suivre que celle de rendre mobile cette matière catarrhale, et de l'évacuer par la transpiration. Ainsi je lui donnai l'*esprit de mendererus* avec l'*essence de pimprenelle* et l'*esprit de corne de cerf*. En effet le pouls devint mou et beaucoup meilleur qu'il n'étoit au-paravant ; et j'etois à observer, si la sueur déjà commencée finiroit par amener un sommeil salutaire, ou non. Mais malgré le meilleur état du pouls et une sueur très-abondante, il passa encore la nuit dans l'inquiétude et sans sommeil.

Instruit de cette circonstance le matin du 23, je me doutai d'abord de la malignité

de la maladie. Je m'en persuadai davantage lorsque je vis que le malade, après une rémission considérable de fièvre, étoit extrêmement foible et abattu. Comme sa langue étoit un peu chargée, et qu'il n'avoit point été depuis quelques jours à la garde-robe, il voulut prendre un peu de *sel de Glauber*, et je le lui donnai dans une mixture. Mais les circonstances me paroissant devenir de plus en plus sérieuses, je suspendis la mixture et lui fis recommencer son remede sudorifique. Il n'avoit couché jusqu'ici que sur un sofa; mais vers le soir de ce jour, on le transporta extrêmement affoibli, sur un lit, où il passa la nuit également sans aucun repos.

Le 24 le matin, je le trouvai levé; il se plaignoit toujours de son mal de gorge et de tête, et il rendit par le nez une pituite sanguinolente. Il voulut qu'on lui appliqua les sang-sues au tempes; ce qui fut exécuté avec une évacuation suffisante de sang, mais sans aucun soulagement. Ayant été à la garde-robe, il s'en trouva tellement affoibli, qu'il fût obligé de se remettre au lit. Je n'avois plus aucun doute que la maladie ne fut une véritable fièvre maligne; et j'attendois d'un moment à l'autre les effets que produiroit le commencement de sa seconde période. Les sudorifiques furent continués, et la nuit fut ainsi que les précédentes, sans sommeil.

Le matin du 25, il eut, à la suite d'une selle, une foiblesse extraordinaire; il lui paroissoit que tous ses nerfs fussent debandés à la fois, et que toute la moële des os fût desséchée. Je lui fis donner à l'instant du vieux vin de France; ce qui lui redonna de la force. Je lui prescrivis

en même tems quelques poudres de *musc* ; mais il les trouva si mauvaises qu'il fallut leur substituer une décoction de *quinquina* avec l'*esprit de mendererus*. Il dormit quelques heures pendant la nuit ; mais bien loin d'en être rafraîchi, il se réveilla plus foible que jamais.

Le matin du 26, au sortir de la garde-robe il eut encore une extrême foiblesse dont il revint cependant bientôt par l'usage du vieux vin. J'étois toujours dans la crainte que la maladie n'eût une funeste terminaison ; et comme les sueurs abondantes n'avoient procuré le moindre soulagement, le peu d'espoir qui me restoit encore dépendoit de quelque éruption critique. Je n'osois par conséquent augmenter la dose du *quinquina* ; d'autant plus qu'à proprement parler il n'étoit pas encore réduit à une foiblesse extraordinaire ; que son pouls étoit bon, et qu'il pouvoit encore au besoin se présenter lui-même à la garde-robe. Ainsi je lui fis prendre pendant ce jour quelques poudres de *camphre*. Il passa la nuit sans sommeil.

Le matin du 27, je lui trouvai le pouls si plein, la chaleur si grande, la sueur si copieuse et malgré tout cela si peu d'emphorie, que je vis clairement que cette sueur étoit loin d'être regardée comme critique. La quantité de pituite sanguinolente qu'il rendoit par le nez, me fit croire qu'un orgasme et une raréfaction de sang trop considérables empêchoient la coction de la matière, et je lui prescrivis une simple mixture de *sel de tartre* saturé avec le *jus de citron*.

Ce jour étoit le huitième de la maladie, en comptant du moment où il sentit ce malaise particulier. Il est étonnant, que malgré la

pleine connoissance qu'il avoit conservée pendant tout cet espace de tems, sans le moindre vestige de délire, il n'en conservât pas cependant la mémoire après sa maladie, et qu'il ne pût se rappeler pas même les visites de ses amis, avec lesquels il s'étoit entretenu des heures entières, et auxquels il avoit parlé tranquillement sur sa mort prochaine. Il arriva tout le contraire à la seconde période de la maladie ; depuis le premier moment du délire jusqu'à la fin, tout s'étoit imprimé dans sa mémoire si clairement, qu'après sa guérison, il pouvoit rendre un compte très-exact de tout ce qui s'étoit passé pendant cet intervalle, ainsi que de tous les écarts de son imagination : c'est à mon avis un des plus étonnans phénomènes de la psychologie.

Ce fut vers le soir du 27, au commencement du neuvième jour, que débuta cette seconde période, que j'avois tant redoutée. Jusqu'à cette époque il avoit joui de l'entière et libre exercice de sa raison, et il ne s'étoit plaint que de douleurs, d'épuisement et d'inquiétude ; mais depuis ce moment il perdit tout sentiment de douleur et de foiblesse. « Cependant,
» mon âme (disoit-il après sa maladie) étoit
» sortie de cet état où l'on considère les
» choses dans leur véritable enchaînement.
» Les objets réels qui m'entouroient, et leur
» action sur moi s'étoient effacés de mon esprit
» à un tel point, que je n'en pouvois rien
» saisir. Ce n'étoit plus que les illusions les
» plus obscures, qui fournissoient à mon âme
» chancelante la matière, dont elle se forma
» un enchaînement d'événemens tout nouveau,

„ et se créa un nouvel univers, difforme et
„ sans cesse agité. Tout mon corps été penetré
„ de chaleur, et mon cerveau me paroissoit
„ éclairé de plusieurs milliers de lampions „.

Je le trouvai assis sur son lit, avec un visage rouge et un aspect horriblement fixe. Son pouls, à la vitesse près, qui étoit de cent vingt pulsations par minute, n'avoit rien de mauvais. Il me dit, qu'il s'entretenoit beaucoup avec les habitans de l'enfer, qu'ils venoient même le trouver dans son lit, et qu'ils lui réveloient les choses les plus secrétes. Il me raconta, au sujet de deux personnes de sa connoissance, une histoire effrayante, mais si bien liée, que je la regardai comme véritable, en croyant qu'il n'y avoit que la chaleur de la fièvre qui put lui arracher un pareil secret. Je lui fis appliquer des vésicatoires, et lui continuai le *camphre*, qui entretenoit toujours la sueur. Le délire continua pendant la nuit. Son imagination étoit tellement agitée, qu'il ne pouvoit pas se persuader qu'il étoit dans son logis. Il croyoit qu'on le promenoit d'une rue à l'autre, et prioit toujours qu'on le portât chez lui. Cette idée le tourmenta pendant toute sa maladie, sans qu'on pût en aucune manière lui persuader le contraire. Il pense actuellement, qu'elle provenoit du changement de lit, et qui, si on l'eut seulement transporté dans une autre chambre, ainsi que cela eut lieu dans la suite, cela l'auroit tranquillisé et auroit beaucoup contribué au rétablissement de sa santé. En effet, il donna de grands signes de joie aussi-tôt qu'il fût transporté dans une autre chambre, et ce fut aussi à la même époque qu'il eût ce sommeil si salutaire et si long-tems désiré.

Il y a cependant grande apparence, qu'indépendament de cette circonstance, le sommeil seroit également arrivé; puisque la fièvre et le delire étoient considérablement diminués, et qu'il ne s'agissoit plus que de voir si la nature auroit encore eu assez de forces pour opérer une expulsion critique de la matière morbifique, ou du moins une métastase sans préjudice. Mais je vais poursuivre l'histoire de la maladie.

Le matin du vingt-huitième jour, le délire cessa, et il se trouva dans *un étrange état mitoyen entre la vie et la mort*, pour me servir de sa propre expression. Son imagination ne se créoit plus de nouveaux phantômes; mais elle se représentoit comme des êtres réels, ceux qui l'avoient déjà tourmenté pendant l'exacertion, et cherchoit à les bannir de son esprit par toutes sortes de distraction. Mais à peine la fièvre se raluma de nouveau, qu'il perdit encore une fois la force de maîtriser son imagination; son cerveau fut illuminé comme au-paravant, et tout ce jeu d'ombres y reparut dans une extrême activité (1). Vers le midi, il fut attaqué d'un *tétanos* presque universel, et d'une paralysie de la langue; sans avoir cependant perdu sa connoissance. Il nous dit même en plaisantant, que son *passe-port devoit être déjà signé*. Cet état, après avoir duré pendant quelques heures, fut enfin dissipé par l'usage du vin. Je lui donnai ensuite, du consentement

(1) Le lecteur se rappellera, que je fais cette description d'aprés le sentiment interne du malade, en la copiant du journal qu il m'a lui-même communiqué après sa guérison.

du

du conseiller-privé le Docteur MUZELL, une forte décoction de *quinquina*, qu'il prit alternativement avec une poudre composée de *serpentaire* et de *camphre*.

Vers le soir, qui étoit le commencement du onzième jour, il fut atteint d'une extrême foiblesse, accompagnée de selles fétides involontaires. Il perdit entièrement connoissance; son pouls disparut, il avoit le râle, il regardoit avec des yeux fixes, une sueur froide baignoit son corps, il tirailloit la couverture du lit, et ses membres étoient roides et engourdis. Instruit de cet état, je regardai son rétablissement comme impossible. Neanmoins, je lui fis appliquer de larges *sinapismes*, et renouveller les vésicatoires qu'on lui avoit déjà appliqués, en lui faisant prendre aussi souvent qu'il étoit possible la decoction de *quinquina*, les poudres et du vin. Par ces moyens, employés pendant quelques heures, il reprit ses esprits, et revint enfin à son premier état.

Le matin du vingt-neuvième jour, il y eut quelque rémission de fièvre, mais beaucoup plus imperceptible qu'à l'ordinaire. Le délire continuoit toujours, quoiqu'il ne fût point accompagné de tant d'inquiétude et de mouvement.

Cet etat dura jusqu'au 3 janvier. Il continuoit toujours à suer; mais il n'y avoit aucune excrétion critique. Le pouls demeura entre cent vingt et cent trente pulsations par minute. La seule chose dont je pouvois encore espérer la guérison, c'étoit un doux sommeil; cependant j'avois toujours à craindre, que par défaut de forces, ou plutôt par quelque metastase aux poumons, ce sommeil ne finit par un assoupissement mortel.

Le matin du 3 janvier, il voulut, à son ordinaire, qu'on le portât à son logis. On le transporta dans une autre chambre, d'autant plus volontiers, que ce changement avoit encore pour motif le renouvellement de l'air. Il n'y fut pas plutôt qu'il temoigna une joie extraordinaire, en se persuadant qu'il étoit enfin arrivé dans sa maison. Il s'endormit en effet peu de tems après, (c'étoit le dix-septième jour de la maladie,) et quoiqu'il s'éveillât par intervalles, on peut dire qu'il dormit presque toute la nuit jusqu'au matin.

Quelle fut ma joie, dans la visite du matin, de trouver mon ami dans sa pleine connoissance! Il ne sentoit plus sa maladie, quoiqu'il fût tellement épuisé, qu'il sentoit à peine son existence

Pendant ce sommeil, il s'étoit opéré une métastase à la gorge. Tout le pharynx étoit tapissé d'une membrane épaisse grisâtre, qui lui rendoit la déglutition extrêmement pénible. Mais cet inconvénient disparut peu à peu par le moyen de quelques détersifs, et ses forces se rétablirent de même.

C'est encore aux jours critiques de cette maladie, que s'étoient précisément fait sentir les accès violens. Ces accès n'étoient vraisemblablement que des efforts que la nature faisoit pour opérer une crise, mais qu'elle ne pouvoit couronner de succès, soit par défaut de forces, ou peut-être parce qu'ils n'étoient pas encore précédés d'une coction convenable. Le sommeil même n'eut lieu qu'au commencement d'un jour critique.

Il est manifeste, que la cause irritante étoit

une matière rhumatismo-catarrhale, ainsi que le faisoient voir les causes occasionnelles, l'oppression des *sinus frontaux*, et la pituite sanguinolente rendue par le nez. On peut très-bien expliquer, par la nature même de la membrane pituitaire, pourquoi sa lésion peut produire de si terribles effets. C'est qu'elle est extrêmement irritable, et garnie de quantité de vaisseaux sanguins, dont l'évacuation, comme on sait, opère très-souvent les crises les plus importantes.

Personne ne pouvoit prévoir que la métastase de la matière se feroit précisément dans un endroit où elle ne pouvoit nuire. Si cette matière eut été pendant le sommeil transportée à la poitrine, une pareille métastase auroit vraisemblablement étouffé le malade, et c'est probablement le cas de ceux qui meurent dans des jours critiques. Quand il n'y a pas une si grande abondance de matière, il est possible, à la vérité, que le malade ne soit point suffoqué; mais dans un pareil cas, la fièvre traîne en longueur, et prend enfin le caractère d'une fièvre consomptive, dont je donnerai un exemple dans la suite.

Au reste, on ne peut douter que cette fièvre ne réponde exactement à l'idée que j'attache à une fièvre nerveuse. Il n'y avoit ni saburre dans les premières voies, ni putridité dans les humeurs, ni inflammation, qu'on pût accuser d'être cause caractéristique et efficiente de la maladie. La congestion de la matière catarrhale dans la membrane pituitaire et les *sinus frontaux*, laquelle dans tout autre cas auroit été sans conséquence, trouvant dans celui-ci un système nerveux affoibli par de longues contentions

F 2

d'esprit, y produisit sans doute tous les horribles symptômes d'une maladie maligne.

X I I I.

De la dyssenterie maligne.

La dyssenterie s'est manifestée cette année (1781), avec beaucoup de malignité. Elle étoit, à ne pas en douter, dans le systême naturel des maladies, une espece de fièvre nerveuse.

Nonobstant la fièvre et les fréquentes déjections sanguinolentes, les malades étoient sur pied et se promenoient jusqu'au moment où la maladie approchoit de sa fin mortelle.

Il ne s'y manifesta guere de saburre bilieuse, et les évacuans ne convenoient que dans le commencement de la maladie. Rarement l'*émétique* produisit des vomissemens bilieux, surtout lorsque la maladie étoit un peu avancée. Si l'on négligoit dès le commencement l'usage de ce remede, et que l'on persistât long-tems à donner des laxatifs, on occasionnoit, pour la plupart, des spasmes mortels. Au contraire, les *diaphorétiques*, administrés à propos et avant que les forces ne fussent entièrement épuisées, fournirent le meilleur secours. J'observai manifestement que la maladie dépendoit d'une acrimonie corrosive qui se manifestoit chez plusieurs, par une éruption prurigineuse. Cette éruption faisoit cesser la dyssenterie, et la reproduisoit au contraire toutes les fois qu'elle venoit à rentrer soudainement.

Je me suis d'autant plus assuré de la malignité de cette dyssenterie, que je pus très-

distinctement observer, qu'elle se changeoit en une fièvre maligne simple; dont je vais rapporter quelques exemples.

1.

Je fus appelé pour une enfant de douze ans, qui depuis quatorze jours étoit attaquée de dyssenterie. Elle etoit dans ce moment dans un délire continuel, et poussoit souvent des gémissemens, qui duroient une heure entière. La peau etoit couverte de quantité de pustules brûlantes, en sorte qu'on pouvoit regarder la dyssenterie comme accompagnée d'une véritable fièvre vésiculaire ou pemphigode. On y observoit en même tems beaucoup de symptômes spasmodiques: elle avoit les yeux fixes; on pouvoit à peine lui desserrer les dents; elle étoit tourmentée d'un hocquet violent, qui ne la quittoit que par de petits intervalles; elle poussoit des selles involontairement bourbeuses, sans beaucoup d'odeur, et qui n'étoient plus sanguinolentes. Elle rendoit l'urine avec beaucoup de peine et avec douleur. Le pouls n'étoit point petit, et la chaleur étoit en proportion. Je lui ordonnai le *quinquina* avec la *serpentaire* et le *camphre*, et lui fis appliquer des vésicatoires; mais ces secours furent sans aucun succès. Elle ne put plus revenir de cet état; cependant elle y vécut encore cinq jours, à mon grand étonnement, quoique l'extrémité du nez et les sueurs fussent froides.

Comme dans ce cas il n'y avoit aucun signe de putridité, et que la mort fût occasionnée par une paralysie du systême nerveux, plutôt que par une gangrene; il n'est point douteux

que cette dyssenterie n'appartînt à la classe des fièvres nerveuses.

2.

Avant que cette fille mourut, son frère, âgé de 16 ans, étoit attaqué d'une fièvre sans le moindre indice de dyssenterie ; mais qui ne tarda point à manifester sa malignité.

Il avoit déjà éprouvé depuis quelques jours une oppression dans le creux de l'estomac, et une lassitude douloureuse des os. On lui donna un *émétique*, qui lui fit rendre quelques matières glairo-bilieuses.

Le même soir du 14 septembre, la fièvre fit son invasion d'une manière sensible. Bientôt ses redoublemens devinrent si forts, qu'il tomboit en délire pendant leur durée, et que souvent il poussoit des gémissemens, en portant toujours la main vers le bas-ventre. Pendant les rémissions il ne se plaignoit point des douleurs dans cette partie, et je remarquai depuis, que c'étoit une tension douloureuse des voies urinaires qui le faisoit souffrir.

Je lui ordonnai les *tamarins*, et voyant qu'ils n'avoient point opéré, je lui fis prendre le lendemain un peu de *sel de Glauber*, qui lui procura quelques selles.

Le jour suivant, il eut alternativement des sueurs et des déjections claires, mais qui n'étoient pas encore teintes ; l'état spasmodique augmenta beaucoup.

Le huitième jour, la peau fut couverte de quelques pustules miliaires, qui cependant n'augmentèrent point au lendemain, à cette époque il étoit pour la plupart du tems sans

connoissance, et parloit avec beaucoup de difficulté. La sueur discontinuoit toutes les fois qu'il étoit tranquille; preuve certaine, suivant moi, qu'elle étoit symptomatique. Le pouls étoit foible, spasmodique, sans être cependant trop vîte, n'ayant guere dépassé cent pulsations par minute. Les nuits étoient très-inquiètes et sans sommeil.

Le treizième jour, le pouls fut très-vîte et spasmodique; il n'y avoit pas moyen d'opérer une transpiration régulière et soutenue. Depuis trois jours je lui faisois prendre l'extrait aqueux de *quinquina* froid, avec la *thériaque*. On avoit aussi appliqué des vésicatoires.

Le quatorzième jour, attendu que la difficulté de parler devenoit plus grande, et que les sens s'affoiblissoient de plus en plus, je donnai le *vin émétique*, étendu dans l'eau. Les redoublemens étoient très-violens, la poitrine pleine, et le pouls irrégulier et vîte, donnant cent vingt pulsations par minute; l'éruption existoit encore, mais la peau étoit seche. Je recommençai à lui donner la *thériaque*.

Le dix-septième jour, quelques pustules avoient l'air de se dessécher; mais l'état spasmodique alloit toujours en croissant. Le pouls étoit plus convulsif; ses membres étoient également agités de mouvemens convulsifs et de soubresauts de tendons. L'excrétion de l'urine sur-tout se faisoit avec des douleurs insupportables, et mettoit le malade dans une grande agitation. Il tenoit aussi constament ses mains sur les parties douloureuses; phénomenes d'autant plus remarquable, qu'il a eu également lieu, chez le père et chez la sœur de ce jeune

homme, dans leur maladie mortelle. L'urine étoit tout-à-fait pâle, et telle que je n'en pouvois assigner d'autre cause que le spasme, j'ordonnai des lavemens émolliens, et fis frotter les parties naturelles avec mon *liniment anti-spasmodique.*

Le Docteur Herz, que j'avois appelé en consultation, proposa le *musc*. On lui donna en conséquence toutes les deux heures une poudre composée de dix grains de *serpentaire*, cinq grains de *musc* et un grain et demi de *camphre*. Mais malgré ce remede il n'eut ni repos, ni sueur, et quoiqu'il fût par fois tranquille et parût sommeiller, les symptômes spasmodiques ne continuèrent pas moins.

La nuit du dix-huitième au dix-neuvième jour, ses yeux paroissoient ternis et abattus; mais il reprirent leur état vers le matin, et il reconnut les assistans.

Cet état dura pendant quelques jours. L'urine étoit pâle, mais sans mauvaise odeur. Le pouls n'étoit point petit, et sa vitesse alloit jusqu'à cent vingt pulsations par minute.

Le vingtième jour, les exanthêmes reparurent sur-tout au bas-ventre, pleins et transparents comme des bulles d'eau. Ceux qui occupoient la poitrine, étoient entourés d'un bord rouge. La sueur étoit toujours symptomatique. La peau se desséchoit pendant ce sommeil apparent, et devenoit moite pendant qu'il étoit éveillé; mais d'une moiteur qui n'étoit point égale par tout. Vers le midi, le sang se porta à la tête Le pouls donnoit cent trente pulsations par minute, et il avoit des soubresauts de tendons considérables. Je lui donnai le

quinquina avec le *musc*. Les exanthême du bas-ventre disparurent pendant la nuit du vingt-unième au vingt-deuxième, et ce fut vraisemblablement par l'effet de la sueur. Nous voulûmes, par conséquent, la favoriser, en ajoutant l'*esprit de mendererus* à la décoction de *quinquina*.

Le vingt-deuxième jour, le délire fut encore plus fort; la tête éprouvoit des tiraillemens convulsifs du devant au derrière. Le pouls monta à cent trente-six pulsations, et étoit spasmodique. Cependant l'urine n'étoit point aussi pâle que la veille. On lui appliqua un vésicatoire à la nuque.

Le vingt-troisième jour, son état étoit passablement bon. Il avoit plus de connoissance; la langue étoit humide; il dormit par intervalles. Mais le pouls etoit encore spasmodique et l'urine pâle. La crise imparfaite, qui avoit eu lieu au vingt-unième, faisoit craindre qu'une partie de la matière ne fût portée à la poitrine, d'autant plus qu'il commençoit à tousser.

Le vingt-quatrième jour, les symptômes paroissoient encore se contredire. C'etoient un sommeil apparent; les yeux ouverts, et la peau seche; des redoublemens aussi fréquents qu'irréguliers, qui se manifestoient particulièrement par l'agitation et par la rougeur du visage, sans que le pouls augmentât à proportion; la toux et l'engorgement de la poitrine avec une respiration facile en apparence, et enfin le dessechement des vieux exanthêmes, en même tems qu'ils etoient remplacés par de nouveaux.

Le matin du vingt-cinquième jour, il se portoit un peu mieux. Le pouls alloit à peine

jusqu'à cent vingt pulsations par minute, et l'urine étoit assez jaune et un peu trouble. Il avoit dormi une heure environ pendant la nuit, ayant la peau tant soit peu plus moite. Cependant, comme la poitrine étoit pleine, et que pendant le sommeil on ne l'avoit point entendu respirer, je doutois encore de la bonté de ce sommeil, d'autant plus que je lui trouvois la peau seche, la bouche tout ouverte, et les yeux à demi fermés. Vers le midi, il eut un fort redoublement avec des congestions à la tête et beaucoup d'agitation. Vers le soir, je lui trouvai le pouls foible et variable, dont la fréquence cependant alloit jusqu'à cent seize pulsations par minute.

Le vingt-sixième jour, le pouls donnoit cent trente-six pulsations par minute. Il toussoit beaucoup, et expectoroit des matières pituiteuses. Il ne se reconnoissoit guere ; l'urine etoit épaisse et blanche, tirant un peu sur le jaune. J'ajoutai le *vin émétique* au *quinquina*.

Le matin du vingt-septième jour, je fus fort étonné de le trouver en pleine connoissance. Il avoit dormi pendant quelques heures de la nuit, les yeux et la bouche fermés ; il avoit également sué. Il se plaignoit d'un grand abattement, et de ce que la poitrine lui faisoit mal, par l'effet de la toux. Le pouls ne donnoit plus que cent vingt jusqu'à cent vingt-quatre pulsations ; l'urine étoit passablement jaune, mais claire. Un lavement lui fit rendre des excrémens durs. Il eut avant et après-midi un redoublement de quelques heures, mais qui n'étoit plus accompagné d'agitation et de cris ; la langue nette et humide, cependant

il éprouvoit encore quelques soubresauts de tendons. Le pouls étoit foible, et le malade avoit un air consterné, quoiqu'il fût d'ailleurs tranquille et qu'il possédât sa connoissance.

La nuit du vingt-huitième fut encore très-agitée. Une nouvelle éruption d'exanthêmes se manifesta sur la poitrine. Le pouls est petit et languissant; le malade se plaint de douleurs à la poitrine. Vers le midi, il eut un redoublement, avec beaucoup de rougeur au visage. Le soir, le pouls ne passoit guere cent pulsations. L'urine redevint pâle, et il parut être dans une espece de *coma vigil.*

Le vingt-neuvième jour, il étoit en pleine connoissance, et montra beaucoup d'appetit; il eut cependant quelques redoublemens dans la journee, pendant lesquels l'urine étoit pâle.

Dès cette époque la fièvre affecta la marche d'une hectique regulière. La vitesse du pouls alloit pour la plupart jusqu'à cent quatorze pulsations, et la toux étoit très-forte. Je lui ordonnai des adoucissans, et entre autres le *lichen d'Islande.* J'essayai aussi dans la suite l'*huile d'Asphalte* et le *phellandrium*, (*Wasserfenchel*) mais tous ces moyens ne produisirent aucun effet marqué. Les redoublemens de la fièvre, avec la rougeur du visage, et l'urine pâle, continuoient toujours: et le pouls conservoit la même vitesse, quoique ce fût déja le soixantième jour de sa maladie. Il avoit à la verité beaucoup d'appetit; mais les forces de son esprit etoient toujours fort affoiblies. Il se plaignit ensuite de douleurs aux dents et aux joues, et quelques jours après d'un point de côté. Malgré sa foiblesse et la petitesse de son

pouls, je lui fis tirer quatre à cinq onces de sang, lequel étoit couvert d'une couenne inflammatoire très-épaisse. Les douleurs cessèrent; mais sa fièvre continuoit toujours. Les saignées furent encore quelquefois répétées, et enfin, au bout de quelques mois, il fut délivré de la toux, et ses forces commencèrent à revenir.

On peut, il me semble, conclure de cette histoire :

1°. Que la maladie de ce sujet, aux déjections près, ressembloit tellement à la dyssenterie mortelle de sa sœur, que je ne doute point que ces deux fièvres ne fussent de la même espece. Il est vrai que dans le premier cas, la matière morbifique agit en même tems sur les intestins; mais ce phénomene dépendoit uniquement de quelques circonstances accessoires.

2°. On pouvoit encore ici observer clairement, que c'étoient principalement les nerfs qui souffroient, et que la matière morbifique n'étoit disposée, ni à produire aucune putridité dans les humeurs, ni à enflammer les parties, sur lesquelles elle agissoit principalement; car ni la marche, ni les symptômes de la maladie ne prouvent point que les poumons fussent enflammés.

3°. Si dès le commencement je n'eusse point traité la fièvre selon l'exigence des cas, et que je n'eusse pas sur tout apporté le plus grand soin à épargner les forces, le malade auroit été sans doute la victime. Ainsi cette histoire prouve encore, combien dans cette fièvre, il est important de connoître et de traiter convenablement la première période de la maladie.

4°. Il est encore évident que la matière se

transportât aux poumons ; mais qu'elle n'étoit cependant, ni assez copieuse pour produire une suffocation, ni assez âcre pour enflammer les poumons ; quoique, comme je l'ai clairement observé, ce ne fût que par un usage soutenu de la méthode antispasmodique, que les poumons s'en sont peu à peu débarassés. Ainsi, il est bon de remarquer que dès qu'une pareille métastase a lieu, on doit abandonner la méthode fortifiante et sudorifique, jusqu'alors convenable, et lui substituer la méthode antiphlogistique, pour qu'on puisse non seulement résoudre la matière déposée, mais prévenir encore l'irritation et l'inflammation, qui pourroit facilement en résulter.

A mesure que l'automne approchoit, les fièvres prenoient un caractère putride. On n'y pouvoit plus saisir le point de démarcation qui distinguoit les deux périodes, quoique les mauvais symptômes ne se déclarassent que quelque tems après le commencement de la fièvre. Je regarde les deux cas suivans, comme des passage à la fièvre putride.

3.

Une fille, âgée de 14 ans, qui n'avoit donné que depuis peu les premières marques de la purgation menstruelle, fut attaquée d'un cours de ventre bilio-pituiteux, avec des mouvemens fébriles.

On avoit tâché de purger et d'adoucir les premières voies par la *crême de tartre*, le *nitre* et la *gomme arabique*. Comme la malade, au quatorzième jour de la maladie, éprouvoit une grande foiblesse et des défaillances fréquentes,

on lui administra le *quinquina*. La fièvre supprimée par ce moyen, fut suivie d'une enflure aux pieds ; mais elle reparut ensuite, moyennant les remedes salins, qu'on lui administra de nouveau.

Cependant sa tête étoit en même tems affectée, elle avoit l'ouie dure et le visage boursouflé. C'est dans cet état que je la trouvai le quatrième jour, à compter du commencement de la dernière invasion de la fièvre. Le pouls étoit plein, mais très-spasmodique, et donnoit cent trente pulsations par minute.

Comme elle avoit déjà saigné quelquefois du nez, je lui fis appliquer des sang-sues derrière les oreilles, et des vésicatoires aux jambes. On lui en avoit déjà appliqué un à la nuque. Je lui fis prendre d'heure en heure dix grains d'*antimoine diaphorétique non-édulcoré*, avec un grain de *musc* et autant de *camphre*.

A la suite de l'évacuation du sang, opérée par les sang-sues, le pouls se releva sensiblement, et devint un peu mou, mais sans avoir rien perdu de sa vitesse. Elle rêva beaucoup pendant la nuit, et poussa quelques selles bilieuses et fétides.

Le matin, qui étoit le cinquième jour, elle avoit l'air de dormir. Mais le pouls battoit cent quarante fois par minute, la peau étoit déjà depuis quarante-huit heures tout-à-fait seche. L'urine étoit jaune et trouble, et déposoit un sédiment épais et blanc. Je mêlai aux sudorifiques le *quinquina* ; mais je l'abandonnai de nouveau vers le soir, voyant que le pouls s'étoit fort élevé, et qu'il étoit devenu plein et fort. Je me bornai à de simples temperans.

Le sixième jour, la sueur s'établit enfin, et se soutint pendant toute la journée.

Le septième, le pouls étoit meilleur, la tête plus libre, la peau passablement moite. Je continuai l'usage des tempérans, et notament une mixture de *magnesie de sel cathartique-amer*, saturée avec le *jus de citron*. Mais vers le soir, le pouls donnoit de nouveau, cent quarante pulsations; la malade se trouva mal, lorsqu'on voulut la transporter de son lit. Je lui redonnai en conséquence l'extrait froid de *quinquina*, avec la *mixture simple camphrée*; ce qui favorisa de nouveau la sueur, et lui fit passer la nuit assez tranquille.

Le huitième jour, quoique la tête fût un peu plus libre, et le pouls plus modéré; elle eut une toux, avec une respiration courte et irrégulière. Je lui fis appliquer un vésicatoire à la poitrine, et donner intérieurement l'*antimoine diaphorétique non-édulcoré*, avec le *camphre*, et un *loch*, avec un peu de *vin émétique*.

Cependant la nuit, le pouls s'affaissa, et elle mourut l'après-midi du neuvième jour.

Le cadâvre étoit encore après le troisième jour mou et flasque, le visage boursouflé, et les lèvres rouges.

Cette histoire nous fournit les considérations suivantes:

1°. Tant que la dyssenterie régnoit, la diarrhée étoit d'une nature aiguë, et doit par conséquent être elle-même regardée comme une dyssenterie, quoique les déjections ne fussent point teintes de sang.

2°. La maladie étoit maligne; il paroît cependant qu'il y eût déjà une cause matérielle,

dont on avoit empêché l'évacuation par l'usage precoce du *quinquina*.

3° Cette matière, ainsi interceptée, se jetta ensuite sur la poitrine, et y occasionna peut-être la gangrene ; car il ne paroît point que la malade fût suffoquée.

4° Ceci est d'autant plus vraisemblable, qu'il y avoit dejà un certain dégré de putridité, qui se manifesta par la grande fetidite des dejections, et par l'etat du cadâvre après la mort.

4.

Un homme, âgé de 58 ans, fut attaqué de mouvemens febriles, accompagnés de grandes anxietés Pour y remedier, il se purgea diverses fois. Il me fit appeler le sixième jour de sa maladie. Il se plaignoit d'un point de côté et de serrement de cœur. Mais j'observai que les poumons étoient libres, et que ce n'etoit qu'un état spasmodique. Cependant je conclus de toutes les autres circonstances, que sa maladie, quoiqu'il se promenât dans la chambre, n'etoit pas indifférente; je crus même qu'il étoit dans la première période d'une fièvre maligne, et j'en avertis les assistans. Son pouls quoique plein et fort, n'etoit ni régulier, ni égal; en sorte que je ne pus consentir à le faire saigner comme il le desiroit. Plusieurs circonstances au contraire me portèrent à croire, qu'il devoit y avoir de la bile dans la région épigastrique, je lui administrai un *émétique*, qui fut en effet suivi d'une évacuation abondante de bile. Cela me fit concevoir des espérances, en présumant que la fièvre pourroit bien

bien n'être pas aussi maligne que je l'avois crue. Mais bientôt après, je m'apperçus qu'elle recéloit des suites fâcheuses, et je craignois sur-tout le neuvième jour, qui se passa cependant sans aucune révolution. Je ne fus pas moins inquiet pour les jours critiques suivans; mais il n'y eut aucun changement sensible, pas même au vingt-unième jour, si ce n'est que depuis quelques jours, il étoit fréquemment tourmenté de hocquet. Je découvris enfin au vingt-deuxième jour une éruption de pourpre rouge qui se manifestoit en différens endroits du corps, en assez grande quantité. Elle alloit toujours en augmentant les jours suivans, malgré le bon état du pouls, et le repos dont jouissoit le malade; en sorte que je crus qu'elle pourroit bien devenir critique, d'autant plus que le hocquet étoit déjà diminué, et qu'il ne restoit plus à la place qu'une espece de soulevement de cœur, qui se faisoit sentir toutes les fois que le malade venoit de boire. Mais tout à coup il perdit ses forces, et mourut six ou huit heures après, au vingt-septième jour de la maladie.

Il est vrai que dans cette maladie je n'ai point observé des signes évidens de putridité, et que les phénomenes sembloient annoncer principalement un défaut de forces. Mais d'un autre côté, le pouls étoit trop plein, pour que je pusse attribuer ces phénomenes exclusivement au défaut de forces, et que je présumasse quelque putridité dans les humeurs. Peut-être la distinction manifeste en deux périodes n'a-t-elle manquée dans ce cas, que

parce que les humeurs étoient en même tems affectées.

Le vingt-septième jour de cette fièvre paroît avoir été également critique, quoique d'une manière funeste.

X I V.

De la Rougeole putride.

Un homme, âgé de 40 à 50 ans, s'exposa au froid du matin, après avoir été la veille dans une violente colère, pendant qu'il étoit à table, et après avoir pris du punch le soir du même jour. Il en eut une fièvre catarrhale avec une légère inflammation du gosier.

Il me fit appeler le quatrième jour de sa maladie, et je n'y pus remarquer à cette époque qu'une fiévre catarrhale ordinaire.

Le cinquième jour à la suite d'une nuit très-inquiète, il se manifesta aux extrémités une rougeur. Le pouls donnoit cent quarante pulsations par minute, et n'étoit pas d'ailleurs bien réglé, de manière que je redoublai d'attention, croyant que l'inflammation du gosier étoit accompagnée d'une fièvre scarlatine. Les autres phénomenes n'avoient rien encore d'extraordinaire, si ce n'est que la peau étoit tout-à-fait seche, et qu'il avoit été déjà souvent tourmenté de hocquet pendant la nuit précédente. Je lui fis donner d'heure en heure deux grains de *musc* avec un grain de *camphre*. Je n'avois pas la moindre indication pour la saignée.

Le sixième jour l'éruption parut être une véritable rougeole, parce que, quoiqu'elle ressemblât au pourpre, elle contenoit du véritable pus. D'ailleurs la rougeur se répendoit

par-tout d'une manière si uniforme, que plutôt que de la considérer comme une éruption scarlatine, je l'attribuois à l'inflammation que la rougeole avoit imprimée sur la peau. Le malade tomba dans le délire, et je lui donnai à l'instant l'acide vitriolique, avec du vieux vin de France, et le *quinquina*. Cependant la couleur purpurine des extrémités et particulièrement des pieds, augmentoit de plus en plus.

Le septième jour, la couleur des pieds changea en un bleu noirâtre, et il mourut l'après-midi.

Il avoit pris le second jour de sa maladie un *émétique*, qui n'avoit produit qu'une évacuation légère d'un peu de pituite verdâtre. Je n'observai d'ailleurs aucun signe de saburre bilieuse. Ainsi il n'y eut que la putridité des humeurs, qui fût la cause de la mort.

Encore ce cas, que je vis peu de tems après ceux rapportés ci-dessus, (savoir le 6 novembre), me confirme dans l'idée qu'à cette époque, les fièvres s'approchoient beaucoup du caractère des putrides.

X V.

D'une hydropisie, qui vraisemblablement étoit d'origine vénérienne.

On nous porta dans la maison de Charité un cocher, âgé d'environ 40 ans, atteint d'une ascite. La difficulté de respirer, jointe à l'enflure des mains, annonçoit que la poitrine devoit être aussi pleine d'eau. Au reste, il avoit encore une mine passablement bonne, et je ne voyois point de signes évidens d'une obstruction considérable des visceres abdominaux.

Après avoir travaillé inutilement pendant six

semaines à l'écoulement des eaux, sans qu'aucun remede put opérer une excrétion convenable d'urine. Il me raconta par occasion, qu'il avoit éprouvé autrefois toutes sortes de maladies vénériennes. Je vis dès-lors la possibilité d'une obstruction de glandes, occasionnée par l'acrimonie vérolique et suivie d'hydropisie, et je lui ordonnai la solution du mercure dans l'acide nitreux, d'autant plus que l'usage de ce remede, supposé même qu'il n'y eût aucun virus vérolique, ne pouvoit que produire du bien par sa vertu résolutive et diurétique.

Je lui en fis prendre deux fois par jour quelques goutes étendues dans un verre d'eau, et ce remede agit si bien, que dans l'espace de quatorze jours il fut entièrement rétabli.

X V I.

D'une hydropisie de poitrine.

Des expériences multipliées m'ont apris, que dans les hydropisies (1), l'action des remedes

---

(1) Et dans presque toute les maladies chroniques, c'est une de ces vérités pratiques, que les Médecins ne devroient jamais perdre de vue. HIPPOCRATE en connoissoit tellement l'importance, qu'il la répète dans plus d'un endroit de ses immortels écrits. Il recommande aux Médecins d'épier soigneusement ce qu'il appelle *καιρὸς* et que nous appellons l'*occasion*, c'est-à-dire la présence d'une circonstance favorable pour agir: *Medela tempore; est autem ubi etiam occasione contingit*, *Præcept. T. I*, *page* 60 *édit. Vanderlind.* C'est encore sous ce point de vue qu'il appele la médecine *ὀλιγόκαιρος* un art, dans lequel l'occasion favorable d'agir est courte, et ne se présente pas souvent, en ajou-

tient souvent à certaines occasions aussi difficiles à déterminer qu'à saisir. Ainsi je suis dans l'usage, après avoir parcouru tous les remedes efficaces, avec mes malades hydropiques, de les recommencer dans le même ordre. Car il arrive souvent, qu'un remede répété pour la seconde fois à une très-petite dose, et pendant un court espace de tems, produit des effets frappans, tandis que la première fois, administré pendant plus long-tems et à de plus fortes doses,

---

tant, que la certitude de la science d'un Médecin dépend uniquement du plus ou moins de l'aptitude qu'il a d'épier et de saisir cette occasion : *At vero medicina brevem occasionem habet; et qui hoc novit, illi (*) fixa ac certa est. De locis in homin. ibid. p.* 396 Il est souvent très-difficile malgré la sagacité du Médecin de saisir ce moment presque indivisible du tems, où la nature se trouve disposée à se prêter à l'action des remedes : et c'est dans de semblables cas, que la pratique du Docteur Selle est précieuse; parce qu'en recommençant les mêmes remedes, il est possible qu'un heureux hazard nous fournisse enfin cette occasion si désirée, que nos recherches ne nous ont point découverte.

(*Not. du traduct.*)

(*) Je lis ἐκείνῳ au lieu d'ἐκεῖνο. Ce n'est point ici le lieu de justifier ce léger changement, que d'ailleurs le sens exige impérieusement. J'en ai fait bien d'autres beaucoup plus considérables, que je publierai peut-être un jour sous le titre d'*observationes Medicocriticæ in omnes Hippocratis libros*. Là, je me flatte de justifier par les règles d'une saine critique tous les changemens et toutes les corrections d'un texte extrêmement corrompu, de manière à satisfaire mes confrères, ceux du moins qui ont quelque connoissance de la langue Grecque.

il n'avoit opéré le moindre changement. L'exemple que j'en vais rapporter, me paroît fort remarquable.

Un homme, âgé de 60 ans, étoit attaqué d'hydropisie de poitrine. Il étoit vraisemblable que les visceres abdominaux étoient en même tems affectés de vices considérables.

Je lui fis prendre pendant quatre à cinq mois les remedes les plus efficaces, sans aucun succès, de maniere qu'à la fin je me bornai à lui administrer quelques doux expectorans. Quelque tems après, étant appelé chez lui, je le trouvai dans un etat si deplorable, que je crus n'y pouvoir plus rien faire. Cependant, pour tranquilliser les assistans, je lui prescrivis quatre doses d'une poudre composée de deux grains de *scille*, dix grains de *nitre*, et un peu d'*éléosaccharum de fenouil*, qu'il prit d'heure en heure. Quatre prises de ce remede opererent par les selles et par les urines, une evacuation d'eau si prompte et si complète, que dans l'espace de vingt-quatre heures, le malade en fut quitte et se rétablit bientôt. Il vécut encore trois ans dans une assez bonne santé, et mourut enfin de pulmonie.

X V I I.

D'une paralysie guérie par l'air fixe.

Une demoiselle, âgée de 17 ans, vint à la maison de Charité, attaquée d'une paralysie de toutes les extrémités. Elle ne sut me donner aucun éclaircissement sur la cause de sa maladie, pour me mettre en état d'en tirer quelque indication. Je lui administrai l'*air fixe* à la maniere d'HULME, en lui donnant tous les jours

un scrupule d'un *sel alcali*, dissous dans l'eau, et immédiatement après, la quantité d'acide vitriolique étendu dans l'eau suffisante pour saturer l'*alcali*. Je lui faisois prendre aussi un bain chaud, après lequel, on la frottoit avec l'*onguent nervin* (1).

Par ce seul traitement, elle fut guérie de la paralysie au bout de quelques mois, et après avoir pris pendant quelque tems des remedes fortifians, elle fut entièrement rétablie.

Je n'entreprends point d'expliquer la manière dont l'*air fixe* agit dans ce cas. La malade n'avoit pas encore vu ses regles; mais elles ne parurent pas non plus après sa guérison. Il est à présumer que sa maladie avoit été une affection nerveuse, dépendante d'une disposition naturelle et développée par de petites causes occasionnelles; puisque, d'après son rapport, son frère avoit aussi eu la même maladie et qu'il en fût également guéri. J'employai souvent dans la suite le même remede pour les paralysies, mais sans succès. Une seule fois dans un pareil cas, j'en obtins quelques bons effets; mais tout à coup la maladie reparut quelque tems après, avec plus de force et accompagnée de beaucoup de douleurs, de la fièvre, des selles et urines involontaires. Néanmoins le malade se rétablit au point de pouvoir se mettre sur son séant; mais les extrémités inférieures restèrent toujours paralysées.

Dans ce dernier cas, une acrimonie particulière peut bien avoir été la cause; celle-ci

---

(1) Pour tous les remedes composés, consultez mon *Manuel de pratique*.

mise d'abord en mouvement par l'*air fixe*, donna lieu à cet amendement éphemère, auquel a succédé la récidive de la maladie.

X V I I I.

D'une phthisie pituiteuse guérie par l'air fixe.

Un jeune homme, âgé de 20 ans, vint en 1778 à la maison de Charité, ayant tous les signes de la phthisie pulmonaire ; cette maladie venoit de succéder à une fièvre catarrhale qu'il avoit eue quelques mois au-paravant et pendant laquelle il ne s'étoit point ménagé.

Je lui prescrivis, suivant la méthode de Hulme, une dissolution de *sel de tartre*, après laquelle immédiatement, je lui faisois prendre de l'acide vitriolique étendu dans l'eau. Dans l'espace de trois semaines je le mis en état de retourner à l'armée, où il exerçoit la chirurgie. Je donnai dans la suite ce même remede à plusieurs phthisiques ; mais parmi cent malades, à peine puis-je compter trois, qui s'en soient bien trouvés. J'ai encore dans ce moment quelques malades, dont la fièvre et l'expectoration diminuent par l'usage de ce remede. Chez bien des malades, non seulement il produit des serremens de poitrine ; mais il occasionne encore souvent l'hémoptysie. Ainsi, dans les essais que je fais de ce remede, toutes les fois qu'il supprime trop-tôt l'expectoration, et qu'il gêne la respiration, j'en abandonne à l'instant l'usage, crainte d'occasionner l'hémoptysie.

Les phthisies de cette nature dépendent souvent des mouvemens hémorrhoïdaux. Ces efforts produisent des congestions de sang dans la poitrine, et des engorgemens pituiteux des

poumons. On est presque assuré de la guérison, toutes les fois qu'on peut par ce remede diriger le mouvement du sang, vers les vaisseaux hémorrhoïdaux. Mais il faut en même tems être extrêmement attentif à prévenir ou à diminuer les congestions de sang à la poitrine. Pour cet effet on doit avoir recours aux doux laxatifs, faire appliquer des vésicatoires au gras des jambes, et des sang-sues à l'anus.

X I X.

Des effets de l'air fixe sur les douleurs de la pierre.

Un enfant de huit ans, tourmenté de la pierre à la vessie, fut porté à la maison de Charité, le 9 novembre 1778. Des douleurs violentes lui faisoient pousser sans cesse des cris, qui excitoient la compassion. En le sondant, on lui trouva une pierre de la grosseur et de la figure d'une amande.

On lui fit prendre pendant deux mois et demi, tous les jours, plus d'une demie once de savon d'Espagne, et quatre onces au moins d'eau de chaux, mêlée avec du lait; malgré cela les douleurs continuèrent toujours sans aucun amendement. L'urine déposoit un sédiment muqueux, et la pierre conservoit toujours le même volume.

A cette époque venoit précisément de paroître le petit ouvrage du Docteur HULME, sur la vertu lithontreptique de l'*air fixe*. Je n'avois aucune confiance à ce remede; mais n'ayant rien de mieux à donner à mon malade, et sachant d'ailleurs que les eaux minérales avoient en effet souvent produit de bons effets dans les douleurs de la pierre, je lui fis prendre

trois ou quatre fois par jour, suivant la méthode de Hulme, un scrupule de *magnesie de sel cathartique amer*, en lui donnant immédiatement après une demie tasse d'acide vitriolique étendu dans une quantité suffisante d'eau.

Le malade, après avoir usé pendant quelques jours de ce remede, se sentit soulagé; mais je ne voulus pas encore attribuer cet amendement au remede. Il en continua cependant l'usage pendant trois mois consécutifs; tous les matins ses urines déposoient un sédiment blanc et farineux, et pendant presque tout ce tems, il ne sentoit plus de douleurs, et pouvoit désormais retenir une suffisante quantité d'urine.

Cette circonstance excitant enfin ma curiosité, je le fis sonder, et à mon grand étonnement, nous ne pûmes d'aucune manière retrouver la pierre. Je gardai cependant le malade encore un mois dans la maison de Charité, et pour m'en assurer davantage, je le fis encore sonder avant de le congédier, et je crus avoir dissous une pierre.

Je m'apperçus un mois après que ma joie n'avoit été qu'illusoire; car on nous ramena le garçon, tourmenté de nouveau de violentes douleurs. Dès le premier cathétérisme, on trouva la pierre ayant le même volume et la même forme qu'elle avoit six mois au-paravant; preuve certaine, qu'elle devoit avoir été cachée dans quelque repli de la vessie. Cependant comme le remede avoit produit des effets marqués, je le lui fis recommencer, et les douleurs furent calmées de nouveau. Je lui continuai ce traitement pendant trois ans, et je le délivrai enfin de ses douleurs, par l'usage de l'*air fixe*.

J'ai ensuite employé le même remede chez plusieurs personnes attaquées de la même maladie, et j'en ai toujours obtenu de bons effets. J'ignore sa manière d'agir et d'appaiser les douleurs. Peut-être augmente-t-il le ton de la vessie, et prévient par ce moyen la génération d'une si grande quantité de *mucus*, ou dissipe celui qui est déjà formé, et qui vraisemblablement occasionne les douleurs spasmodiques; car la pierre, par elle-même ne peut empêcher l'écoulement de l'urine que d'une manière méchanique.

X X.

De la vertu irritante et hémagogue de l'air fixe.

Lorsque j'entrai en 1778, dans la maison de Charité, dont on m'avoit confié le soin, en qualité de Médecin, j'y trouvai une femme, âgée d'environ trente ans, qui avoit été guérie autre fois de l'hydropisie par un secret. Dans ce moment elle avoit le bas-ventre enflé d'une espece de tympanite accompagnée de vomissement, d'un horrible hocquet qui duroit quelquefois pendant douze heures de suite, et de la plus opiniâtre constipation du ventre.

J'employai une quantité considérable de remedes tant internes qu'externes; mais ils sont d'autant plus inutiles à rapporter ici, qu'administrés pendant quelques mois, ils n'opérèrent le moindre changement dans l'état de la malade qui continuoit toujours à rendre jusqu'aux boissons les plus légères. Tout ce que je pouvois présumer raisonnablement, au bout de ce tems, c'étoit que je n'avois guere à craindre une inflammation; puisque la maladie avoit continuée pendant si long-tems sans interruption.

Ayant déjà fait l'aissai de plusieurs remedes au hazard, je voulus aussi essayer les lavemens d'*air fixe*. Ils ont d'abord augmenté la tuméfaction et les douleurs du bas-ventre; en sorte que pour calmer ces dernières, je lui fis donner un simple lavement émollient, qui à notre étonnement lui lâcha le ventre; cependant j'étois encore bien loin d'attribuer cet effet à l'*air fixe*.

La liberté du ventre ayant de nouveau cessé, j'eus encore recours aux lavemens simples, et voyant qu'ils manquoient leur effet, j'employai de nouveau l'*air fixe*. Ses effets furent les mêmes que la première fois, et la constipation continuoit toujours. Un lavement émollient, donné dans la même intention de calmer les douleurs, lui procura la liberté du ventre, et j'étois bien aise d'avoir enfin trouvé le moyen d'entretenir cette liberté.

Cependant, tout bien considéré, je n'avois pas encore beaucoup gâgné sur la maladie; la tuméfaction du bas-ventre n'étoit point dissipée, et le hocquet avec le vomissement continuoient toujours. Après un usage de lavemens, continué pendant près de quatorze jours, il se manifesta un flux de sang considérable par les veines hémorrhoïdales, et ce qui est plus remarquable, il fit disparoître dès le lendemain la tuméfaction et la dureté du bas-ventre, et diminua le hocquet, de manière que la malade pouvoit retenir la nourriture et la boisson.

Je connoissois déjà la vertu hémagogue de l'*air fixe*, par l'usage que j'en avois fait chez des phthisiques, et je ne doutois point, que

ma malade ne dût à ce remede la guérison, que je regardois avec plaisir comme certaine.

Mais ce plaisir ne fut point de longue durée. Au bout de trois semaines le bas-ventre s'enfla tout à coup de nouveau, et le hocquet reparut avec le vomissement. Je retournai à l'usage de notre remede, qui employé de la même manière que la première fois, produisit les mêmes effets. Je parcourus pendant quelque tems ce cercle de traitement, et toutes les quatre semaines la tympanite reparoissoit. Je lui faisois donner des lavemens d'*air fixe*, et immédiatement après, des lavemens émolliens; j'obtenois par ce moyen non seulement la liberté du ventre, mais encore le flux hémorrhoïdal, l'affaissement du bas-ventre et la cessation des autres symptômes, et ces bons effets duroient pendant deux ou trois semaines tout au plus.

Quelquefois les hémorrhoïdes ne formoient que de simples tubercules sans écoulement, et alors j'avois recours aux sang-sues, dont l'application à l'anus, produisoit presque toujours le même effet; je me contentois de ce moyen toutes les fois que je n'avois besoin de remedes pour procurer la liberté du ventre. La malade voyoit par fois ses regles, quoique d'une manière irréguliere; mais ce flux ne paroissoit avoir aucune influence sur sa maladie.

Pendant les intervalles, elle se portoit ordinairement bien, à l'exception d'une foiblesse aux pieds, qui cependant ne l'empêchoit guere de marcher.

Je n'ai observé chez elle aucun vestige de vents, pas même pendant l'affaissement du bas-ventre.

Pendant qu'elle souffre, elle est quelquefois, quoique sans fièvre, dans un état si déplorable, que je l'ai souvent cru en danger; mais elle se rétablit bientôt après.

Je donnerai dans la suite à mes lecteurs des notices ultérieures sur cette singulière maladie.

Au reste, l'expérience m'a depuis peu convaincu de nouveau, que souvent la tympanite ainsi que la constipation opiniâtre du ventre, ne dépendent que des mouvemens hémorrhoïdaux.

Un jeune homme, âgé d'environ vingt ans, avoit toujours été tourmenté d'une constipation de ventre; mais depuis quelque tems elle étoit devenue si longue et si opiniâtre, que le ventre se tendit et devint extrêmement dur. Comme il sentoit en même tems des douleurs au dos, je pensai d'abord, que cet état spasmodique dépendoit de quelque engorgement du systême de la veine-porte, et je lui fis appliquer des sang-sues à l'anus, en lui prescrivant en même tems quelques doux laxatifs et des lavemens émolliens. L'écoulement du sang diminua un peu les douleurs du dos; mais la constipation continuoit toujours, et elle étoit accompagnée de douleurs des intestins, si aiguës, que je craignis quelque inflammation. Je le fis mettre dans un bain chaud, je lui donnai intérieurement l'*huile de ricin* à la dose de quatre jusqu'à six onces, et prescrivis des lavemens de la même huile, avec l'*assa-fétida*. Le ventre fut un peu relâché; mais les excrémens étoient d'une couleur grise, et il n'y eut d'ailleurs aucun amendement dans son état. Alors j'eus recours aux purgatifs les plus drastiques, tels

que la racine de *jalap*, donnée à la dose de deux gros dans un jour, en continuant en même tems l'usage des bains; mais sans aucun succès. Comme il avoit quelque tems auparavant rendu des vers, cela me décida à lui donner quelques purgatifs mercuriels avec la *gomme-gute*; mais ils ne réussirent pas plus que les premiers. Une décoction de tabac avec quelques onces de *vin émétique*, donnée en lavement, lui lâcha le ventre, mais sans en avoir dissipé ni la tension, ni les douleurs.

On lui appliqua des vésicatoires au bas-ventre, et je lui fis prendre de l'*opium* pur et des lavemens de vinaigre; mais par tous ces moyens je n'obtins autre chose, si ce n'est que le pouls, de vîte et irrégulier qu'il étoit au commencement, devint un peu plus lent et plus régulier, quoique toujours petit et spasmodique. Après plus de six semaines que cet état dura de suite, l'inefficacité de tous ces remedes, et le retour des douleurs du dos, me décidèrent à lui faire appliquer de nouveau des sang-sues à l'anus. Pendant qu'elles étoient appliquées, il sentit déjà des borborygmes dans les intestins, et il eut peu après une évacuation spontanée d'excrémens colorés, qui dissipa la tension et la dureté du ventre.

X X I.

D'une congestion d'air dans la cavité de la poitrine.

Un homme, âgé de 28 ans, amené déjà le 17 avril 1777 à la maison de Charité, pour avoir plusieurs fois voulu attenter à sa vie, y fut ensuite ramené pour la même cause. Bientôt après son arrivée, il eut une diarrhée

qui l'affoiblit au point, qu'il restoit couché sans pouvoir remuer. Il refusa obstinément de prendre aucune nourriture ou boisson, et mourut quatre jours après.

A l'ouverture du bas-ventre, la rate parut dans une situation contre-nature. Elle portoit sur la partie transverse du colon, et le sein gauche occupoit la place où la rate est située dans l'état naturel. Précisément du même côté, le diaphragme s'avançoit tellement, qu'il paroissoit former comme un nouveau viscere. On n'a pas plutôt ouvert la poitrine, que cette prominence de diaphragme disparût : le même côté de la poitrine étoit vîde, et on n'y voyoit qu'une petite portion du poumon, qui tenoit à ses vaisseaux, et qui paroissoit comme une éponge déssechée. Le poumon du côté droit étoit tuberculeux et avoit contracté des adhérences. Le cœur et les autres visceres du bas-ventre étoient dans leur état naturel.

XXII.

D'une Ascite.

Un homme, âgé de 65 ans, vint à la maison de Charité, attaqué d'une ascite, avec une fièvre consomptive, et je le crus dans un état désespéré. Il avoit en même tems le vers solitaire; et insista tellement à solliciter un remede, que je resolus de lui donner la *gomme-gute*, comme un moyen anthelminthique et hydragogne à la fois.

Après l'avoir prise pendant quelques jours à la dose de dix grains tous les matins, le vers sortit en effet avec la tête; mais la collection

d'eau

d'eau augmentoit de plus en plus. Il demanda la ponction, et rendu à ses pressentes sollicitations, je consentis à ce qu'on lui tirât quelques chopines d'eau. Il mourut la même nuit.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai la rate d'un volume monstrueux; elle occupoit tout le long du bas-ventre; mais elle étoit au reste saine et d'une couleur naturelle. Le foie au contraire avoit diminué de plus d'un tiers de son volume ordinaire, et il étoit d'un bout à l'autre scrofuleux. La vesicule du fiel ne contenoit qu'une humeur blanchâtre. Ne pourroit-on pas présumer, que la rate avoit en partie remplacé les fonctions du foie.

X X I I I.

D'une Catalepsie.

On nous porta à la maison de Charité une demoiselle, agée de vingt-quatre ans, et bien constituee de corps.

Elle étoit dans une entière stupeur; ne parloit ni ne répondoit aux questions qu'on lui faisoit; elle restoit immobile dans quelque position qu'on la mit, et laissoit de même ses membres de quelques côtés qu'on les portât, en un mot, elle étoit completement cataleptique. Elle demeura dans cet état pendant tout le cours de la maladie, sans avoir eu presque aucun paroxysme.

Elle avoit de plus le visage très-rouge, et la prunelle des yeux fort dilatee, et sans aucune contractibilite sensible. Le pouls étoit extrêmement lent.

Il y avoit environ cinq mois, qu'elle avoit accouché naturellement pour la première fois,

d'un enfant sain. Elle s'étoit bien portée pendant ses couches; l'écoulement des lochies s'étoit fait convenablement; le lait avoit paru à tems, et quoiqu'il eût disparu au bout de six semaines, elle avoit cependant continué à se bien porter jusqu'à la treizième semaine, époque ou mourut son enfant. Cette perte, jointe à beaucoup d'autres chagrins domestiques, l'affligea extrêmement.

Pendant ce tems, elle étoit obligée de garder toujours le lit, à cause de violents maux de tête et des nausées continuelles. N'ayant point de Médecin, on ne lui administra d'autres secours, si ce n'est quelques saignées. Immédiatement après la mort de son enfant, le lait avoit reparu, et se perdit insensiblement de nouveau au bout de cinq ou six semaines. Il y avoit quelques semaines que les maux de tête avoient diminué, que l'appétit s'étoit rétabli, et qu'absolument parlant, elle se portoit un peu mieux.

Vers le milieu du mois d'octobre, les maux de tête reparûrent, augmentèrent par dégré, et furent accompagnés d'un tel déréglement d'imagination, qu'elle finit par devenir tout-à-fait maniaque.

Il falloit la forcer à prendre de la nouriture; elle persista dans cet état pendant trois semaines, au bout desquelles elle fut plus tranquille, mais elle perdit l'usage de ses membres. C'est à cette époque qu'on la porta à la maison de Charité.

Aux premiers jours, je la fis saigner, et lui prescrivis la mixture solutive.

Le 11 novembre, je lui donnai un *émétique*

composé d'un scrupule d'*ipécacuanha* et de deux grains de *tartre-stibié*. Elle vomit à différentes reprises des matières bilieuses et muqueuses.

Le 12, je lui donnai le *tartre-stibié* en lavage, en l'augmentant d'un grain par jour, jusqu'à la dose d'un scrupule. Mais les vomissemens devinrent plus rares, et furent en partie remplacés par quelques selles. Je me tournai du côté de l'*ipécacuanha*, dont j'augmentai pareillement la quantité jusqu'à une drachme, partagée en trois doses par jour. Les premiers jours il opéra quelques vomissemens; mais ensuite il ne faisoit plus rien.

Le 9 décembre, je recommençai le mélange du *tartre-stibié* avec l'*ipécacuanha* (1), dont j'augmentois successivement la dose.

Le 11 décembre, elle vomit quelques vers; je lui continuai ce mélange, en l'augmentant toujours par dégré.

Quoiqu'elle commençât à se porter un peu mieux, et que son pouls devint tant soit peu plus vîte, elle étoit toujours dans cet état de stupeur cataleptique. Ainsi, le 17, je la fis mettre dans un bain froid, et de là on la transporta dans son lit, où elle eut une sueur abondante; cette excrétion parut la ranimer un peu, je lui continuai par conséquent le bain froid tous les jours; ce qui améliora son état de plus en

(1) Je me suis assuré par ma propre expérience et celle d'autrui, que le mélange de ces deux émétiques produisoit plus facilement le vomissement que n'en faisoit chacun séparément; mais cet effet, malheureusement n'est pas plus constant et général, que les effets des autres remedes.

plus. Les congestions de la tête se dissipèrent en partie, et les prunelles acquirent plus de contractibilité. Je lui continuai son *émétique*.

Le 22, je fus obligé de suspendre ce remede à cause d'une forte diarrhée qui lui étoit survenue et qui dura pendant cinq ou six jours.

Le 28, elle vomit encore sans aucun remede quelques autres vers; ayant présumé qu'il devoit y en avoir d'autres, je lui fis prendre un purgatif composé de *resine de jalap* et de *mercure doux*; qui cependant n'amena aucun vers.

Le 29, elle sentit quelques douleurs de tête et de ventre; le pouls étoit fébrile, et elle alloit souvent à la garde-robe. Je lui donnai la *rhubarbe* mêlée avec des remedes tempérans, et on lui frotta le bas-ventre avec un liniment.

Le 30 décembre, les douleurs cessèrent; mais le cours de ventre continuoit, et le pouls étoit toujours fébrile.

Quelques jours après, le cours de ventre ayant également cessé, je lui prescrivis des remedes diaphorétiques.

Je lui continuai pendant quelque tems l'usage de ces remedes, et il y eut du mieux dans son état; mais elle n'étoit pas encore sortie de sa stupeur.

Le 19 janvier, je lui fis prendre une décoction de *quinquina*, et l'*air fixe* d'après la méthode de Hulme. Ces remedes lui ranimèrent de plus en plus les forces, et lui rendirent l'usage de ses membres et l'appétit.

Au commencement du mois de février, je fus obligé de la faire saigner, à cause de la plénitude du pouls et des congestions que j'avois observées. Sa peau prit une couleur jaune, qui

fût cependant dissipée par l'usage des résolutifs et des évacuants ; de manière que le 8 mars je la congédiai parfaitement guérie.

Je n'ose décider si dans ce cas les vers étoient la cause ou l'effet de la maladie. Cette dernière conjecture me paroît d'autant plus vraisemblable, que l'expulsion des vers n'avoit produit aucun amendement, et que les passions de l'âme avoitjoué un grand rôle dans cette maladie, dont la cause prochaine n'avoit vraisemblablement été qu'une espece de paralysie.

X X I V.

D'une ossification des volontés du cœur.

On nous amena à la maison de Charité en 1781, un jeune homme âgé de 17 à 18 ans, et d'une constitution robuste.

J'observai dans toutes ses arteres une pulsation considérable. Il avoit une forte palpitation de cœur, et un pouls singulièrement grand, vîte et dur, quoique regulier. Il ne pouvoit presque pas dormir, parce qu'il ne pouvoit point se coucher. Au reste. toutes les autres fonctions du corps se faisoient bien.

Je ne doutois point qu'il n'y eût un vice organique, et je présumois avec beaucoup de vraisemblance, que c'étoit un aneurisme, dont la rupture devoit tôt ou tard lui causer la mort.

Je cherchai aussitôt à diminuer la masse du sang par des saignées ; mais elles ne diminuèrent point du tout la pulsation des arteres.

Les tempérans et tous les anodins possibles ne furent pas plus efficaces. Il finit par avoir une leucophlegmatie, et mourut bientôt après.

A l'ouverture du cadâvre je fus bien étonné

de ne trouver aucun vice dans les vaisseaux sanguins, tous les visceres étoient également sains ; mais les valvules du cœur étoient ossifiées et immobiles. Elles s'étoient au surplus fort retirées, de manière que le sang poussé par le cœur, pouvoit bien sortir, mais il devoit naturellement y refluer à cause de cet elargissement, et occasionner ce désordre du systême artériel.

X X V.

D'une aneurisme qu'occasionna une hydropisie de poitrine.

Une femme, âgée d'environ 30 ans, vint à la maison de Charité avec tous les signes d'une hydropisie de poitrine.

Elle ne pouvoit se coucher sur le dos, avoit le visage bouffi, la respiration courte, une toux seche, les pieds enflés, un pouls intermittent, de manière que je n'avois aucun doute sur la nature de son mal.

Elle avoit cependant ses regles, étoit encore en forces et assez gaie pour me faire espérer sa guérison.

Mais tous les remedes efficaces que je lui ordonnai, furent sans aucun effet, et son état demeura toujours le même. Au moment où je m'attendois le moins, on vint me dire qu'elle étoit morte soudainement d'une attaque d'apoplexie.

A l'ouverture du cadâvre, la poitrine offrit une quantité considérable d'eau jaunâtre, qui comprimoit les poumons. En examinant de plus près cette cavité, j'y apperçus une grande dilatation de l'aorte-ascendante, dont les parois

étoient très-endurcis. Cette dilatation occupoit tout le long de l'aorte-ascendante, et étoit dans sa plus large circonférence de plus de deux pouces.

X X V I.

D'une aneurisme, dont la rupture occasionna la mort.

On nous amena il n'y a pas long-tems un malade, âgé d'environ 40 ans. Comme il ne savoit pas s'expliquer sur la nature de son mal, je commençai par lui ordonner quelques purgatifs, qui ne remédièrent ni au défaut d'appétit, ni aux autres symptômes. Au reste, je ne voyois aucun indice d'orgasme ou de congestions. Il avoit une bonne couleur, et pouvoit encore se promener malgré la pésanteur qu'il disoit sentir dans ses membres.

Un matin, il mourut subitement, immédiatement après son lever, sans avoir donné aucun signe de mal-aise.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai la poitrine moitié pleine de sang, et un acrimonie de la même espece que celui dont nous avons fait mention au-paravant, et qui avoit une ouverture de la grosseur d'une lentille, par laquelle le sang s'étoit échappé.

X X V I I.

D'une concrétion du péricarde avec le cœur.

On porta à la maison de Charité, le 15 février 1782, une femme âgée de 22 ans.

Elle souffroit sans cesse d'une palpitation de cœur, si forte, qu'on pouvoit en découvrant son sein, en appercevoir chaque battement, et sentir par l'attouchement une espece d'oscil-

lation qui se faisoit avec bruissement. Je crus encore y appercevoir un aneurisme.

La malade avoit d'ailleurs une mine blême, des anxiétés extraordinaires, des sueurs froides et affoiblissantes, et par fois une toux accompagnée de quelques crachats purulents. Le pouls, quoiqu'il ne fût point intermittent, étoit constament dur et tendu ; sans que la saigné y pût apporter le moindre changement.

Il y avoit six mois que ses regles étoient supprimées, et ce fut dès cette époque, qu'elle s'étoit apperçue des premiers symptômes de sa maladie. Cela me fit croire qu'elle pouvoit bien ne point dépendre d'un vice organique, et j'employai par conséquent tous les résolutifs et les calmants efficaces. Malgré le long usage qu'elle en fît, ils n'ont opéré le moindre changement. Son état empiroit tous les jours; les crachats devinrent plus copieux ; les pieds et les mains commençoient à s'enfler ; elle ne pouvoit plus se coucher ni dormir, et mourut enfin le 19 juin sans la moindre agitation.

A l'ouverture de la poitrine, je trouvai le péricarde si fortement collé avec le cœur, qu'on ne pouvoit absolument l'en séparer sans le déchirer. Les poumons avoient aussi contracté quelques adhérences avec la plevre, et présentoient quelques tubercules. Le peu d'eau que je trouvai dans la cavité de la poitrine, pouvoit bien s'être amassé dans les derniers tems de la maladie. Les autres visceres étoient en bon état.

Peut-être la concrétion du cœur avec le péricarde s'étoit elle formée en même tems que celle des poumons avec la plevre. Mais il est

d'autant plus difficile de prononcer si ce fût l'effet de quelque inflammation; que la malade ne se souvenoit point d'avoir eu une maladie inflammatoire.

L'histoire de ces quatre maladies prouve, combien sont trompeurs les signes d'un aneurisme interne. Mais on est d'autant moins en droit de reprocher cette incertitude à la médecine, que la guérison des pareils vices des parties internes, n'est point de son domaine.

XXVIII.

De l'endurcissement de la matrice.

Un grand nombre de Médecins considèrent les squirrhes de la matrice comme une cause des affections hystériques. Mais la diversité de leurs phénomenes, ainsi que leur traitement, prouve que c'est une opinion erronée.

D'autres pensent, que ces vices, s'ils n'occasionnent point des affections hystériques, peuvent cependant produire plusieurs autres accidens, et causer finalement la mort.

J'ai toujours été de ce dernier avis, et j'ai par-devers moi la malheureuse expérience de plusieurs cas de cette espece; mais il ne me fut point permis, ainsi que cela arrive presque toujours dans la pratique privée, de vérifier la chose par la dissection.

Quelques circonstances m'ont porté à regarder ces endurcissemens, non comme cause, mais plutôt comme des effets coéxistants avec les affections en question, et dépendants avec elles de quelqu'autre cause générale. S'il étoit possible qu'un endurcissement ou squirrhe de la matrice pût exister seul sans aucun autre

vice, et sans se changer en cancer ou quelqu'autre abscès malin et consomptif; un pareil endurcissement n'occasionneroit peut-être aucune affection ultérieure, et alors la matrice seroit absoute de toutes les inculpations qu'on lui fait communément. On conçoit bien, que ce cas ne pourroit avoir lieu que chez des personnes, dont les regles ont déjà cessé; car la seule suppression du flux menstruel, qu'un squirrhe pourroit occasionner, est capable de produire beaucoup de maux. Je me suis confirmé dans cette idée, par une observation que j'ai eu occasion de faire, il y a quelque tems.

Une femme, âgée de 37 ans, vint à la maison de Charité le 14 mai 1781. Elle se plaignoit de douleurs au bassin; une humeur jaunâtre couloit du vagin, et les bords de l'orifice de la matrice étoient durs et calleux.

Elle nous contoit qu'à l'époque même de ses regles, elle avoit reçu de son mari, à l'occasion d'une dispute, un coup violent au bas-ventre, dont l'effet fût une suppression subite de ses regles, et la douleur dont elle se plaignoit.

Cette femme étoit d'une grande taille, très-bien constituée, et bien portante; et je ne doutois point que ce vice ne tint uniquement à la matrice endommagée, aussi bien par le coup, que par la suppression subite du flux menstruel.

Mais comme indépendament de ces considérations, je présumois chez elle une tendance à des endurcissements scrofuleux, je lui ordonnois la *ciguë* à de petites doses, augmentées successivement, et pour injections, une décoction de la grande *consoude* et des feuilles de *ciguë*.

Après avoir fait usage de ce remede environ pendant quatorze jours, elle eut une hémorrhagie violente de la matrice, avec une forte oppression de la poitrine, un pouls foible et des sueurs froides. Je lui fis appliquer et injecter du vinaigre, et je lui donnai intérieurement l'*acide* de HALLER. Par ces moyens l'hémorrhagie fut arrêtée, et ses forces se rétablirent.

Les douleurs au contraire continuèrent toujours, et elles étoient si fortes, que je fus obligé d'abandonner tous les autres remedes pour me borner au seul usage de l'*opium*, qui les a un peu mitigées.

Après avoir traîné une vie si misérable, elle mourut le 6 septembre, sans avoir même été amaigrie.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai le bas-ventre plein d'une matière très-fétide. L'épiploon du côté gauche avoit contracté des adhérences avec les intestins grêles, depuis le nombril jusqu'au pubis, et étoit entièrement endurci. Les intestins grêles étoient aussi adhérens les uns aux autres, par une pellicule mince, couverte d'une matière purulente.

La matrice paroissoit en sa surface extérieure, un peu enflammée; mais elle avoit conservé son volume et sa consistence naturelle, aux bords de l'orifice près, qui étoient dans l'état, où on les avoit trouvé du vivant de la malade. Les autres visceres du bas-ventre et de la poitrine étoient comme dans l'état naturel; si ce n'est qu'on trouva dans cette dernière cavité un peu d'eau.

Je fus étonné du peu de changement que je venois d'observer dans la matrice; ce qui me persuada,

que tous les symptômes n'étoient occasionnés que par l'altération des intestins et de l'épiploon. L'inflammation devoit avoir déjà parcouru ses périodes, lorsque la malade arriva chez nous.

Le défaut de douleurs à la partie supérieure du bas-ventre, l'état naturel dans lequel la malade faisoit ses digestions et ses selles, m'avoient naturellement porté à ne considérer sa maladie que comme un vice de la matrice. Mais l'inspection du cadâvre me confirma de nouveau dans l'idée que dans une maladie chronique, toutes les fois qu'on observe des squirrhes dans la matrice, il est probable, qu'ils sont toujours accompagnés d'autres vices du bas-ventre, et que c'est proprement dans ces vices qu'il faut chercher la cause de tous les fâcheux symptômes de cette affection, que le vulgaire appele avec raison *maladie des glandes*.

Un autre cas, que j'ai vu depuis peu, vient encore à l'apui de cette opinion. Une demoiselle qui avoit toujours joui d'une bonne santé, sentit aussitôt après avoir perdu ses regles, des embarras dans la poitrine, avec une tumeur tophacée du sternum, et des mouvemens fébriles. Par l'usage des mercuriels, les embarras de la poitrine disparurent; mais le bas-ventre fut affecté, et les mauvaises digestions, la constipation, les douleurs, etc. en furent les suites. En lui administrant quelques lavemens, on s'apperçut qu'un corps dur pressoit le rectum. En l'examinant on s'apperçut que l'orifice de la matrice étoit presque détruit, et que le peu qui en restoit étoit squirrheux. Elle mourut quelques mois après dans la consomption, laquelle probablement étoit occasionnée par d'autres endurcissemens

du bas-ventre ; attendu que la matière qui couloit du vagin, n'étoit qu'une mucosité blanche, pure et inodeure.

Quant aux hémorragies, qui arrivent ordinairement dans ces cas, on ne peut à la vérité douter, qu'elles ne soient occasionnées par ces endurcissemens ; mais elles n'ont aucun rapport avec les autres accidens fâcheux, et pourvu qu'elles ne soient pas trop fortes, elles n'améliorent ni n'empirent l'état du malade.

Je pourrois malheureusement citer encore plusieurs cas de la même espece ; mais leur résultat relativement à l'art, est si peu satisfaisant, ou pour mieux dire il est si décourageant, que je veux en épargner la peine à mes lecteurs.

XXIX.

D'un mal de tête périodique.

Un soldat, âgé d'environ 40 ans, éprouvoit depuis six mois, un mal de tête, qui avoit le type d'une fièvre quarte, c'est-à-dire qu'il laissoit au malade deux jours libres, et le reprenoit le troisième, en le vexant pour l'ordinaire pendant tout le cours de la journée. Son pouls n'étoit point fébrile, et j'attribuois le peu de dureté qu'il avoit à son tempérament robuste. Je n'observois d'ailleurs aucun autre défaut chez lui ; on ne pouvoit non plus avoir aucun indice sur les causes procatarctiques, si ce n'est qu'il avoit reçu plusieurs coups, dont son esprit étoit toujours occupé d'une manière désagréable.

Je voulus traiter cette maladie comme une fièvre intermittente opiniâtre. Je commençai par le faire saigner, et je lui ordonnai ensuite le *sel*

ammoniac avec le *soufre doré d'antimoine*. J'augmentai la dose de ce dernier successivement, jusqu'à lui en donner un gros par jour, sans qu'il y eût le moindre changement dans sa maladie.

Je lui fis prendre pendant trois semaines de suite la dissolution du *mercure* dans l'*acide nitreux*. Ce remede produisit bien l'effet que j'avois désiré, en poussant copieusement par les urines, sans avoir porté son action sur les glandes salivaires; mais il n'a pas non plus influé sur la maladie.

J'eus recours au *quinquina*, dont j'augmentai successivement la dose au point de lui en donner à la fin deux onces dans l'espace de douze heures et cela sans aucun effet.

Enfin je lui ordonnai l'*opium*, en suivant le même procédé dans l'augmentation de la dose, jusqu'à lui donner six grains par jour; ce remede échoua de même.

Au surplus ses forces étoient toujours en assez bon état, et ses fonctions se faisoient régulièrement.

Ne sachant plus que faire pour lui, je l'envoyai aux bains de Freyenwald. Mais à peine en fut-il de retour, qu'il fût subitement attaqué d'un assoupissement apoplectique, dont il mourut dans quelques jours.

Je me rendis avec beaucoup de curiosité à la dissection du cadâvre.

A l'ouverture de la tête, je trouvai les vaisseaux sanguins gorgés de sang; circonstance qui avoit causé la mort, mais que je ne considérois pas encore comme la cause de la maladie.

Je trouvai de l'eau dans les cavités du cerveau; mais comme elle n'en cédoit guere la valeur d'une once, et que d'ailleurs elle n'avoit point

dilaté ces cavités, elle pouvoit par conséquent être l'effet plutôt que la cause de la maladie.

Les poumons étoient, comme on en trouve rarement, gros, sains, et exempts de toutes concretion. Le cœur étoit dans le même état, ainsi que toutes ses parties internes, et les gros vaisseaux qui en dépendent.

A l'ouverture du bas-ventre, le foie parut aussi exterieurement dans le meilleur état, à l'exception de la vésicule du fiel, qui étoit vîde et si petite, qu'on avoit de la peine à la distinguer. Mais les conduits cholédoques et cystiques n'étoient point obstrués. En divisant la substance du foie, je trouvai son tissu très-flasque, et plein d'un sang très-épais, noir et visqueux, de manière que je fus réduit à croire que la cause des congestions dans la tête résidoit dans le foie, quoique j'ignorasse le *comment*.

Enfin la veine-cave se présenta à nous dans l'état d'une dilatation considérable. En la suivant, nous trouvâmes que cette dilatation se propageoit à proportion tant du côté inférieur jusqu'à l'endroit où elle aboutit aux veines crurales, que du côté supérieur, jusqu'à la division des jugulaires.

Cette dilatation excédoit à peu près du double le calibre naturel.

Malgré la peine que je me donnai pour découvrir la cause de cette dilatation, il me fut impossible de présumer autre chose, si ce n'est que la nature en employant une très-modique partie du sang de la veine-porte à la sécrétion de la bile, en versoit par conséquent une quantité trop abondante dans la veine-cave. Les coups qu'il avoit reçus pouvoient avoir contri-

bué à l'affoiblissement de la veine-cave, ainsi que le chagrin à alterer les organes sécrétoires du foie.

Il se peut aussi que la première cause fut l'affoiblissement du systême veineux. Dans ce cas les veines gorgées de sang auroient pu affoiblir le foie, en empêchant que la veine-porte, qui traverse ce viscere, ne se déchargeât de son sang surabondant.

X X X.

D'un polype du cœur.

Un homme, âgé de 58 ans, doué d'une constitution robuste, étoit depuis quelques annees attaqué d'un mal de tête. La chaleur augmentoit tellement cette affection, qu'il étoit obligé d'observer un régime extrêmement rafraîchissant; presque toutes les glandes de la peau étoient d'ailleurs tuméfiées, et quelques unes comme celles de la cuisse par exemple, avoient la grosseur d'un œuf de poule. On conclut de là que son mal de tête dépendoit principalement d'une acrimonie scrofuleuse: et comme on soupçonna en même tems la présence du virus vénerien, on lui administra des remedes mercuriels, mais ils furent sans succès. Il recomença par conséquent son régime rafraîchissant, en se tenant dans une chambre sans feu pendant la saison de l'hiver, en se couvrant très-légérement pendant la nuit, et en prenant des bains froids: tout cela ne produisit aucun effet marqué. Les maux de tete diminuèrent peu à peu; mais ils furent remplacés par un phenomene bien singulier, qui le prenoit par accès; c'étoit de lâcher des urines parfaitement blanches,

souvent

souvent si copieuses, qu'elles surpassoient du double la quantite de la boisson qu'il avoit prise. Cet accident parut se modérer quelquefois par l'usage des anti-spasmodiques. Un an avant sa mort, il étoit par fois soudainement, et sans aucune cause d'irritation, attaqué d'un asthme convulsif; pendant lequel ses membres devenoient froids, et la respiration courte et telle qu'on pouvoit l'entendre. Cependant ces attaques ne duroient qu'un quart d'heure. Après cette époque il se sentit la poitrine plus souvent oppressée; mais il conservoit encore sa couleur naturelle et son appetit. On ne put expliquer cet état qu'en attribuant l'oppression de la poitrine à des endurcissemens scrofuleux des poumons, joints à quelqu'autre cause irritante. Il alla à la campagne, prit du lait d'ânesse avec l'eau de Spa, et se donna beaucoup d'exercice. A cette époque les pieds commencèrent à s'enfler de tems en tems, et toutes les fois qu'ils étoient dans cet état, la poitrine étoit passablement dégagée. Cela fit soupçonner une hydropisie de poitrine déjà existante, ou prête à se declarer. Peu de tems après, il eut une hémorrhagie du nez si forte, que dans l'espace de quelques heures il perdit cinq ou six livres de sang; ce qui l'affoiblit considérablement. Jusqu'ici il ne s'étoit pas encore plaint du bas-ventre; mais depuis cette époque il y éprouvoit des tensions, et ses dejections étoient sans couleur. On lui administra l'*assa-fétida*, et on lui appliqua sur le bras un vésicatoire perpétuel.

Environ quatorze jours après l'hémorrhagie du nez, il éprouva pendant la nuit les douleurs les plus violentes à la poitrine, qui

s'étendoient depuis le sternum jusqu'à l'épine du dos. Elles se renouveloient à chaque instant, en redoublant toujours de force, et faisoient craindre pour sa vie, d'autant plus, qu'elles étoient accompagnées d'un pouls très-petit, et du froid des extrémités. On employa tous les calmans sans aucun succès, et ce ne fut que vers le matin que la circulation devint plus libre et que les douleurs disparurent. Cependant le malade en fut tellement abattu, que non seulement il eût le visage blême et livide, mais il perdit encore ses forces au point qu'il ne pouvoit plus faire quelques pas, sans se sentir fatigué, et éprouver des anxiétés. On s'apperçut bientôt d'une fluctuation dans le bas-ventre. Sa mémoire d'ailleurs s'affoiblit au point, qu'il ne pouvoit plus se rappeler les choses qui s'étoient passées quelques heures auparavant.

Tous ces symptômes me firent craindre une hydropisie non seulement de la poitrine et du péricarde, mais encore du cerveau; quoique le pouls continuât pour la plupart du tems dans son rytme naturel, et qu'il ne devint petit et serré que pendant les douleurs. Avant que je pusse former un plan déterminé de traitement, le spasme de la poitrine se renouvella tout-à-coup quelques jours après et emporta le malade dans l'espace de quelques minutes.

Je m'empressai d'asssister à la dissection du cadâvre.

Le cerveau étoit dans un bon état. Il ne contenoit qu'une petite quantité d'eau; mais comme elle pouvoit bien s'y être ramassée dans les derniers jours de la maladie, il est vraisemblable qu'elle n'avoit point été la cause des maux de tête.

Les cartilages des côtes étoient entièrement ossifiés, de manière qu'on avoit bien de la peine à les separer avec l'instrument le plus tranchant. A l'ouverture du côté gauche de la poitrine, je fus surpris de trouver la cavité de ce côte absolument vide, et le poumon parfaitement sain. C'étoit tout le contraire du côté droit. A peine l'avoit-on entamé, que l'eau réjaillit sur nous. Toute la cavité de ce côté en étoit pleine; mais le poumon se trouvoit dans un si bon état, que je voyois clairement que l'amas de cette eau ne pouvoit dater depuis bien long-tems.

Le péricarde étoit également plein d'eau, et fort dilaté. Le ventricule antérieur du cœur paroissoit extérieurement enflamé et contenoit beaucoup de sang caillé. Dans le ventricule postérieur nous trouvâmes un polype d'une consistance assez ferme, qui remplissoit plus de la moitié de cette cavité et dont les ramifications s'étendoient bien avant dans la veine-cave.

Les valvules du cœur avoient acquis la dureté et la nature d'un cartilage. Le bas-ventre contenoit un peu d'eau. L'intestin Jennum étoit fort enflamé. Le foie étoit enflé et plein de sang; et le passage du canal chodéloque au duodenum étoit obstrué, tous les autres visceres étoient sains.

Il ne restoit plus aucune trace de la tuméfaction des glandes de la peau, que j'avois encore observée environ huit jours avant sa mort; ni aucun gonflement ou endurcissement dans les glandes intérieures du corps.

Je regarde le polype comme la cause principale de toute la maladie. Mais est-ce par le seul

empêchement de la circulation qu'il causoit les douleurs de tête? il est permis d'en douter quand on considère que ces douleurs disparoissoient à l'apparition des urines abondantes. Il est possible que le polype produisit d'abord cet amas d'eaux et que ces eaux occasionnassent ensuite les maux de tête qui devoient naturellement disparoître à mesure qu'elles étoient évacuées. Il est possible que l'hydropisie du péricarde, fût une suite immédiate du polype, et qu'elle fût de tems en tems dissipée par la nature, jusqu'à ce que les vaisseaux perdant leur faculté absorbante, la quantité d'eau augmentât par tout, interrompit la circulation, causât des engorgemens, l'irritation, l'inflammation du cœur, et enfin la mort.

C'est encore un phénomene bien singulier, que la dissipation des glandes endurcies peu avant la mort. Peut-être contribua-t-elle aussi à augmenter l'hydropisie.

Les membranes du canal cholédoque étoient fort épaisses, et son obstruction datoit vraisemblablement de long-tems ; malgré cela il n'y eut point de jaunisse.

Quelques jours avant sa mort il prit les pilules de *Janin*, qui malgré la dose de deux scrupules par jour, n'avoient point opéré. Peut-être l'inflammation de l'intestin, tenoit-elle à cette circonstance.

X X X I.

D'une position contre nature de la rate.

Je vis une demoiselle âgée de 22 ans, d'une constitution délicate. A l'âge de six ans elle étoit tombée d'une escarpolete sur la hanche

droite. Elle avoit boité pendant environ huit jours ; mais moyennant quelques remedes extérieurs, elle étoit parfaitement rétablie de sa chûte.

En 1781, elle fut obligée de faire un travail très pénible, comme de porter du bois, et d'autres choses de cette nature. Par l'effet du froid elle eut une subite suppression de regles, un vomissement constant, et perdit tout-à-fait la vue.

C'est dans cet état qu'elle vint à la maison de Charité ; elle y fut passablement rétablie, à la toux près, et une expectoration muqueuse qui lui restoient encore, lorsqu'elle quita cette maison.

Peu de tems après, les vomissemens reparurent et la tourmentèrent au point, qu'elle ne pouvoit supporter la moindre nourriture solide. A la fin elle s'apperçut d'une tumeur dure et mobile du côté droit du bas-ventre, et elle en avertit sa mere. Elle éprouvoit constament des tranchées ; et elle étoit alternativement attaquée de diarrhée et de constipation. Dans ce même tems elle commença à vomir du sang ; ses régles se faisoient sans aucun ordre, et la toux augmenta avec l'oppression de la poitrine. On la porta dans cet état le 21 septembre 1782, pour la seconde fois à la maison de charité.

Je lui trouvai la mine blême et décharnée, une difficulté de respirer, une toux violente accompagnée de l'expectoration copieuse d'une mucosité visqueuse, et un pouls tendu, petit, et fébrile.

J'observai du côté droit du bas-ventre, sur la région hypogastrique, une tumeur mobile,

dure et grosse comme le poing, et je trouvai en même tems tout le bas-ventre un peu enflé.

Ses souffrances et la dureté de son pouls me déterminèrent à la faire saigner. Pour la toux et l'expectoration, je lui donnai comme résolutif le *vin émétique* à petites doses, je fis appliquer sur la tumeur, l'emplâtre *resolutif fétide*, et des cataplasmes chauds sur tout le bas-ventre.

Mais ni la tumeur, ni les douleurs du bas-ventre ne cédèrent à ces remedes. Le vomissement ne cessa pas non plus, malgré tous les moyens employés; et les matières rendues étoient tantôt une simple pituite, tantôt une humeur bilieuse et quelquefois du sang pur. Le ventre continuoit aussi d'être ou trop libre ou constipé. Enfin le vomissement devenu continuel et une diarrhée colliquative, qui s'y étoit jointe, emportèrent la malade le 5 octobre, dans un état de consomption extrême.

A l'ouverture du cadâvre, nous trouvâmes que la tumeur n'étoit autre chose que la rate, renversée de manière que sa partie superieure regardoit le bassin, et sa partie inférieure, les muscles du bas-ventre. Elle étoit extraordinairement grosse et gorgée de sang, sans être cependant squirrheuse. On ne voyoit ni du côté de la rate ni de celui du diaphragme aucun vestige des ligamens, qui dans l'etat naturel attachent ces parties l'une à l'autre.

Les vaisseaux courts, au lieu de se porter au fond du ventricule, étoient unis avec les vaisseaux gastro-épiploïque au grand arc du même ventricule; et s'étoient par le renversement de la rate, extrêmement allongés. Tous les vaisseaux avec la rate étoient enveloppés par le grand epiploon

qui étoit fort épaissi. Les portions de l'intestin Jejunum et de l'Iléon, comprimées par la rate, étoient enflamées ; et presque toutes les glandes mésaraïques étoient extrêmement grosses et squirrheuses. Un sang extravasé couvroit la face interne de l'estomac. Le foie n'étoit que légèrement enflamé dans son lobe gauche. La vésicule du fiel fort amincie ne contenoit qu'une petite quantité de bile pâle et visqueuse. Les autres parties du bas-ventre étoient dans leur état naturel.

Il est difficile de prononcer avec certitude, si cette position contre nature de la rate, étoit de naissance, ou si elle avoit été occasionnée par la chûte. Le défaut des ligamens et le cours des vaisseaux, paroissent exclure l'idée d'un déplacement forcé.

XXXII.

De la fièvre puerpérale.

Quoique les cas rapportés dans le §. XI de ces observations prouvent d'une manière incontestable la nature de cette maladie, que j'appele *fièvre puerpérale*; je continuerai de présenter tous les cas nouveaux qui seront parvenus à ma connoissance, quand même ce ne seroit que pour multiplier les faits dont j'ai tiré des conséquences.

1.

Une femme âgée de 19 ans, fut par un accouchement laborieux délivrée pour la première fois d'un enfant sain.

La conformation du bassin et des parties génitales étant absolument naturelle, on ne

pouvoit attribuer les peines de l'accouchement qu'à un état spasmodique. Pour calmer les spasmes qui continuoient toujours, et à cause de sa foiblesse extrême, on lui administra immédiatement après l'accouchement, dix goutes de *laudanum* de SYDENHAM. On lui donna ensuite le *nître* dans une décoction de *gruau d'avoine*.

Environ douze heures après l'accouchement, elle sentit des douleurs au bas-ventre; qui lui faisoit mal au moindre attouchement, et qui se gonfloit à vue d'œuil. Le flux des lochies étoit très-foible. Le pouls donnoit 120 à 130 puisations par minute, et étoit dur. La langue etoit humide et nette; le goût de la bouche parfaitement naturel et il n'y avoit absolument aucun indice de causes irritantes dans les premières voies. Le lait n'etoit pas encore monté au sein.

Je la fis saigner à l'instant et le sang étoit couvert d'une croûte inflammatoire. Le pouls devint un peu plus mou, mais il ne perdit guere de sa vîtesse. Le ventre continuoit toujours de s'enfler et d'être douloureux; et les lochies cessèrent entièrement. On lui appliqua des fomentations et des linimens. La tête étoit encore libre, mais le sein étoit toujours sans lait.

Pendant la nuit son pouls devînt plus plein et sa tête fut embarrassée. On répeta la saignée après laquelle elle s'endormit. Le ventre s'affaissa un peu, et une humeur ichoreuse s'écoula du vagin.

Après midi la fièvre redoubla de force; et on la saigna pour la troisième fois. La secheresse

de la peau me détermina à lui donner la *mixture diaphorétique* avec le *camphre.*

Mais vers le soir, le pouls commença à tomber ; la respiration devint courte et stercoreuse, et elle mourut le troisième jour de l'accouchement.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai la trompe et l'ovaire du côté gauche deux fois plus épaisses que celles du côté droit, engorgées de sang, et couvertes à la hauteur presque d'un demi doigt d'une matiere épaisse et purulente. L' S. Romain, ainsi que la quatrième partie de l'Iléon étoient également recouverts d'une pareille croûte visqueuse, quoique moins épaisse. Entre ces parties, et dans le bassin il y avoit environ une demi chopine d'humeur semblable au petit lait, dont les parties caseuses ne seroient pas entièrement précipitées. Au reste, la matrice ainsi que les autres parties n'étoient point enflamées ; elle contenoit seulement une petite quantité de cette même humeur, mais qui étoit plus visqueuse.

2.

Une femme âgée de 22 ans, de tempérament sanguin et d'assez robuste constitution, vint le 16 novembre 1782 à la maison de Charité, dans le dernier mois de sa première grossesse.

Le 12 décembre, elle commença d'éprouver les douleurs d'enfantement ; et le lendemain les eaux s'écoulèrent peu à peu : mais malgré la position favorable de l'enfant, et la conformation naturelle du bassin, l'accouchement fut prolongé jusqu'au 15 ; jour où elle fut enfin délivrée vers les dix heures du soir d'un enfant mort.

Immédiatement après l'accouchement, elle sentit des douleurs au bas-ventre; et elle en fut tourmentée toute la nuit. Ce ne fut que le 17 qu'elles se dissipèrent entièrement par l'usage des remedes ordinaires, de manière que la malade parfaitement quite se seroit même levée, si on ne l'eut point contrainte à garder le lit. Cependant l'écoulement des lochies etoit fort modique, et le lait qui avoit paru le second jour, se perdit tout-à-fait le troisième, malgré tous les moyens employés pour le favoriser. Elle étoit au surplus fort inquiete, et vouloit encore ce même jour sortir, dans la persuasion qu'elle se portoit parfaitement bien.

Le quatrième jour de l'accouchement l'après midi, elle fut prise d'un grand froid, qui fut suivi d'une aussi forte chaleur et de sueur. Ces accidens étoient accompagnés de douleurs de tête et du bas-ventre, qui étoit en outre fort tendu. On lui administra les remedes usités en pareil cas.

Dans la matinée du cinquième jour, les symptômes étoient encore les mêmes. Comme le pouls étoit à cette époque plein et dur, je lui fis faire une abondante saignée après laquelle il devint plus mou, mais en même tems plus vîte, au point qu'on comptoit 142 pulsations par minute. Les douleurs avoient diminué, mais la tuméfaction du ventre devint plus considérable et la malade étoit fort agitée.

Le sixième jour les choses étoient dans le même état. L'après midi elle sua et son pouls fut meilleur. On lui administra des lavemens et des cataplasmes émoliens et antispasmodiques; on lui donna intérieurement le *sel de tartre saturé* avec le *suc de citron*.

Le septième jour dans la matinée, après une nuit très-inquiete ; je lui trouvai la peau fort seche. Le pouls conservoit la même vîtesse, et la tuméfaction du bas-venere avoit fait des progrés ultérieurs. Tout cela étoit accompagné d'un cours de ventre et des nausées. Je lui donnai une décoction de *rhubarbe* avec un peu de *laudanum*. Mais le cours de ventre devint plus considérable et plus aqueux.

Dans la matinée du huitième jour, le pouls étoit extrêmement vîte, petit et tremblant. Les dejections se faisoient à son insu, et le bas-ventre se tumefioit et se tendoit de plus en plus.

Vers les dix heures, elle devint tout-à-coup inquiete, voulut sortir du lit, et rejetta tout ce qu'elle avoit sur le corps. Elle respiroit difficilement, avoit les extrémités froides ; et l'on ne pouvoit plus sentir son pouls. Elle mourut vers les neuf heures du soir, qui étoit le commencement du neuvième jour de son accouchement.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai dans la cavité du bas-ventre plus de deux chopines d'une humeur séreuse semblable au petit lait. Le mésentere et le péritoine étoient couverts d'une matière épaisse et blanche, qui les colloit ensemble. La superficie des intestins étoit par ci par là un peu enflamée. La vésicule du fiel contenoit une bile muqueuse ; mais les parties génitales ne présentoient rien de contre-nature.

Les deux cas que je viens de rapporter, étoient pareillement sporadiques ; et il est clair que ce depôt d'humeurs lymphatiques dans le bas-ventre, y avoit été occasionné par un spasme. Au reste je laisse aux physiologistes l'explication de

ces phénomenes. DARWIN a donné sur ce sujet de très-bonnes idées dans le *sixième volume de la collection de* LÉIPSICK *pour l'usage des Praticiens*,

J'ai tâché dans le §. XI de ces observations de déterminer par différens cas la nature et la différence de cette fièvre. Ceux que je vais rapporter peuvent encore contribuer à l'éclaircir davantage.

XXXIII.

De l'inflammation de la matrice.

1.

Une femme âgée de trente-quatre ans délivrée déjà dans deux accouchemens laborieux par le secours de l'art, se trouvoit au terme de sa troisième grossesse; l'écoulement du sang, et la position de l'enfant et du placenta exigoient encore le même secours; et on l'employa le soir du 13 février 1782.

La malade éprouva pendant cette nuit des douleurs dans toute la région du bassin, et particulièrement à la hanche gauche. Le pouls cependant n'étoit que médiocrement fébrile, et les lochies couloient en abondance. Je lui administrai les antispasmodiques et les antiphlogistiques usités; mais la fièvre augmenta, le pouls devint vîte, petit et spasmodique. Il n'y avoit point de lait aux seins; mais comme il n'y avoit pas encore vingt-quatre heures qu'elle étoit accouchée, et que le bas-ventre étoit sans aucune tension, je n'avois aucune raison de regarder la maladie comme une fièvre puerpérale, encore moins de présumer que la malade étoit dans un danger si imminent.

Le troisième jour après la couche, tous les accidens augmentèrent, et le pouls devint plus dur. Je lui fis faire une saignee, et appliquer des vésicatoires au gras des jambes. Mais la respiration devint de plus en plus difficile, et les douleurs plus cuisantes, sur-tout du côté gauche. Le pouls s'affaissa; elle eut des mouvemens convulsifs, et mourut le même jour.

A l'ouverture du cadâvre, nous ne trouvâmes aucun vestige d'épanchement. Seulement les vaisseaux spermatiques s'étoient gorgés de sang. La matrice, dans une contraction convenable; mais toute sa face postérieure du côté gauche étoit fort enflamée. Ce qui excita le plus notre attention, ce fut une meurtrissure considérable de ce viscere. En examinant de plus près les parties, nous trouvâmes une tumeur noire au muscle iliaque gauche et au proas. Nous l'ouvrîmes; et il en sortit quelques onces d'un sang pur coagulé. On en voyoit aussi à la partie extérieure du péritoine du même côté, où vraisemblablement il s'étoit porté de la matrice. Pour constater ce fait, nous séparâmes avec soin les parties génitales, et nous y observâmes que non seulement le vagin étoit déchiré du côté gauche vers l'orifice de la matrice de l'espace de deux pouces mais que cette déchirure avoit encore pénétré l'orifice même, er qu'elle s'étoit prolongée jusqu'à deux pouces le long du corps de la matrice; ensorte que le péritoine même étoit laceré dans sa face postérieure.

2.

Une femme âgée de trente-sept ans, étoit au terme de sa sixième grossesse. Elle avoit eu

quatre accouchemens naturels ; mais le cinquième avoit été si laborieux, qu'on avoit eté obligé d'employer le forceps.

Le 13 fevrier 1782, vers le soir, les eaux commencèrent à s'écouler insensiblement. Mais les douleurs n'ayant pu ni changer la mauvaise position de l'enfant, ni opérer l'ouverture de la matrice, on l'accoucha vers le matin ; par le secours de l'art d'un enfant vivant.

Peu de temps après, (c'etoit le 14 février), l'accouchée se plaignit de violentes douleurs du côté de l'os sacrum. L'écoulement des lochies se fit en petite quântité ; elle n'avoit cependant que peu de fièvre. On lui frota le bas-ventre avec des linimens et on y appliqua des fomentations. A ces remedes on ajouta les lavemens émoliens et l'usage interne des remedes rafraichissans et antispasmodiques.

On continua d'employer ces moyens jusqu'au 16 février. Jusqu'à cette époque les douleurs et les mouvemens febriles s'étoient fait sentir alternativement; mais ni les unes ni les autres n'annonçoient rien de sinistre ; et l'on n'avoit encore aucun sujet de craindre quelque inflammation. Mais ce jour, les douleurs devinrent plus sensibles à la région hypogastrique, et gâgnèrent bientôt la tête. Les lochies prirent un caractere de putréfaction ; le pouls étoit tendu et le bas-ventre commença à se tumefier. Comme je n'y voyois pas encore de lait dans le sein, je crus appercevoir une veritable fièvre puerperale, quoique la fétidité et la couleur brune des lochies indiquassent en même tems une lésion de la matrice. Je la fis saigner copieusement; ce qui soulagea la malade en diminuant tous les symptômes.

Le 17 dans l'après midi, les accidens reparurent en redoublant de force ; le pouls étoit fort tendu et plein, la respiration extrêmement difficile. J'ordonnai à l'instant une seconde saignée et lui fis administrer les autres remedes antiphlogistiques à plus forte dose. Les accidens se calmèrent un peu pour la seconde fois.

Le 18 février, les douleurs ainsi que les autres symptômes devinrent plus violens, au point qu'il fallut la faire saigner pour la troisième fois. Cette saignée ne fut pas plus efficace que les premières. Le pouls s'abattit tout d'un coup, la difficulté de respirer augmenta ; la malade perdit connoissance et mourut enfin pendant la nuit entre le 18 et le 19 février, le cinquième jour après ses couches.

D'après le cas précédent, on auroit encore pu dans celui-ci présumer une pareille lésion. Mais la plus longue durée de la maladie, le défaut de lait, et la tuméfaction très-sensible du bas-ventre, me portèrent encore à croire qu'il y avoit un épanchement dans le bas-ventre ; et j'étois curieux de le vérifier par la dissection.

A l'ouverture du cadâvre, nous trouvâmes les visceres de toutes les trois cavités, jusqu'aux parties génitales dans un état naturel ; il n'y avoit que les intestins qui fussent dilatés par du vent. Mais le plexus des vaisseaux spermatiques étoit gonflé par du sang ; et la matrice fort enflamée à sa face postérieure, quoique très-contractée.

Pour mettre plus d'exactitude dans la recherche, nous separâmes avec le plus d'attention possible les parties de la génération ; et nous y observâmes, que le vagin étoit déchiré du côté

gauche vers l'orifice de la matrice, ainsi que l'orifice même; et que cette fente s'etendoit jusqu'à deux pouces dans le corps de la matrice. L'un et l'autre etoient recouverts d'une humeur corrompue.

Ces deux inflammations de la matrice occasionnees par des lésions mechaniques, peuvent certainement servir d'exemples de la veritable *metritis*; puisqu'on est sûr qu'il n'y avoit aucune autre cause existante, capable de changer la nature et les phenomenes de la maladie.

L'inflammation de la matrice, considérée comme maladie qui peut exister par elle-même, différe de la fièvre puerperale par les conditions suivantes.

1). Il est extrêmement rare, et peut-être il n'arrive jamais que cette maladie considérée en elle-même, se manifeste à la suite des accouchemens faciles et naturels. Cela prouve qu'elle n'est guere occasionnée par des causes internes. Toutes les fois qu'il y arrive un petit degré d'inflammation, comme symptôme d'une autre affection; il n'en resulte point des maladies mortelles, comme celles que nous venons de rapporter; ainsi qu'on peut s'en convaincre par les inflammations de la matrice indépendantes des couches, lesquelles sont toujours chroniques et dégénèrent pour la plupart en squirrhes. Ainsi, toutes les fois qu'on observe les signes d'une véritable *metritis*, on peut avec beaucoup de probabilité présumer que la matrice a éprouvé quelque lésion : comme, par la raison contraire, quand il n'y a aucune vraisemblance sur l'existence d'une pareille lesion arrivée pendant l'accouchement, on ne doit pas légèrement

prononcer

prononcer sur l'existance d'une inflammation dangereuse.

2). Dans le *metritis* les douleurs se manifestent immediatement après l'accouchement, et ne se font sentir que dans la profondeur du bassin et à l'os sacrum ; tandis que les douleurs de la fièvre puerpérale paroissent plus tard, et ressemblent plutôt aux douleurs de la colique.

3). Le bas-ventre pour l'ordinaire n'est pas aussi tendu que dans la fièvre puerpérale. Il est vrai que dans le second cas rapporté ci-dessus, le bas-ventre étoit assez météorisé par le vent qui dilatoit les intestins. Mais ce symptôme ne dependoit point de l'inflammation de la matrice ; et ne doit vraisemblablement se trouver dans la plupart des cas.

4). Dans un pur *metritis*, le pouls est inflammatoire ; à moins que quelque irritation étrangère dans les intestins ne le rende spasmodique et irrégulier.

5). Dans la fièvre puerpérale, l'humeur qui coule de la matrice est blanche ; et quoique ichoreuse, elle n'est guere fétide ; au lieu que dans le *metritis* le flux est manifestement un sang corrompu.

Au reste il est absolument difficile de déterminer d'une manière précise les phénomenes et les irrégularités de ces deux maladies ; et c'est un bonheur que la méthode antiphlogistique convienne également à toutes les deux. Mais d'après leur histoire il résulte au moins, à ce que je pense, qu'il est extrêmement rare que l'inflammation de la matrice soit la cause d'une fièvre puerpérale. Ainsi cette inflammation ne mérite point le nom de *fièvre puerpérale*, si par

ce nom on veut désigner une espece naturelle de maladie.

Le cas suivant tient peut-être le milieu entre ces deux maladies. Je veux dire, qu'il me fût impossible de déterminer si la maladie que je vais décrire, dépendoit d'une métastase laiteuse ou d'une inflammation occasionnée par quelque autre cause.

XXXIV.

D'une tumeur dans le bassin survenue pendant les couches.

Une femme âgée de trente ans, d'un tempérament vif, quoiqu'elle fût d'une constitution de corps fort délicate, vint à la maison de Charité le 31 juillet 1782, dans le huitième mois de sa seconde grossesse.

On s'apperçut en l'examinant, que la matrice avoit une situation oblique, et que le bas-ventre étoit fort tendu. Quant à l'enfant, on ne put rien appercevoir.

Ce ne fut que le 24 août qu'on observa pour la première fois, que sa tête étoit placée en haut du côté droit et derrière l'os pubis. Mais le 7 septembre il abandonna de nouveau cette place et ce changement continua alternativement encore quelquefois jusqu'au tems de l'accouchement.

Le 21 octobre, deux heures avant l'accouchement on trouva la tête de l'enfant élevée, mais portée plus que la première fois du côté droit. Vers le côté gauche on sentoit l'orifice de la matrice, déjà ouvert de la circonférence d'une piece de quatre gros; et l'on pouvoit également sentir les eaux qui commençoient à paroître. Une demie heure après on perdit de

nouveau l'enfant, quoique tout semblat annoncer l'accouchement ; mais extérieurement on pouvoit clairement distinguer sa tête, du côté droit, sur l'aine.

Les douleurs étoient violentes et continues ; l'orifice de la matrice se dilatoit de plus en plus. A sept heures du soir les eaux s'écoulèrent et aussi-tôt le coude droit de l'enfant plongea dans le vagin ; en sorte qu'on fût obligé de tourner l'enfant.

Déjà pendant l'accouchement, la mere sentit des douleurs fortes dans tout le bas-ventre, qui continuèrent encore après l'accouchement. Elle eut le ventre fort tuméfié et tendu ; son pouls cependant étoit mou, sans être plein ni fébrile.

Comme on l'avoit déjà saignée peu avant l'accouchement, on se contenta de lui faire des frictions avec le *liniment antispasmodique*, de lui administrer des fomentations chaudes, et un lavement émollient; intérieurement on lui donna quelques goutes de *laudanum* de SYDENHAM, et on lui fit prendre du *nître* dans une tisane de *gruau* d'*avoine* qui lui servoit de boisson ordinaire.

Cette nuit la malade dormit peu. Le matin elle se plaignit encore de douleurs qu'elle continuoit de sentir au bas-ventre et du côté de l'os sacrum, au point qu'elle ne pouvoit absolument se remuer. Au reste les lochies couloient bien; et le pouls continua d'être bon.

On lui continua les mêmes remedes, en y ajoutant une légère décoction de *rhubarbe*, à laquelle on mit un peu de *laudanum liquide*.

Le lendemain matin (23 octobre), le pouls étoit fort plein, dur et vîte ; tout le reste étoit

dans le même état et il n'y avoit encore pas le moindre signe de lait dans le sein.

On la saigna, on lui continua les remedes extérieurs, ainsi que les boissons rafraichissantes et on substitua l'*alcali saturé* de *suc de citron* avec un peu de *vin émétique*, à la place de la *décoction de rhubarbe.* L'après-midi elle eut deux selles copieuses, et une sueur qui la soulagea beaucoup. La tuméfaction et les douleurs du bas-ventre diminuèrent; le pouls devint plus mou et ne battoit que cent fois par minute; l'écoulement des lochies se faisoient bien.

Le 24 au matin le lait parut dans le sein; et l'on chercha à en favoriser la sécrétion, par le moyen de la suction.

Ce jour et le 25, la malade ne sentit que par intervales quelques foibles douleurs au bas-ventre; le pouls et les autres accidens continuèrent dans le même état.

Le 26, j'ajoutai aux remedes le *camphre*, qui opéra une douce transpiration. Mais quoique toutes les excrétions se fissent naturellement, que la malade parût plus gaie, et que le bas-ventre fût mou et beaucoup moins tuméfié, les douleurs cependant revenoient souvent, en se faisant sur-tout sentir du côté de l'os sacrum.

Le 27, leur violence augmenta au point que je lui fis administrer des lavemens répétés, et je lui donnai un léger *narcotique.*

Le 28 de bon matin, elle eut quatre selles spontanées, qui diminuèrent les douleurs. Je lui donnai de nouveau la *décoction de rhubarbe.* Les douleurs du bas-vuntre cessèrent presque entièrement; mais elle se plaignit d'une sensation particulière sur tout le dos. En l'examinant avec

attention, on lui trouva deux varices considérables à l'anus ; et on y appliqua quatre sangsues qui diminuèrent les douleurs du dos, sans ramollir ni dégonfler les varices. On lui appliqua une fomentation émolliente.

Le 29, les selles furent naturelles. Au lieu de *rhubarbe* on lui donna de nouveau l'*alcali saturé* avec le *suc de citron*, et le soir, deux grains de *camphre*.

Quoique la malade, à un petit mal de tête près, se portât dans ce moment mieux à tous égards ; j'observai cependant le 30 au matin, que son pouls battoit cent-douze fois par minutes.

A cause de son mal de tête je lui fis appliquer un vésicatoire à la nuque ; et lui continuai les autres remedes.

Le 31, la malade se trouvoit passablement bien, et son pouls étoit moins vîte.

Le 1 novembre elle fut dans le même état jusqu'au midi. Mais l'après midi elle sentit de nouveau des douleurs qui s'étendoient depuis l'os sacrum jusqu'au pubis. Le pouls étoit aussi plus vîte et plus dur. Vers le soir elle eut deux vomissemens, lesquels ayant augmenté les douleurs, je lui donnai de nouveau la *décoction de rhubarbe* avec le *laudanum*. Ce remede opéra trois selles ; mais elle dormit peu, et les douleurs continuèrent à la tourmenter.

Le 2 novembre, on s'apperçut d'une tumeur entre le rectum et le vagin ; mais comme il n'étoit point sans danger d'y faire une ouverture, je fis mettre la malade dans un bain chaud, après lequel je lui fis prendre des boissons chaudes en quantité. Malgré cela elle eut un

frisson qui dura une heure et pendant lequel il lui échappa des selles et des urines involontairement. Enfin, le pouls se ramollit; elle sua un peu et alla deux fois volontairement à la garde-robe, mais elle rêva pendant toute la nuit.

Le 3 novembre de bon matin, je lui trouvai la peau moite et le pouls plus mou et moins vîte. Je lui donnai une infusion de *quinquina* avec l'*esprit de mendererus*. Mais quoique elle eût un peu de sueur, cependant vers le midi, son pouls redevint plus dur et plus vîte. Je substituai à l'*infusion de quinquina*, la *mixture diaphorétique*. Les douleurs étoient modérées ; mais elle étoit dans le délire. Elle eut ensuite le hoquet et son visage annonçoit déjà le danger où elle étoit. Cet état dura pendant le 4 et 5 novembre, avec peu d'intervalles lucides.

Le 6 au matin, le pouls étoit singulièrement plein et dur. Je lui fis tirer environ huit onces de sang; lequel ne présenta non plus qu'auparavant le moindre indice d'inflammation. Cependant le pouls ne changea point ; le hoquet revenoit plus souvent, et la foiblesse alloit toujours en croissant. Les excrémens et les urines s'échappoient involontairement, et les sens s'affoiblissoient. Cependant le pouls étoit toujours plein et dur, et donnoit cent vingt pulsations par minute.

Elle fut dans cet état jusqu'au 9 novembre. Ce jour vers le soir le pouls commença à s'affaisser; et la malade mourut le lendemain matin, qui étoit le vingtième jour après son accouchement.

A l'ouverture du cadâvre, nous trouvâmes tous les visceres destinés à la nutrition, dans

un état parfaitement naturel. La matrice ne s'étoit pas encore suffisament contractée. Dans les premiers jours de la maladie, j'avois toutes les raisons de présumer un dépôt laiteux dans les visceres du bas-ventre. Mais la tuméfaction et les douleurs de cette partie venant à cesser et la maladie continuant pendant si long-tems, j'avois cru qu'il en falloit chercher la cause ailleurs. Au premier moment je fus étonné du bon état des visceres; mais cet étonnement cessa dès que nous vînmes à l'examen des parties génitales. En disséquant le segment postérieur du vagin nous y trouvâmes entre cette partie, et le rectum, une tumeur considérable, qui contenoit au moins un quart de chopine de pus fétide. En même tems l'endroit de la matrice sur lequel avoit porté la tête de l'enfant, et qui se dirigeoit vers cette tumeur, avoit une très-mauvaise couleur.

On peut faire ces questions : 1) cette tumeur étoit-elle simplement la suite de l'inflammation occasionnée par la pression, ou le produit d'un dépôt laiteux? 2) devoit-on ouvrir cette tumeur aussi-tôt qu'on l'avoit reconnue ?

Si l'on considère les douleurs manifestées immédiatement après l'accouchement, l'altération, la corruption de cette partie de la matrice, contre laquelle s'appuyoit l'enfant, et qui se trouvoit directement vis-à-vis de la tumeur, la sécretion du lait dans le sein, arrivée quelques jours après l'accouchement, et même pendant le cours de la maladie ; si l'on considère, dis-je, tout cela, on pourroit vraisemblablement conclure, que la tumeur étoit une suite de

l'inflammation qu'avoit occasionée la position de l'enfant.

Mais on ne seroit pas moins porté à présumer le contraire, si l'on fait attention à la tuméfaction et aux douleurs de tout le bas-ventre, au défaut des signes d'inflammation, à la grosseur de la tumeur, qui n'étoit point en raison des parties enflamées, et au peu d'inflammation dans la matrice qui cependant ayant été la première à s'enflamer, devoit aussi être la plus délâbrée. En général tous les phénomenes de cette maladie, ressemblent parfaitement à ce que j'ai observé autrefois dans la fièvre accompagnée d'un dépôt laiteux dans le bas-ventre. Il me paroît probable, que dans ce cas la sécretion du lait ou bien la congestion de l'humeur lymphatique dans le sein s'étoit déjà faite en partie avant l'accouchement; qu'immédiatement après, cette même humeur s'étoit portée sur le bas-ventre, et que le quatrième jour après l'accouchement, une partie de cette humeur se porta de nouveau, du bas-ventre au sein, pendant que l'autre partie se jetta entre le vagin et le rectum.

Il n'est pas douteux que l'ouverture de la tumeur n'eût été salutaire; je doute cependant qu'un médecin circonspect l'eût entreprise, vu la hauteur de l'endroit qu'elle occupoit et l'incertitude où l'on étoit rélativement à sa nature. Mais à présent que je suis instruits par ce cas et quelques autres semblables, que j'ai eu occasion d'observer, je ne balancerai plus dans la suite, si je m'appercevois d'une pareille tumeur, d'en faire l'ouverture.

Ce que l'art pouvoit faire dans ce cas, la nature l'a fait dans ceux que je vais rapporter.

X X X V.

Des dépôts laiteux.

Une dame âgée d'environ 30 ans, d'un tempérament sensible et d'une complexion de corps scrofuleuse, accoucha pour la première fois. Quoique l'accouchement se fit bien, la sécrétion du lait éprouva des difficultés, de manière qu'après avoir cherché pendant quelques jours avec beaucoup de peine, en présentant souvent le sein à l'enfant, à favoriser le flux du lait, elle fut enfin obligée de renoncer à nourrir. Pour dissiper le reste du lait, je lui fis prendre beaucoup de *nître* dans une *décoction de gruau* d'*avoine* et cherchai d'ailleurs d'éviter tout érethisme, connoissant son irritabilité naturelle, et craignant l'acrimonie scrofuleuse, qui lui avoit déjà occasionné autrefois, des crachemens de sang, des spasmes et autres semblables accidens.

Quelques jours après, elle se plaignit d'une douleur au bas-ventre du côté de l'os des Iles, que je regardai d'abord comme une suite de vents. Mais quoiqu'elle discontinuât par intervalles, elle revenoit cependant malgré la liberté du ventre et autres circonstances favorables, trop souvent pour qu'on n'en cherchât la cause ailleurs.

J'étois d'autant moins porté à présumer un dépôt laiteux, que la malade avoit toujours manqué de lait, et que je n'avois aucune raison de croire à l'existence de quelque cause assez irritante, pour opérer un dépôt laiteux.

Ainsi je regardai la douleur, comme l'effet du froid, qui joint à l'acrimonie scrofuleuse

déjà existante en abondance, m'avoit paru capable d'occasionner une douleur de cette nature. Un crachement de sang arrivé quelques jours après et qui étoit une suite manifeste de l'acrimonie scrofuleuse, puisqu'il n'y avoit ni cause d'irritation dans les premières voies, ni pléthore de sang, ni diathese phlogistique auxquelles on put l'attribuer, acheva de me confirmer dans cette idée, d'autant plus qu'à l'apparition de ce crachement, les douleurs cessèrent.

Malgré cette considération, comme les lochies n'avoient pas non plus coulé abondamment, je la fis saigner, et je lui donnai des remedes rafraichissans, antispasmodiques et diaphorétiques. Le crachement cessa ; la poitrine fut débarassée et la malade parut recouvrer de plus en plus ses forces. Mais bientôt elle se plaignit de nouveau de sa douleur.

Je lui fis appliquer extérieurement des remedes émolliens ; et je crus qu'à la première apparition des regles la douleur céderoit, ainsi qu'elle avoit cédé au crachement de sang.

Mais les regles, n'ayant point paru, elle eut de nouveau un fort rhume de poitrine et une inflammation scrofuleuse aux paupières, et les douleurs diminuèrent encore très-sensiblement. Je regardai cette circonstance comme une nouvelle preuve, que je n'avois absolument à combatre qu'une acrimonie scrofuleuse.

Je reglai tout mon traitement en conséquence; et je lui donnai l'*éthiops antimonial* A l'approche du tems où les regles devoient paroître, je lui fis prendre des bains de pieds, et je lui donnai de *doux balsamiques* ; mais tout cela fut sans aucun effet. Les regles ne parurent point ; les

douleurs continuoient, le pouls étoit fébrile ; et l'on commençoit à craindre la consomption. Cette crainte paroissoit avoir quelque fondement, quoique elle ne fit point la même impression sur moi : diverses circonstances plus faciles à sentir qu'à assigner, me rassuroient sur son compte.

On appella un second médecin, qui dirigea toutes ses vues vers le rétablissement des regles; à cet effet non seulement il lui ordonna les *emmenagogues* les plus actifs, tels que la *sabine* etc, mais il eut encore recours à l'électricité, au tourniquet, aux vésicatoires appliqués à la cuisse, et à d'autres moyens de cette nature. Il se crut d'autant plus autorisé à employer ce traitement, qu'il avoit regardé la maladie comme une tuméfaction de l'ovaire, dont il cherchoit à favoriser la résolution par le flux menstruel. Cependant on ne pouvoit s'appercevoir d'aucune tumeur circonscrite, si ce n'est qu'on sentoit une tension des muscles et du péritoine sous une peau flasque. La matrice avoit sa position et sa hauteur ordinaires; et son orifice étoit dans un état naturél.

Je restai par conséquent dans l'opinion, qu'une acrimonie scrofuleuse avoit du se jetter dans ces parties ; et que la maladie n'étoit qu'un rhumatisme chronique des muscles du bas-ventre.

Après qu'on eut employé inutilement une quantité de remedes héroïques, je lui conseillai la campagne, les bains, l'exercice, et le soin d'éviter tous les remedes échauffans et emmenagogues. Mon conseil suivi, parut répondre aux espérances que j'en avois conçues. Les mouvemens fébriles cessèrent; l'habitude du corps s'améliora, et les forces se rétablirent : mais les douleurs cependant revenoient souvent.

Enfin au bout d'un an, le flux menstruel si long-tems désiré se rétablit ; et j'en conçus beaucoup d'espérances. La joie que la malade eût de ce retablissement, contribua beaucoup à rendre son état bien plus supportable qu'il n'avoit été jusqu'à ce moment, et je crus que les douleurs se dissiperoient peu à peu par le seul régime et sans aucun secours médicinal ; d'autant plus qu'elles revenoient moins fréquemment, et que la partie n'étoit plus si tendue.

Au printems, je lui fis prendre une légère *décoction* de la *racine de chiendent* et de *pissenlit*, et je lui ordonnai de prendre sur les lieux, intérieurement et extérieurement les eaux de Flinsberg en Silésie. Ces eaux qui abondent en air fixe, et qui contiennent en même tems quelques parties martiales, ressemblent beaucoup à celles de Spa, et les surpassent peut-être en vertu.

Quoique l'usage de ces eaux favorisât singulièrement toutes les excrétions, la malade cependant en revint, sans avoir été délivree de ces anciens maux. Bien plus elle parut en souffrir davantage et avec moins de relâche. Les douleurs s'étendirent depuis le bord superieur de l'os des Iles jusqu'au vagin. Des douleurs du dos s'y joignoient en même temps ; et les urines charrioient par fois de petites parcelles d'une mucosité purulente, en sorte que je revenois souvent à l'idée, que les douleurs pouvoient bien être l'effet de quelque depôt laiteux. Mais comme cette consideration ne pouvoit rien changer au traitement, j'y etois fort indecis. Je l'avois même perdu entièrement de vue, lorsque au bout de quelque tems, la douleur ne se faisoit

plus sentir du côté gauche que très-rarement, tandis qu'elle se manifestoit plus souvent au dos et quelquefois au côté droit. Cette circonstance me ramena encore à l'idée d'un rhumatisme scrofuleux, d'autant plus que cet état duroit déjà depuis près de deux ans, et qu'il y avoit à présumer qu'un dépôt laiteux pendant cet espace de tems devoit se résoudre ou venir à suppuration.

Un jour la malade en se baissant avec effort pour ouvrir un tiroir, éprouva à l'endroit que les douleurs avoient toujours véxé, la sensation de quelque chose qui se déchira. N'en ayant point eu de mal, elle n'y fit aucune attention. Mais ce soir même il lui sortit tout-à-coup du vagin une certaine quantité de pus jaunâtre et fétide. La nuit cependant elle dormit assez tranquillement.

Le matin je lui trouvai un air content et joyeux. La matrice purulente continuoit toujours à s'écouler en abondance, sur-tout, lorsque la malade se couchoit sur le côté gauche, mais elle n'avoit plus guere d'odeur, et paroîssoit à ne pas en douter, être le produit d'un dépôt laiteux. Elle me dit, qu'elle se trouvoit débarassée comme d'un fardeau, et qu'elle n'avoit presque plus de douleurs, mais qu'il lui restoit seulement le sentiment d'une blessure à l'endroit de l'os des Iles. Elle étoit d'ailleurs sans fièvre, et avoit un très-bon visage. Toutes les fois qu'elle frottoit le côté gauche dans la direction du vagin, ou qu'elle se couchoit sur ce côté, l'écoulement augmentoit. La matière qui en sortoit, devint au bout de quelques jours plus aqueuse.

Cinq ou six jours après cet évènement, le flux menstruel s'établit sans les douleurs du dos qui le précédoit ordinairement autre fois, et fut plus abondant qu'il n'avoit été depuis quelques années. Pendant la durée des regles, il ne parut point de matière purulente ; mais dès qu'elles cessèrent, il se manifesta de nouveau un peu de cette humeur qui n'étoit presque plus purulente.

Quelques jours après, les douleurs changèrent de place, en se faisant sentir davantage vers la partie postérieure. Il y eut en même tems un flux de matière purulente qui se changea bientôt en une humeur aqueuse. La malade gâgnoit toujours des forces.

A la seconde période des regles, le flux purulent fit place au flux menstruel. Les douleurs se faisoient désormais sentir tantôt du côté droit tantôt du côté gauche, et quelquefois au dessous de l'ombilic. La malade sentoit en outre une tension toutes les fois qu'elle se courboit en avant, et quelque tems après, elle s'apperçut aussi d'une tumeur au dessous de l'ombilic ; mais tous ces symptômes se dissipèrent peu-à-peu dans l'espace de neuf ou dix semaines.

Il est on ne peut plus vraisemblable qu'une humeur laiteuse ou du moins lymphatique s'étoit jettée entre les tégumens du bas-ventre. Au moins la tention, le météorisme et les douleurs prouvent que la métastase avoit eu lieu dans ces parties plutôt que dans la cavité du bas-ventre.

2.

Une femme âgée de 27 ans, d'une constitution délicate, accoucha naturellement le 26 août 1782, d'un garçon bien portant.

Le troisiéme jour elle s'appliqua sur le sein un emplâtre de *minium* dans la vue de dissiper le lait. Dès le lendemain, les lochies qui avoient coulé jusqu'àlors copieusement, furent remplacés par le flux modique d'une mucosité blanche.

La malade avoit tous les jours un petit accès de fièvre, le quatorzième jour après ses couches elle s'exposa subitement au froid; bientôt les lochies se supprimèrent et elle sentit depuis l'aine droite jusqu'au pubis, des douleurs accompagnées de mouvemens fébriles.

Le 14 septembre on la porta à la maison de Charité. En l'examinant, on s'apperçut à l'endroit de l'aine, entre les muscles du bas-ventre et le péritoine, d'une dureté sans élévation ou gonflement, laquelle causoit beaucoup de douleurs au moindre attouchement, ainsi que toutes les fois que la vessie étoit pleine, ou que la malade vouloit uriner. Au reste le bas-ventre n'étoit ni dur ni météorisé. Le pouls étoit petit, spasmodique, sans avoir cependant beaucoup de vitesse.

Je lui fis appliquer extérieurement des remedes émolliens et antispasmodiques, je lui donnai intérieurement le *nître* en boisson et une *mixture sudorifique* avec du *camphre.*

N'ayant observé aucun changement dans les symptômes, et voyant que les mouvemens fébriles continuoient toujours, je crus que je cherchois en vain à opérer la résolution, et je m'appliquai à favoriser la suppuration. A cet effet je fis le 18 septembre, comprimer tout le contour de la dureté par des bandages, et appliquer des cataplasmes aux interstices. Je lui continuai ce traitement pendant huit jours, sans que la

dureté disparut ou s'amollit. Mais une legère sueur accompagnée du flux d'une mucosité par les parties genitales ; diminua la dureté, et rendit les douleurs moins sensibles. Cela me fit croire que la nature vouloit se frayer un chemin par ces parties ; et abandonnant par conséquent le bandage, je lui fis prendre intérieurement l'air fixe à la manière d'Hulme, pour favoriser l'écoulement. Extérieurement je lui faisois appliquer pendant le jour un cataplasme avec du *sel ammoniac*, et pendant la nuit *l'emplâtre résolutif fétide.*

L'écoulement après avoir duré quatre jours, cessa tout-à-fait à l'occasion d'une grande colere que la malade avoit eue. Les douleurs et la fièvre augmentèrent de nouveau ; mais la dureté resta dans l'état où elle s'étoit trouvée alors.

J'essayai de nouveau la méthode résolutive, en lui faisant prendre quatre fois par jour un grain d'*ipécacuanha*, et en la faisant frotter avec un onguent mercuriel dans lequel il y avoit du *camphre*. La malade vomit quelquefois avec soulagement ; et le 6 octobre elle eut de nouveau son flux de mucosité par les parties de la génération. Je retournai à l'air fixe ; dont l'usage favorisa l'écoulement, dissipa la dureté et fit cesser la fièvre et les douleurs. La malade quitta la maison de Charité, le 26 octobre.

Peu de tems après, j'eus encore occasion de voir d'autres cas parfaitement semblables à ceux que je viens de rapporter ; mais dans lesquels la suppuration se fit une voie à l'extérieur, de manière qu'à la suite d'une inflammation, la fluctuation étant sensible, je fis pratiquer une ouverture pour évacuer le pus. Les plaies se guérirent dans l'espace de quelques semaines.

Dans un cas, le pouls resta fébrile encore long-tems après, au point que je doutois, s'il n'y avoit en même tems suppuration dans la cavité du bas-ventre. Mais j'en achevai la guérison par des remedes résolutifs, et notamment par les mercuriels.

XXXVI.

Des fièvres aiguës chez les femmes en couche.

1.

Une femme âgée de vingt-deux ans, d'une constitution robuste et sanguine, accoucha pour la première fois le 21 avril 1782 d'une fille saine. L'enfant sortit la tête la première, et l'accouchement fut naturel. Quelques heures après elle sentit des douleurs aiguës au bas-ventre, avec un frisson qui fut bientôt suivi de chaleur. Cependant le ventre n'étoit point météorisé, et le sein étoit déja ferme. Je lui donnai simplement une *mixture* rafraichissante.

Mais vers le soir le pouls devint dur et plein; le ventre commença à s'enfler et lui causoit à la moindre pression les plus vives douleurs. Au reste l'écoulement des lochies étoit en bon état, et il y avoit déjà du lait dans le sein. Elle avoit cependant de fortes congestions vers les parties supérieures avec une toux très-incommode, ce qui m'obligea à lui faire faire une copieuse saignée. Je lui continuai en même tems les remedes tempérans, lui lachai le ventre par des lavemens, et lui fis appliquer extérieurement des *linimens* et *cataplasmes émolliens*. Malgré ces moyens, la nuit fut inquiete, les symptômes ne diminuèrent point, et la langue

étoit très-sèche. Mais il y avoit toujours du lait dans le sein; seulement les lochies couloient en moindre quantité et repandoient une odeur fetide.

Le matin du 22, on lui tira de nouveau, dix onces de sang; lequel, ainsi que le premier étoit couvert d'une couenne épaisse. On lui continua les autres remedes; et elle prit jusqu'à deux onces de *nître* dans l'espace de vingt-quatre heures.

Le 23, tout étoit dans le même état, aux lochies près, dont l'écoulement cessa presque tout-à-fait. Je lui donnai une *décoction* de *rhubarbe*, en y ajoutant un peu de *laudanum*. L'après-midi, le pouls devenant plus plein et plus dur, j'ordonnai une troisième saignée, qu'on fit au pied, afin de favoriser le flux des lochies. C'étoit une chose extraordinaire que de voir avec tout cela le sein continuer toujours à donner du lait.

Le 24, le ventre étoit encore aussi météorisé et douloureux, quoique les lochies coulassent plus abondament. Comme la fièvre étoit forte je lui donnai le *sel de tartre saturé de suc de citron* et mêlé avec un peu de *vin émétique*. Elle en eut trois selles bilieuses pendant la nuit; elle dormit ensuite, se trouva presque sans fièvre à son réveil et avoit le bas-ventre sensiblement affaissé.

Le 25 et 26, les lochies étoient blanches et purulentes; elles continuèrent dans cet état encore pendant quelques jours; et la malade fut enfin tout-à-fait délivree de fièvre, recouvra de plus en plus ses forces, et quitta la maison de Charité dans l'espace de quelques semaines.

Il est difficile de décider si dans ce cas il y eut quelque dépôt laiteux dans le bas-ventre.

En considérant le lait qui s'étoit toujours maintenu dans le sein, les douleurs et le météorisme du bas-ventre arrivés le jour même de l'accouchement, et l'amendement sensible que la malade éprouva à la suite des déjections bilieuses, on est très-fondé à ne regarder la maladie que comme une fièvre bilieuse. Mais si l'on a égard au douloureux météorisme du bas-ventre, au tempérament sanguin et abondant en humeurs lymphatiques de la malade, à la manière critique dont les lochies blanches et purulentes avoient coulé, et que l'on considère enfin la si grande ressemblance qu'avoit cette fièvre avec celles accompagnées de dépôts laiteux, on a grande raison de croire qu'elle avoit pour cause principale une congestion d'humeurs lymphatiques dans le bas-ventre.

2.

Une femme âgée de vingt-six ans, d'une constitution délicate, étoit fort affligée depuis six mois de la perte de son mari. Elle avoit la mine pâle et abattue, et souffroit déjà depuis un an de la poitrine. Elle vint le 18 octobre 1782 à la maison de Charité, le dernier mois de sa première grossesse.

Le 22 octobre elle eut des douleurs d'enfantement; les eaux s'écoulèrent par intervalles, et elle accoucha le lendemain.

Sept heures après l'accouchement, elle eut un frisson considérable qui dura pendant deux heures et qui fut suivi d'une forte chaleur. L'écoulement des lochies étoit modique, et il n'avoit pas encore paru de lait dans le sein. La malade se plaignoit de douleurs violentes du bas-ventre

accompagnées d'anxiete et d'oppression, en sorte qu'il y avoit à craindre une fièvre puerpérale.

Comme elle avoit le pouls assez plein et dur, j'ordonnai une saignée, des remedes rafraichissans des frictions au bas-ventre avec les *linimens* usités et quelques lavemens.

Dès le soir même, il y eut une diminution de symptômes, à l'exception du pouls, qui conserva sâ plenitude et sa dureté; ce qui me fit répéter la saignée. Elle fut suivie d'une abondante sueur, et la malade eut une nuit supportable.

Le matin du 24 octobre la fièvre étoit modérée; il y eut du lait dans le sein; les lochies couloient et les douleurs du bas-ventre se dissipèrent presqu'entièrement.

L'après midi du 25, elle eut un redoublement de fièvre avec un frisson considérable; lequel se termina le matin du 26, par une bonne sueur. La malade s'en trouva très-bien. Ces redoublemens eurent lieu de deux jours l'un, jusqu'au premier novembre; alors la fièvre cessa et la malade se rétablit parfaitement.

Cette fièvre ne fut dans le commencement qu'une forte fièvre de lait; mais qui pouvoit très-facilement dans la suite dégénérer en une fièvre puerpérale.

8.

Une femme âgée de vingt-trois ans, fut portée à la maison de Charité le lendemain de son accouchement 21 août 1781. Elle étoit à demi-morte et privée de toute connoissance, ayant le pouls petit, presque imperceptible, et les extremités froides.

On lui frotta les extrémités avec du *vin chaud* et du *vinaigre*, on lui appliqua des cataplasmes chauds au bas-ventre, et on lui donna la *mixture diaphorétique* mêlée avec du *camphre*. Elle revint un peu de cet état, et eut une légère sueur.

Le matin du 22 elle commença à parler ; et elle eut quelques selles naturelles. Le flux des lochies n'ayant point eu lieu, je lui donnai une *décoction de rhubarbe* avec du *laudanum*, ce qui favorisa l'écoulement.

Le 23 elle se portoit mieux ; mais sans pouvoir se rappeler l'état où elle avoit été précédemment.

Le 24 elle eut une éruption de petéchies ; et comme elle étoit toujours foible, on lui appliqua des vésicatoires. On lui continua de plus les remedes *sudorifiques*, n'ayant aucune indication pour lui donner des *évacuans*.

Le 26 elle revint tout-à-fait de cet état, eut du lait, et commença à nourrir son enfant.

Le 11 septembre elle quitta la maison de Charité, très-contente et parfaitement rétablie.

Il n'y avoit non plus dans ce cas aucun indice de dépôt laiteux.

4.

Une femme âgée de vingt-cinq ans, et d'une constitution de corps délicate, vint enceinte à la maison de Charité. Depuis quelque tems, elle avoit un côté paralysé, et s'evanouissoit souvent. Ces affections paroissoient principalement être l'effet de quelque chagrin.

Le 13 octobre 1781, elle accoucha heureusement ; mais pendant le travail même, elle sentit un frisson considérable, qui après l'accou-

chement fut remplacé par de la chaleur. Au bout de douze heures la fièvre eut un redoublement et continua désormais avec de légères rémissions. Les lochies couloient en même tems ; mais le sein étoit flasque, et la malade très-affoiblie. Le bas-ventre n'étoit ni météorisé ni douloureux.

Le 17 elle eut des envies de vomir. Je lui donnai un peu de *vin émétique*, qui lui fit rendre à trois reprises quelques matières bilieuses.

Le 18 elle éprouva un serrement de poitrine et elle avoit le pouls dur. Une saignée la soulagea, elle pouvoit même mouvoir le côté paralysé avec plus de facilité.

Le 21, elle se plaignit d'être éloignée de sa maison et séparée de son enfant confié aux soins d'un mauvais pere. Son pouls devint tout-à-coup plein ; et elle éprouva de nouveau un serrement de cœur. Je la fis saigner pour la seconde fois, et lui administrai des remedes rafraichissans et révulsifs. Mais le serrement de cœur s'accrut à un tel point, qu'elle fut suffoquée le lendemain.

Dans ce cas il n'y avoit point à la vérité du lait dans le sein ; mais aussi il est vraisemblable, qu'il y avoit un défaut général d'humeurs lymphatiques. La mort, ainsi que la paralysie avoient la même cause ; et cette cause étoit principalement la foiblesse du systême nerveux.

XXXVII.

Des hydropisies des femmes en couche.

Une femme âgée de vingt-huit ans, vint le 6 juin 1782 à la maison de Charité, dans le neuvième mois de sa grossesse. Elle éprouvoit une hemorrhagie considerable de la matrice, qui avoit déjà duré pendant douze heures, et qui,

d'après son rapport, devoit avoir été occasionnée par une frayeur.

En l'examinant, on trouva l'orifice de la matrice ouvert de l'espace d'une pièce de quatre gros; et on s'y appercut d'une partie du placenta, plus adherant du côté antérieur et gauche. Comme elle n'avoit pas encore des douleurs d'enfantement, on lui donna quelques remedes émolliens et rafraichissans.

Le 7, le pouls étant plein et un peu dur, je lui fis faire une saignée, qui diminua beaucoup l'hémorrhagie, sur-tout quand la malade se tenoit tranquille.

Mais le 8, vers le soir, l'hémorrhagie devint si violente, qu'on fut obligé d'avoir recours à l'art pour accélérer l'accouchement. L'enfant étant précoce, ne vécut que quelques minutes.

L'accouchée se porta assez bien pendant trois jours après l'accouchement. L'écoulement des lochies eut lieu, et les douleurs après l'enfantement cédèrent aux remedes *antispasmodiques* et *émolliens*.

Le quatrième jour, elle sentit un frisson de fièvre avec un serrement de poitrine, qui dura pendant deux heures. Il fut ensuite suivi d'une chaleur sèche, qui se termina après huit ou dix heures par une sueur abondante.

Le soir du cinquième jour, et les jours suivans, elle eut de pareils accès de fièvre, dans lesquels le serrement de poitrine s'accrut enfin au point que la malade couroit risque d'être suffoquée.

Il n'y avoit point de lait dans le sein; et les lochies étoient fétides. Son visage devint jaune, le regard étoit farouche; et elle mourut dans un accès de fièvre avec un râle considérable, le vingtième jour après l'accouchement.

A l'ouverture du cadâvre, on trouva la matrice flasque, et pas encore assez contractée; mais cependant sans aucun vestige d'inflammation. Le foie passablement volumineux, paroissoit jaune, et étoit si mou, qu'aprés la dissection on en pouvoit très-facilement détruire la substance par le seul froissement des doigts. Les autres viscères etoient également mous. Dans le bas-ventre, ainsi que dans la cavité de la poitrine et dans le péricarde, il y avoit une quantité considérable d'eau parfaitement jaune.

La nature de cette fièvre est bien differente de celles qui sont accompagnées d'un depôt laiteux dans le bas-ventre.

2.

Une femme âgée de vingt-six ans d'un tempérament mélancholique, et d'une complexion de corps maigre et délicate, vint le 6 novembre 1782 à la maison de Charité, dans le dernier mois de sa grossesse.

Elle avoit déja la mine blême, les pieds édémateux, difficulté de respirer, et le pouls febrile. Cette maladie étoit l'effet de quelques excès, et particulièrement d'une danse forcée. Son amant, s'appercevant de sa grossesse, s'étoit éloigné d'elle; et ce procédé l'avoit jettée dans une espece de rêverie, qui dégeneroit quelquefois en fureur.

Comme son bas-ventre étoit fort enflé, malgré le peu de volume que paroissoit avoir le fetus, je presumai qu'il devoit y avoir de l'eau dans la cavité du ventre. Après avoir purgé les premières voies par de légers *évacuans*, je lui donnai en petites doses la *scille* avec un peu de

nître et d'*éléosaccharum* de *fenouil*. Mais les symptômes restèrent toujours les mêmes jusqu'à l'accouchement qui arriva le 25 novembre d'une manière facile et naturelle. L'enfant étoit foible et amaigri.

L'accouchée étoit plus foible que jamais; le bas-ventre ne s'affaissa point, et la respiration devint plus difficile. Au reste, elle ne se plaignoit point de douleurs, et les lochies couloient en abondance, quoique elles fussent d'une consistance très-aqueuse. Mais la foiblesse étoit considérable; et elle mourut le quatrième jour après ses couches.

Les cavités du cerveau, de la poitrine et du bas-ventre étoient pleines d'eau. Les intestins grêles étoient dans certains endroits enflamés et le pancreas endurci. Le foie étoit également squirrheux dans toute sa substance, et d'une mauvaise couleur. La vésicule du fiel étoit extraordinairement petite, et contenoit cinq à six calculs bilieux de la grosseur d'une petite féve, et de forme cubique, avec une petite quantité d'une humeur blanche et aqueuse. Le conduit cholédoque étoit entièrement obstrué; et cependant la malade n'avoit point été ictérique.

Ces deux cas prouvent d'une manière incontestable qu'on coure risque de ranger sous la même catégorie des maladies bien différentes, toutes les fois qu'on veut donner le nom de fièvre puerperale, à toutes les fièvres aiguës qui attaquent les femmes en couche.

XXXVIII.

Des plaies de la tête.

Quoique les cas que je vais rapporter, ne contribuent point à perfectionner le traitement

des plaies de la tête, je crois cependant qu'ils peuvent être de quelque utilité, en servant au moins de supplément à la doctrine de la frenésie et de l'apoplexie.

1.

Un palefrenier âgé de quarante-quatre ans, fut renversé de son cheval et tomba sur le visage le 15 août 1780; il resta sur la place sans connoissance pendant un quart-d'heure, jusqu'à ce que des personnes venues à son secours, le ranimèrent, et le portèrent à la maison de Charité.

Son visage étoit meurtri dans divers endroits. La contusion la plus considérable étoit un peu au-dessus du nez tout près de l'os coronal du côté droit; et l'os du nez étoit un peu déprimé. Le malade éprouvoit une grande foiblesse de tête, qu'il ne pouvoit absolument tenir droite, et des douleurs à la nuque; il avoit les mains et les pieds paralysés et son pouls étoit dur, plein et vîte.

Je le fis saigner à l'instant; on lui administra des lavemens irritans; on lui appliqua des cataplasmes froids à la tête, et on lui donna intérieurement des remedes *antiphlogistiques*. Vers le soir il eût deux selles, et il urina copieusement.

Le 16 il parut avoir envie de dormir. Comme il avoit encore le pouls dur, j'ordonnai une seconde saignée. Le pouls devint moins dur; et il n'y avoit plus d'autres mauvais accidens, si ce n'est une difficulté d'uriner, pour laquelle on lui appliqua des cataplasmes émolliens.

Le 17 il étoit tranquille et eut un sommeil restaurant. Le pouls étoit régulier et la fièvre légère; mais la paralysie des extrémités persistoit toujours, le bas-ventre étoit fort méteorisé, et

il urinoit avec douleur. Outre les remedes déjà mentionnés, je lui donnai une once de *sel de Glauber*, qui lui procura la liberté du ventre.

Dans la matinée du 18, le malade paroissoit dispos; mais le météorisme du bas-ventre s'accrut, l'urine ne couloit plus que par gouttes, et malgré les lavemens irritans qu'on lui donna, les déjections n'étoient point stercoracées. Au reste les extrémités inférieures devinrent un peu plus sensibles il dormit l'après-midi fort tranquillement. Mais tout-à-coup, il eut des inquiétudes; son pouls devint petit et vîte; il perdit tout sentiment et mourut le même soir.

En examinant le cadâvre, on trouva une fente, qui commençoit du côté droit de l'os coronal près du sinus frontal, et qui alloit se perdre dans l'orbite près de l'os unguis, de la longueur de quelques pouces. Après avoir enlevé le crâne, on trouva la dure-mere dans un état naturel, aux vaisseaux sanguins près, qui étoient un peu engorgés. Mais entre l'arachnoïde et la pie-mere du côte droit sur le lobe antérieur du cerveau, il y avoit une humeur biliforme. Les cavités du cerveau ne contenoient aucune humeur, et les autres parties étoient dans un état naturel. C'est dans ce même état que se présentèrent les viscères de la poitrine, excepté le ventricule droit du cœur, qui étoit extrêmement gorgé de sang. Le canal intestinal étoit fort dilaté par le vent. La face supérieure du foie, qui étoit très-volumineux, avoit sa couleur naturelle; tandis qu'aucontraire sa face inférieure paroissoit bleue dans divers endroits. Sa substance interne étoit très-naturelle. Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans la vésicule du fiel, non plus que dans

l'estomac. La rate étoit flasque, et pleine d'un sang dissous. Les reins étoient sains; mais la vessie étoit enflamée, et contenoit une chopine et demie d'urine. En divisant la peau et les muscles depuis la ligne demi-circulaire de l'os occipital jusqu'à la troisième vertebre du cou, on vit sortir un sang très-dissous, de la valeur environ de quatre onces.

Il est très-probable que c'étoit principalement la moele épinière qui avoit souffert; car la paralysie des extrémités et de la vessie, ne pouvoit être l'effet de l'humeur extravasée dans le cerveau. Mais il est impossible de décider si la moële épinière avoit été affectée par une simple commotion, ou si elle avoit été comprimee par un sang extravasé, ou si enfin il y avoit eu quelque fraction dans les vertebres du cou; n'ayant point examiné ces dernières parties.

Ce cas prouve au moins, que dans les plaies de la tête, on peut conserver l'usage de ses sens malgré l'epanchement d'humeur dans le cerveau.

2.

Un ouvrier, âgé de soixante-deux ans, assez vigoureusement constitué, et d'un tempérament bilieux. fut porté à la maison de Charité le 20 novembre 1780. pour une blessure qu'il avoit reçue le 18 novembre par je ne sais quel accident. Elle s'etendoit de la longueur de deux pouces environ depuis la tubérosité du front jusqu'à la portion ecailleuse de l'os des tempes.

Comme il etoit ivre, au moment où il reçut cette blessure, il lui etoit impossible de nous dire si elle avoit ete l'effet d'une chûte ou d'un coup.

La plaie, dont les levres étoient meurtries, ne pénétroit que les tégumens communs. Il n'y avoit d'ailleurs ni dans les parties blessées, ni dans les parties adjacentes aucun gonflement. Le malade etoit sans fièvre, et se portoit bien d'ailleurs.

Quoiqu'on l'eût déjà saigné, avant que de le porter à la Charité, on répéta la saignée; et on lui donna de légers *laxatifs antiphlogistiques*. On pansa légèrement la tête, et pour prévenir toute tension on la fomenta avec une decoction d'*especes résolutives*.

Jusqu'au 24 novembre, le malade continua à se porter bien sans aucun changement; et la plaie avoit le meilleur aspect. Mais dans la matinée de ce jour, on lui trouva la paupière droite fort enflée, quoiqu'il eût d'ailleurs bien dormi, et qu'il se portât parfaitement bien.

On fit une incision dans toute la profondeur de la plaie jusqu'à l'os du crâne, et on continua à lui administrer les mêmes remedes. La tumeur de l'œil se dissipa bientôt; mais en revanche la tête commença à s'enfler, en sorte que jusqu'au 28 novembre le visage étoit couvert par une tumeur érysipélateuse, et la moitié droite de la tête présentoit une légère tumeur pâteuse. Du côté de la plaie le péricrâne commença à se détacher; et près de la tubérosité du front, il se manifesta au crâne une tache de mauvaise couleur.

Déjà le 27 novembre le malade avoit vomi la soupe de *gruau* d'*avoine* qu'il venoit de manger avec appetit. Quelques heures après, il eut un frisson, et des vomissemens bilieux; la nuit suivante il delira fortement, il avoit le pouls

plein, et respiroit avec difficulté. On lui fit une copieuse saignée; on lui appliqua un vésicatoire à la nuque, et des fomentations chaudes au bas-ventre; on lui donna des lavemens, intérieurement une *potion laxative.* Il eut deux selles bilieuses, sua bien et fut plus tranquille.

Dans la matinée du 28, je lui trouvai le pouls mou, peu plein, et presque sans fièvre. Il avoit en outre les sens et la respiration plus libres; mais il étoit un peu incommodé de toux. Je lui donnai la *mixture diaphorétique* avec du *camphre* à la dose de dix grains par jour.

Par ce moyen j'entretenois la transpiration, et l'expectoration ainsi que les autres excrétions, qui se faisoient d'une manière louable. Le pouls conserva sa molesse; et le malade, excepté la toux et la tension causée par la tumeur, n'avoit aucune incommodité. La plaie étoit assez belle; et il n'y avoit que la tache au crâne qui étoit devenue plus noire et qui s'étoit étendue davantage

Cet état dura jusqu'au 5 décembre presque sans aucune altération. La tumeur érysipélateuse s'étoit quasi entièrement dissipée.

Le 5 décembre l'après-midi, le malade eut encore un accès de fièvre accompagné de vomissement, et suivi d'une chaleur forte avec le pouls plein, dur et très-vîte. Il se plaignoit de douleurs à la poitrine et sentoit ces mêmes douleurs pour la première fois à la tête. Il avoit aussi les sens un peu troublés.

Je lui fis encore tirer huit onces de sang; appliquer des vésicatoires au gras des deux jambes, donner des lavemens irritans, et prendre intérieurement des remedes rafraichissans.

Pendant la nuit à la suite d'une copieuse

transpiration, tous les symptômes diminuèrent. Mais l'après-diné du 6 décembre, il eut de nouveau son accès de fièvre avec vomissement. Cependant, ni à cette époque ni dans la suite, il ne se plaignoit plus de douleurs de tête.

Comme le pouls redevenoit un peu dur et plein, et que le sang s'étoit porté vers la tête, je le fis encore saigner, et je lui donnai des remedes rafraichissans. Une bonne sueur fit cesser tous ces symptômes.

Le 7 decembre, son accès de fièvre revint, à sept heures du matin, et il finit vers le midi, comme les accès précédens par la sueur. A cinq heures du soir il eut un autre redoublement, et à trois heures du matin un trosième. A cause de la toux je lui donnai quelques adoucissans; et comme le pouls, devenu désormais hors des accès même, très-variable, indiquoit un état de spasme et de foiblesse, je substituai à la place de la *mixture sudorifique*, une *décoction* de *quinquina*. A cette époque la plaie paroissoit pâle, et le péricrâne étoit détaché de la longueur de plus d'un pouce vers l'interstice qui sépare les sourcils.

Depuis le commencement jusqu'à cette époque, mon digne collegue le Professeur Voïtus et moi, nous étions d'avis, qu'il n'y avoit aucun symptôme qui indiquât le trépan; parce que, suivant toutes les probabilités, l'inflammation causée par la blessure, devoit occuper une grande partie de la membrane du cerveau, et que dans ce cas il étoit impossible d'évacuer par une ouverture au crâne, le pus qui auroit pu en provenir. Cependant la nature de la blessure nous étoit inconnue, la tache du crâne devenoit

de plus en plus noire, et il étoit d'ailleurs possible que la partie enflamée de la membrane, déjà vraisemblablement en suppuration ne fut pas plus étendue que la tache exterieure à laquelle elle répondoit. Toutes ces considerations me determinèrent à employer le trépan. On fit l'opération le 8 décembre, l'après-midi, qui étoit le vingt-unième jour de la blessure. On perça l'endroit occupé par la tache, et l'on observa que la corruption ne s'étendoit point jusqu'à la table interne. On ne trouva aucune fente. La dure-mere paroissoit dans un etat naturel, si ce n'est qu'elle étoit tout au tour, presque détachee. Bientôt on y vit un peu de pus, mais en trop petite quantité, pour qu'il eû pu occasionner par sa pression tous les accidens.

Comme la membranne ne s'élevoit point au dessus du niveau naturel, on n'a pas jugé à propos de l'ouvrir.

L'opération faite, on continua de lui appliquer des fomentations chaudes à la tête, et de lui donner la *décoction de quinquina.* Vers le soir, il eut encore un fort accès de fièvre. Il déliroit les yeux fermés: mais il répondoit toujours juste aux questions qu'on lui faisoit, il prenoit sans difficulté les boissons et les remedes, et alloit volontairement à la garde-robe.

Du 9 au 10 decembre, la fièvre avoit des redoublemens toutes les trois heures; et la poitrine fut couverte d'exanthemes de la nature des miliaires. Il avoit d'ailleurs la respiration embarassee, et un pouls petit. Mais il conserva toujours sa présence d'esprit, et alloit volontairement à la garde-robe.

La

La plaie se desséchoit de plus en plus, et il n'y avoit aucun pus sous le crâne.

Le 11 decembre, la fièvre eut encore trois redoublemens, mais le pouls, qui se relevoit ordinairement entre les paroxysmes, resta constamment petit et vîte. Le malade perdit l'appetit; il respiroit difficilement, n'avoit plus de connoissance, et poussoit des selles involontaires. Il continua dans cet état jusqu'au 13 decembre qui étoit le vingt-sixième jour de sa blessure, et où il mourut vers les six heures du soir.

Pendant tout le temps de la maladie, le malade n'eut pas le moindre signe de paralysie dans aucune partie du corps. Il ne se plaignit de maux de tête qu'au second accès de la fièvre, et jusqu'aux deux derniers jours de sa vie, il conserva une si parfaite connoissance qu'on ne s'apperçut d'aucune irrégularité dans tout ce qu'il demandoit, non plus que dans les réponses aux questions qu'on lui faisoit. Ce n'etoit que pendant les paroxysmes de la fièvre, qu'il déliroit tranquillement; ce qu'on devoit attribuer plutôt aux congestions que la fièvre accasionnoit à la tête, qu'aux lésions existantes dans cette même partie. Après le second accès, et particulièrement lorsque les redoublemens se rapprochèrent davantage le pouls étoit tantôt grand, tantôt petit, en un mot très-variable. La tumeur erysipélateuse se manifesta le septième jour après la blessure, et ce fut le dixième, qu'il eût le premier accès de fièvre.

Dans la dissection du cadâvre, après avoir enlevé une partie du crâne, nous ne trouvâmes point de pus sur la dure mere. Celle-ci étoit

tachée à l'endroit où le crâne avoit été percé. Après avoir dépouillé l'hémisphere droit de sa dure mere, nous trouvâmes cette moitié du cerveau depuis la blessure jusqu'à plus de deux tiers de sa substance, vers la partie postérieure, couverte d'un véritable pus. La quantité la plus considérable de cette matière se trouvoit au milieu, et la plus petite à l'endroit même de la blessure; ce qui s'explique par la direction du coup, qui se portoit du devant au derriere, à en juger par l'obliquité même de la blessure de la peau. Dans tout cet endroit, l'arachnoïde reunie contre nature avec la pie-mere, formoit une membranne épaisse qu'on pouvoit aisément détacher de la substance et même des circonvolutions du cerveau. Il étoit beaucoup plus difficile d'operer cette séparation dans les endroits, où le cerveau n'avoit rien souffert. Dans le contour de tous les endroits lésés, la substance du cerveau se distinguoit par une couleur pâle et grisâtre, et par une plus grande viscosité; dans tout le reste elle n'avoit rien d'extraordinaire. Le foie et les autres viscères du bas-ventre et de la poitrine etoient dans un état assez naturel.

3.

Un homme âgé de trente ans, dans un moment d'ivresse, tomba à la renverse d'un escalier haut de douze degrés, le 26 decembre 1782, deux heures après-midi. Il y resta sans connoissance, et saigna fort du nez et de l'oreille gauche. A la partie gauche de la tête il eut une tumeur qui s'étendoit depuis l'angle inferieur et postérieur de l'os pariétal, jusqu'au milieu de la partie écailleuse de l'os des tempes. A l'incision de

cette tumeur, on observa que dans certains endroits le pericrâne se détachoit très-aisement mais on ne s'apperçut d'aucune fente dans les os. On le saigna deux fois ce même jour, et on lui donna un lavement irritant. On appliqua des fomentations froides à la tête, et on lui fit intérieurement prendre une *dissolution de sel de Glauber*. Une heure après minuit, il revint à lui, se mit sur son seant dans le lit, répondit passablement aux questions qu'on lui fit, et parla d'une manière intelligible.

Le matin il avoit toute sa connoissance, quoiqu'il ignorât ce qui lui étoit arrivé precedemment. Il se plaignit particulièrement de douleurs au front. A la partie gauche de la tête sur l'incision, il s'étoit formé une tumeur, qui néanmoins ne lui causoit de douleurs, que lorsqu'on la comprimoit. Il couloit encore un peu de sang de l'oreille. Le premier lavement ne lui ayant point laché le ventre, on lui en donna un second qui le fit aller deux fois à la garde-robe. Bientôt après il eut un frisson qui dura pendant près d'une heure. Le pouls étoit tantôt grand, tantôt petit, mais constamment dur. On dilata l'incision tout le long de la tumeur on le saigna de nouveau, et on lui continua les fomentations froides, et l'usage interne du *sel de Glauber*. Le pouls perdit un peu de sa dureté; mais le malade étoit assoupi, et la prunelle de l'œil droit se mouvoit avec lenteur. Vers le soir, le pouls redevenant dur, on répéta la saignée pour la quatrième fois. Pendant ce jour et la nuit suivante, il alla huit fois à la garde-robe.

Le lendemain matin une tumeur édémateuse

occupa aussi le pariétal droit. La prunelle de l'œil droit étoit dilatée, et plus lente à exécuter ses mouvemens qu'auparavant. Le côté droit de la bouche étoit en convulsion. Il avoit le pouls vîte, petit et dur, et le visage pâle et defait. Au reste il conservoit toute sa connoissance se levoit facilement, et répondoit à toutes les questions.

Tous ces phénomenes faisoient présumer avec beaucoup de vraisemblance un épanchement dans le cerveau, et indiquoient par conséquent le trépan. On l'appliqua tout de suite à l'endroit de la contusion, où la tumeur s'étoit manifestée d'abord, savoir au bord inférieur du pariétal gauche, près de la suture écailleuse.

Après avoir enlevé le morceau détaché par le trepan, il parut un peu de sang venant des bords inferieurs de l'ouverture. Pour m'assurer s'il y avoit aussi du sang extravasé sous la dure-mere, je fis relever le malade en lui recomandant de retenir son haleine. Nous nous apperçûmes entre la dure-mere et les cerveau d'un espace, qui paroissoit rempli de quelque humeur. On incisa cette membrane, et il en sortit plus d'une demi-once de sang. On pansa la plaie sans la serrer, et l'on mit le malade sur le côté gauche pour favoriser l'ecoulement ultérieur du sang. Le bandage fut bientôt mouillé de sang, qui continuoit aussi à couler de l'oreille gauche. Malgré cela il n'y eut aucun changement dans les symptômes, et le malade se portoit toujours volontiers au sommeil, quoiqu'on pût le réveiller très-facilement. Le pouls, qui pendant l'opération étoit petit et tremoussant, redevint vers le midi si plein et si dur, que je fus obligé d'avoir

encore recours à la saignée. Il devint moins plein et moins dur. mais en revanche il augmenta de vîtesse. Les dejections alvines se faisoient involontairement; la paupiere gauche commença à s'enfler, et la prunelle de l'œil droit se dilatoit de plus en plus, et devenoit plus paresseuse.

A neuf heures du soir, le pouls se rallentit de plus en plus, de manière qu'à onze heures il ne donnoit plus que quatre vingt-dix pulsations par minute. Il devint aussi par degrés plus plein, plus mou et plus regulier. A deux heures du matin le malade commença à parler de lui même; il se rappela sa chûte, et demanda pour la première fois d'aller à la garde-robe. Mais une demi-heure après, il perdit connoissance, et tomba dans des convulsions de tout le corps. Le pouls devint extrêmement vîte, et il mourut vers les cinq heures du matin, c'est-à-dire soixante et quelques heures après la chûte.

A l'ouverture du crâne, on trouva dans sa surface interne une fente, qui commençoit quelques lignes loin de l'endroit trépané, se prolongeoit pendant l'espace d'un bon pouce vers l'angle inférieur et postérieur de l'os parietal, et de là en pénétrant le reste de cet os dans toute sa substance, se manifestoit au dehors. La surface externe de la dure-mere étoit couverte de sang. Il y avoit également du sang extravasé au dessous d'elle, dans l'endroit où le contre-coup avoit agi avec le plus de violence, tandis que dans d'autres endroits on ne voyoit qu'un simple engorgement de sang dans les vaisseaux de la pie-mere. Dans plusieurs endroits, on

pouvoit au moyen de pincettes détacher la pie-mere et l'arachnoïde avec le sang extravasé. Le contre-coup avoit principalement porté sur la pointe antérieure du lobe antérieur et gauche du cerveau, et sur la partie moyenne du lobe droit près de la grande scissure de Sylvius. La substance du cerveau étoit tout-à-fait meurtrie à la circonference d'un gros et à la profondeur de quelques lignes dans le premier de ces endroits, et dans l'autre à la circonférence d'une piece de huit gros, et à la profondeur de plus de trois lignes; il y avoit dans la scissure de Sylvius plus d'une once de sang extravasé. Après avoir enlevé le cervelet, on trouva pareillement environ une once de sang dans les deux fosses inferieures de l'os occipital; il y en avoit aussi près d'un gros dans le côté gauche de la bâse de la partie pierreuse de l'os des tempes. La fracture de l'os parcouroit l'angle postérieur de l'os parietal gauche, l'apophyse mastoïde, la bâse de la partie pierreuse de l'os des tempes, le trou destiné pour recevoir la veine jugulaire, et retournoit ensuite en avant près de la fosse pituitaire, par les petites ailes jusqu'à la lame cribleuse de l'os ethmoïde. Les cellules de cet os étoient entièrement déchirés, et gorgées de sang. Le conduit auditif externe étoit pareillement detruit.

Il est étonnant, qu'une si violente blessure du cerveau, jointe à une extravasion assez considérable de sang, n'ait guere occasionne de paralysie. On trouve le cerveau de la plupart des cadâvres des personnes mortes d'apoplexie, beaucoup moins endommagé.

XXXIX.

D'une carie des vertèbres suivie d'abscès.

Un jeune gentilhomme eut à l'âge de dix-huit ans une tumeur à la cuisse droite, sans aucun vestige d'une inflammation antérieure. L'abscès fut ouvert et guéri, quoique très-lentement, par des compresses.

Environ un an après, une pareille tumeur se manifesta à la cuisse gauche; et s'accrut enfin au point que toute la moitié supérieure de la cuisse s'enfla dans toute sa circonférence, et que le malade ne pouvoit plus marcher.

Au reste il se portoit bien, si ce n'est qu'il étoit d'une constitution de corps et d'esprit très-sensible, en sorte que de petites causes pouvoient facilement agir sur lui. Pour se délivrer entièrement de son mal, il vint en 1781 à Berlin, et s'adressa au Professeur Voïtus et à moi.

En l'examinant, la tumeur nous parut si exorbitante, et l'on y sentoit de plus une telle fluctuation, que nous ne pouvions concevoir comment un pareil amas de pus avoit pu se former et durer si long-tems, avec la bonne santé dont il paroissoit jouir. Aussi balancions-nous à regarder cette tumeur comme un amas de pus. Cependant il ne nous restoit d'autre moyen que celui de l'ouverture. Le professeur Voïtus ouvrit la tumeur à travers la peau et les muscles, de manière qu'il divisa le muscle vaste externe dans presque toute sa longueur; et de cette ouverture il sortit plus d'une chopine de pus fétide. Pour en favoriser la sortie ultérieure, on ne pansa la plaie que légèrement, et l'on fit coucher le malade sur le côté.

Nous remarquions à chaque pansement, qu'il sortoit toujours une nouvelle quantité de pus, qui devoit ou avoir eté formé dans les intervalles, ou s'y être rendu d'ailleurs. La première supposition n'étoit pas absolument sans fondement puisque le pus ayant detruit tout le tissu cellulaire des muscles, ceux-ci se trouvoient exposés à l'action de tout stimulus, et pouvoient par conséquent occasionner facilement de nouvelles inflammations. Cependant j'avois dès le commencement eu l'idée, qu'une carie des vertebres pouvoit bien être la principale cause de cette maladie, quoique le malade marchât droit, et qu'il n'y eût aucun indice de paralysie des extrémités inférieures. Cette idée nous parut mériter d'autant plus d'attention, que le malade commençoit à sentir des douleurs au dos, quoique nous attribuassions d'abord cet accident à l'état des extrémités. En examinant la partie, nous trouvâmes que la dernière vertebre du dos, et les deux premières des lobes s'écartoient les uns des autres de plus d'un pouce dans leur plus grande distance. Ainsi nous n'avions plus aucun doute sur la nature de la maladie; et il étoit clair, qu'en traitant la première tumeur, on n'avoit fait autre chose, que d'obliger par les compresses le pus, à changer de route, et que le second abscès n'étoit qu'une suite de la première cause, toujours existante.

Malgré les peines que je me donnai pour découvrir l'acrimonie qui avoit occasionné cette carie, je ne trouvai dans tout le cours de la vie du malade aucun indice, qui pût m'en instruire d'une manière précise. La nature scrofuleuse de cette acrimonie étoit tout ce qu'il y avoit de plus vraisemblable.

Comme nous étions dans le commencement de l'été, nous lui fîmes prendre copieusement le *suc* de la *racine de chiendent* et de *pissenlit*, cuits à petit feu, jusqu'à la consistance de miel et l'extrait aqueux froid de *quinquina*.

Mais ces moyens n'eurent aucun succès : la suppuration prenoit un mauvais caractere ; les anciennes cicatrices se rouvrirent ; un nouvel abscès se manifesta à l'aine droite, dont il sortit également quantité de pus ; une fièvre lente s'y joignit, et le malade mourut tout-à-fait émacié environ six semaines après l'ouverture de l'abscès.

A l'ouverture du cadâvre, nous trouvâmes les vertebres dont nous avons parlé, fort delâbrées et devenues friables. Le pus s'étoit frayé un chemin sous le muscle proas par le trou ovalaire et sous le ligament de Poupart en avant.

Ce cas vient à l'appui de la doctrine de POTT concernant cette maladie. Si on l'eut connue de bonne heure, avant que la suppuration eût fait des progrés, et qu'on l'eût traitée par des cauteres convenables, ce jeune homme auroit vraisemblablement, sinon recouvré sa santé, du moins vécu long-tems encore. Mais ce diagnostic étoit presque impossible, vu que la maladie ne s'étoit manifestée que par l'abscès même, qui supposoit deja un délâbrement considérable des vertebres ; il est d'ailleurs vraisemblable qu'au commencement de la maladie leur écartement ne devoit pas être sensible.

Si jamais j'ai l'occasion de voir de pareils abscès, se manifester de cette manière, sans que les parties tuméfiees soient precédemment enflamées, j'appliquerai des cauteres pendant le traitement, et je tacherai en même tems d'arrêter

la source du mal par des remedes dépuratifs et fortifians. Ce fut aussi notre plan dans le cas que je viens de rapporter. Nous lui fîmes appliquer aussi-tôt après l'opération, un cautere à la jambe; mais nous ne pûmes exciter ni entretenir la suppuration que très-difficilement.

X L.

D'une Tympanite.

Un homme âgé de soixante-trois ans, d'un tempérament pituito-mélancholique, avoit eu souvent dans sa jeunesse des hémorrhoïdes fluentes. A l'âge de trente-cinq ou trente-six ans, il en fut fort incommodé; et comme il étoit sur le point d'entreprendre un voyage indispensable, il pria un médecin de l'en délivrer pour toujours. Le médecin lui prescrivit un remede, dont il n'eut pas plutôt pris quelques doses, que l'écoulement s'arrêta.

Depuis ce tems il n'eut plus des hémorrhoïdes régulières; mais ce fut aussi depuis cette même époque, qu'il éprouva diverses maladies. Ce ne fut qu'une seule fois, environ douze ans après, qu'il sentit des douleurs au dos si violentes, qu'il fut obligé de se faire porter chez lui, et qu'il s'apperçut à cette occasion d'un peu de sang dans ses selles.

Il y avoit près de huit ans qu'il avoit commencé à éprouver souvent de légères coliques, qu'il attribuoit toujours à l'impression du froid mais qui vraisemblablement étoient occasionées par des congestions dans le systeme de la veine-porte.

Un an avant sa mort, ses évacuations alvines commencèrent à se deranger; et il etoit souvent

tourmenté par des coliques venteuses. Les douleurs se faisoient sentir particulièrement du côté gauche à la seconde courbure de l'intestin colon. Les grands repas ne manquoient jamais d'augmenter la constipation et les douleurs, et produisoient souvent un météorisme tympanitique du bas-ventre. Tout cela néanmoins n'avoit aucune influence sur la circulation du sang. Les purgatifs remédioient le plus souvent à ces inconvéniens très-promptement; mais aussi après leur usage, il étoit plus porté à avoir de mauvaises digestions, des vents et des constipations.

Six mois avant sa mort, à la sortie d'un grand repas, il eut une attaque si forte, qu'on craignit quelque inflammation des intestins. Depuis ce tems les alimens solides lui soulevoient l'estomach plus ou moins promptement, et lui causoient un météorisme du bas-ventre ; la sortie des vents se faisoit très-difficilement; mais ils le soulageoient beaucoup, toutes les fois qu'ils s'échappoient en grande quantité. Les purgatifs ne produisoient plus leurs bons effets, et il n'y avoit que les lavemens qui pussent le soulager. Les *antispasmodiques*, et particulièrement l'*assa-fétida* augmentoient le météorisme. Quoique l'appétit fût très-bon, il étoit cependant obligé d'observer un régime exact, le seul que put supporter son état actuel. Les coliques enfin devinrent plus rares; mais le ventre bien loin de s'affaisser entièrement continua d'être plus ou moins tendu.

C'est dans cet état que je vis le malade, un mois environ avant sa mort. Le régime exact, qu'il avoit été contraint d'observer, l'avoit affoibli et émacié ; mais il n'avoit aucun vestige de fièvre. Les observations que j'avois faites

sur la tympanite, comparées avec les anciennes hémorrhoïdes et les coliques de mon malade, me firent présumer qu'une congestion de sang dans le systeme de la veine-porte étoit la cause prochaine de sa maladie; et quoique je la regardasse comme incurable, je crus cependant qu'on pouvoit soulager le malade, si l'on parvenoit à désobstruer la veine-porte. Ainsi je lui fis appliquer les sangsues à l'anus, et donner de légers *résolutifs antiphlogistiques*. Il en etoit par fois soulagé, mais il retournoit toujours à son premier état. Le bas-ventre s'enfloit de plus en plus, et l'on s'appercevoit d'un peu de fluctuation. Quoiqu'il n'eût point de fièvre, son corps étoit affoibli et emacié par le defaut de nourriture. Le peu d'alimens qu'il prenoit, et qui ne pouvoient s'évacuer sans le secours de l'art, étoient cependant digérés.

Quatorze jours avant sa mort, la tuméfaction du bas-ventre s'accrut extraordinairement, et devint douloureuse. Il se plaignoit d'avoir perdu le sentiment de la cuisse gauche; il avoit le pouls irrégulier, intermittent, petit et un peu dur, mais point vîte; il se consuma de plus en plus sans aucune évacuation colliquative, et mourut ayant conservé jusqu'à la fin le plein usage de ses facultés intellectuelles. Peu de jours avant sa mort, on observa dans ses dejections alvines, des pepins de raisins, et des os de grives, qu'il avoit mangés six mois auparavant.

A l'ouverture du cadâvre, je trouvai l'intestin colon, qui se présenta le premier, dilaté dans toutes ses parties par le vent comme un outre, il avoit le diametre du bras d'un homme le plus robuste, et il étoit si mince qu'il ressembloit

à la vessie d'un poisson; il remplissoit tellement la cavité du bas-ventre, que c'étoit à lui seul, qu'on en devoit attribuer le méteorisme tympanitique. La cause de tout ce désordre étoit un endurcissement orbiculaire et un retrécissement du colon, dans l'endroit où le S Romain se termine du côte du rectum. Ce retrécissement laissoit à peine passer un tuyau de plume, et contenoit dans sa surface interne du pus. Les intestins grêles etoient appuyés sur la colonne vertebrale pressés les uns contre les autres; et les autres visceres étoient parfaitement sains. La cavité contenoit une petite quantité d'eau.

La principale cause de la mort, fut l'épuisement des forces par défaut de nourriture. Peut-être l'inflammation n'avoit-elle eu lieu que peu de tems avant la mort.

Je suis très-porté à considérer ce retrécissement de l'intestin, comme l'effet d'un engorgement de sang dans les vaisseaux hémorrhoïdaux.

X L I.

Supplément aux observations sur les effets de l'air fixe dans la phthisie pituiteuse.

Parmi les phthisiques de la maison de Charité, il s'en est trouvé ce mois de mars 1783 deux, chez lesquels j'espérai pouvoir employer l'air fixe avec utilité.

Le premier, âgé de quarante ans, avoit eu l'année précédente une fièvre catarrhale, qui étoit vraisemblablement la maladie épidémique appelee *influenza* (1). A la suite de cette maladie

(1) Autrement appelée *le rhume du Nord.* C'étoit une maladie épidémique qui parcourut presque toute l'Europe en 1782, en commançant par le

il lui étoit resté une expectoration puriforme, avec une fièvre lente.

On lui donna trois fois par jour un scrupule de *magnésie* de *sel cathartique amer* et bientôt après une cuillere pleine de *vinaigre*. Mais à peine avoit-il fait usage de ce remede pendant deux jours de suite, que l'expectoration fût supprimée, qu'il sentit une forte oppression à la poitrine, et que son pouls eût des intermittences à toutes les 5 ou 7 pulsations. J'abandonnai par conséquent ce remede, et je cherchai à rétablir l'expectoration par les moyens usités.

Vraisemblablement les poumons de ce malade étoient dejà ulcéres et leur tissu détruit ; puisque le remede en question n'a point eu de succès.

L'autre malade âgé de vingt-quatre ans, avoit eu quelques mois auparavant une fièvre continue, après laquelle il lui résta une expectoration puriforme accompagnée d'une fièvre lente.

Il prit le même remede administre de la même maniere pendant quatre jours de suite. Au bout de ce tems l'expectoration et la fièvre diminuèrent peu à peu ainsi que tous les autres symptômes; il reprit ses forces, et après avoir fait usage de ce remede pendant vingt jours, il fut congedié en parfaite santé.

XLII.

Supplément aux observations sur la fièvre puerpérale.

Une femme âgée de 29 ans, vint à la Charité dans le huitième mois de sa premiere grossesse. Elle se plaignoit souvent de douleurs de ventre;

Nord. Une pareille ou à peu près pareille *influenza* s'étoit manifestée en Angleterre en 1743, 1762 et 1775. *Note du Traduct.*

éprouvoit des congestions à la tête, avoit de fréquentes hémorrhagies du nez, et un asthme avec une expectoration pituiteuse.

Elle n'avoit pas eu autrefois ses regles, et étoit en même tems fort sujette aux constipations. Ces circonstances expliquoient en partie les accidens actuels. Je les fis diminuer par la saignée et par de doux laxatifs; si ce n'est qu'il lui restoit toujours quelque embarras dans la respiration et que son pouls fût jusqu'à l'accouchement un peu dur, et pas tout-à-fait calme.

Le 7 mars elle eut des douleurs d'enfantement; et les eaux s'écoulèrent le même jour par intervalles. Le bassin étoit un peu trop étroit dans sa partie inférieure.

Le 8 mars, lui ayant trouvé le pouls dur, je la fis saigner. L'orifice de la matrice se dilata, et l'on trouva l'enfant dans une position oblique.

Le 9 mars le matin, on employa le secours de l'art, et elle accoucha d'un garçon qui ne vécut que quelques heures. On s'apperçut bientôt qu'il y avoit encore un autre enfant; celui-ci vint naturellement, et vit encore. L'arrière faix, qui devoit être double, n'étoit que simple, et sortit une heure après sans effort. Le pouls étoit plus dur qu'auparavant, et l'accouchée avoit des douleurs dans les parties génitales internes. Je la fis saigner de nouveau, et lui donnai du *nître* dans une *crême* d'*avoine*.

Elle passa la nuit du 9 au 10 mars inquiete; les douleurs s'augmentèrent, l'écoulement des lochies s'arrêta; le pouls étoit dur, et battoit avec plus de vîtesse. On lui tira encore douze onces de sang. Je lui continuai le *nître*, je fis frotter le bas-ventre avec les linimens usités,

et lui donnai toutes les trois heures quinze grains de *sel de tartre*, avec un peu de *vinaigre* à la suite, pour favoriser l'écoulement des lochies.

La nuit du 10 à 11 fut également inquiete, et les douleurs du bas-ventre augmentèrent à l'ordinaire. Pour remédier à la constipation, je lui donnai un peu de *sel* de *Glauber*. Il procura quelques selles, et les lochies recommencèrent à s'évacuer. Malgré cela, la fièvre ainsi que les douleurs devenoient plus fortes; on lui tira encore huit onces de sang, et on lui appliqua un vésicatoire au bas-ventre.

Quoique la nuit du 11 au 12 mars fut aussi inquiete que les précédentes, elle avoit cependant le matin moins de douleurs. L'écoulement des lochies continuoit toujours ; elle eut quelques selles naturelles, et expectora sans beaucoup d'efforts une pituite épaisse. Cependant il ne paroissoit pas encore du lait dans le sein. Le pouls avoit moins de plénitude, mais il n'étoit point mou. Elle eut en même tems la bouche mauvaise, et la langue étoit sale, quoiqu'elle fût humide, et qu'elle conservât cette humidité jusqu'à la fin. Ces phénomenes me donnèrent quelque espoir. Je crus que la matière irritante étoit dans ce moment en turgescence, et je lui donnai un peu de *vin émétique*, qui lui fit vomir beaucoup de bile. Pendant la nuit, l'état de la bouche n'ayant point changé, je lui donnai le *sel* de *tartre saturé de suc de citron*; mais elle continua d'être inquiete, et déliroit en sommeillant.

Le 13 mars, le pouls étoit petit et vîte; et les douleurs ne se faisoient plus sentir si profondément dans le bassin, mais elles s'étendirent sur tout le bas-ventre, qui étoit pour cette

fois-ci

fois-ci météorisé. Les lochies devinrent blanches et l'on ne put lui tirer du lait, ni par la succion ni par la pompe à sein. Jusqu'ici je n'avois pu considérer la maladie que comme une inflammation des parties génitales internes; mais je m'apperçus bien à cette époque que c'étoit une véritable fièvre puerpérale. Comme la langue etoit toujours sale et la bouche mauvaise, je répétai l'*émétique*, comme la dernière ressource dont j'eusse à espérer quelque succès. Une demi-once de *vin émétique* que je lui donnai, au lieu de la faire vomir, lui procura quatre ou cinq selles bilieuses.

Le 14 mars, le pouls devint plus petit et plus vîte. L'etat de la bouche étoit toujours le même. Les lochies couloient avec beaucoup plus d'abondance, et paroissoient comme du pus. Elle eut d'ailleurs quelques selles naturelles d'une mucosité puriforme. Mais le ventre resta toujours aussi météorisé qu'auparavant. Elle vomit le *sel de tartre* que je lui avois donné *saturé de suc de citron*.

Le 15 mars, le pouls fut de plus en plus déprimé et les extrémités devinrent froides. Quoiqu'elle répondit juste aux questions que je lui faisois, elle rêvoit cependant en sommeillant. La respiration étoit plus difficile, ses déjections aqueuses étoient toujours mêlées de pituite, et l'état de sa bouche ne changea point.

Dans la matinée du 16 mars, elle revint tout-à-coup à elle-même, se mit sur son seant, et parla d'une manière absolument raisonable. Mais au bout d'une heure ou environ, elle retomba dans son premier état. Elle rendit un vers par les selles.

Elle mourut le 17, au commencement du neuvième jours après l'accouchement.

En disséquant la poitrine, nous fûmes bien surpris de voir réjaillir le lait, qu'on n'avoit pu auparavant faire monter au sein par aucun moyen. Il est à présumer, que cette sécrétion ne s'étoit faite que peu avant la mort au moment où les spasmes avoient cessé. Cela me parut d'autant plus vraisemblable, qu'il n'étoit ni corrompu ni puriforme, ainsi que je l'avois observé dans d'autres cas.

A l'ouverture de la poitrine, nous trouvâmes les poumons presque dans toutes leurs parties adhérans à la plèvre, au diaphragme et au mediastin ; ce qui explique la difficulté de respirer et vraisemblablement encore la dureté constante du pouls. Il y avoit un peu de pus dans la cavité gauche de la poitrine. Mais quoique je n'y trouvasse aucun vestige d'inflammation, à laquelle je pusse attribuer la formation de ce pus, je ne veux pas cependant décider si c'étoit un dépôt laiteux ou non.

Le bas-ventre ouvert, nous y trouvâmes le pus qu'on y trouve pour l'ordinaire, à cela près, qu'il n'y avoit point de corruption. Seulement le péritoine et les intestins étoient couglutinés au moyen d'un pus épais et biliforme dont ils étoient couverts. On pouvoit exprimer un pareil pus de la trompe de Fallope du côté droit. La matrice étoit assez contractée, et ne présentoit aucun indice d'inflammation. Les intestins grêles étoient çà et là un peu enflamés. Le foie, d'un assez gros volume, avoit une couleur pâle, et la vésicule du fiel contenoit une humeur brune de peu de consistance.

Il me semble que la cause prédisposante de cette fièvre avoit été le défaut des regles ; je me suis assuré de cette circonstance par l'aveu même de la malade, que j'interrogeai deux jours avant sa mort. On connoit la sympathie particulière qui regne entre les parties génitales internes et la poitrine ; et peut-être la sécrétion du lait, n'avoit-elle point eu lieu par les mêmes causes qui avoient constamment supprimé les regles Il est à présumer que le défaut du lait dépendoit non seulement de ce que l'humeur lymphatique ne s'étoit point porté vers la poitrine, mais encore d'un defaut général de matière propre à se convertir en lait ; et cela explique encore, pourquoi on n'a point trouvé d'humeur flottante dans la cavité de la poitrine.

2.

Une femme âgée de trente-six ans, ayant déjà eu plusieurs couches, se porta pendant tout le tems de sa dernière grossesse assez bien, si ce n'est qu'elle avoit la mine jaune et pâle. Le 26 mars 1783 dans la matinée, elle accoucha naturellement et sans beaucoup d'efforts, d'une fille. L'arrière-faix suivit tout naturellement, et l'accouchée se porta pendant ce jour très-bien.

Le 27 vers le soir elle eut un peu de fièvre; le sein s'éleva, et les lochies continuoient à s'écouler, de manière qu'on pouvoit raisonablement regarder cette fièvre, comme une simple fièvre de lait.

Le 28 à la suite d'une colere qu'elle eut de ce que son mari s'étoit enivré, son bas-ventre se tuméfia et devint douloureux. On le frotta avec le *liniment antispasmodique*, et comme elle

n'avoit encore depuis son accouchement été à la garde-robe, on lui administra un lavement, et on lui donna intérieurement quelques gros de *sel de Glauber*. Elle continuoit cependant à donner le sein à l'enfant, et à avoir son écoulement de lochies; mais la fièvre augmenta, accompagnée d'un pouls petit et tendu.

Le 29 le météorisme et les douleurs du bas-ventre étoient plus considérables qu'auparavant; le lait disparut du sein, et l'écoulement de lochies fut presque entièrement supprimé; la langue n'etoit couverte que d'un peu de mucosité, et penchoit plutôt à la sécheresse. Pour favoriser le vomissement bilieux qu'elle eut spontanément avant-midi, on lui donna quatre gros de *vin émétique*, qui fut sans aucun effet. On lui fit prendre ensuite le *sel de tartre saturé de vinaigre*. Pendant la nuit le vomissement reccomença; et elle rejetta par cette voie deux vers avec un peu de bile. Elle étoit d'ailleurs fort agitée.

Dans la matinée du 30, le pouls s'abbatit; elle tomba dans le délire; la respiration devint difficile; les extrémités se refroidirent: et elle mourut vers le soir, le cinquième jour après l'accouchement.

La peau étoit parsemée de taches bleues qui ne s'étoient manifestées qu'après la mort, et qui indiquoient la putridité.

A la dissection de la poitrine, on n'y trouva point de lait.

Dans le bas-ventre, le foie étoit fort petit, et de couleur blanche; mais tous les intestins ainsi que le péritoine étoient enflamés au plus haut degré. La cavité contenoit plus d'une chopine d'une eau sanguinolente, dans laquelle flottoient

par ci par là des grumeaux considérables du pus qu'on y rencontre ordinairement.

Si ce cas eut été dépouillé d'autres circonstances, on auroit eu bien de la peine à lui donner le nom d'une metastase laiteuse. Mais le météorisme du bas-ventre arrivé à mesure que le lait diminuoit dans le sein, les grumeaux considérables d'un pus caseux, et particulièrement l'inflammation du péritoine, duquel on voit souvent transsuder l'humeur laiteuse, me persuadent à ne pas en douter, que l'inflammation étoit l'effet d'une métastase laiteuse.

D'ailleurs la fièvre, quoique occasionnée par une passion de l'âme, étoit de la même nature que les fièvres qui régnoient à cette époque, et qui avoient une propension à la putridité. La grande dissolution des humeurs avoit vraisemblablement poussé le sang vers les vaisseaux lymphatiques des intestins, et de là vers la cavité du bas-ventre.

3.

Une femme âgée de vingt ans, enceinte pour la première fois, eut des douleurs d'enfantement le 24 mars 1783, accompagnées de maux de tête et de gorge et d'une déglutition difficile. Son pouls étoit vîte, un peu plein et dur. Je lui fis faire une saignée.

Le 25 elle eut un vomissement spontané, et des évanouissemens fréquens. Cependant la langue et la bouche étoient dans un état naturel.

Le 26 elle accoucha tout-à-fait naturellement; mais elle continua d'avoir la fièvre, et passa la nuit dans une grande agitation.

Le 27 le pouls étoit plein et un peu dur;

le ventre douloureux, et la langue couverte d'ue mucosité jaune et épaisse. On répéta la saignée, après laquelle immédiatement je lui donnai une demi-once de *vin émétique*. Au lieu de vomissement elle n'eut que quelques selles fétides. Vers le soir les extrémités furent couvertes de taches érysipelateuses.

Le 28, elle eut un flux modique de lochies; mais elle n'avoit point de lait dans le sein. Le goût de la bouche étoit mauvais, et le pouls foible. Pour calmer les douleurs constantes du ventre, on le frotta avec le *liniment* usité; et à cause de l'état de la bouche, on lui donna une once de *vin émétique*, qui n'opéra pas plus que le premier. Comme elle commençoit à s'assoupir, je lui fis appliquer des vésicatoires à la nuque, et donner intérieurement la *mixture diaphorétique*. Elle délira par intervalles pendant la nuit.

Dans la matinée du 29, au refroidissement des extrémités il se joignit le vomissement spontané d'une bile ressemblante à du verd de gris. On arrêta ce vomissement par la liqueur d'Hoffmann, et en lui frottant les extrémités avec du *vin*. L'écoulement des lochies cessa tout-à-fait, et les taches érysipelateuses disparurent complétement. Je lui fis prendre un grain de *camphre* à chaque heure. La nuit fut fort agitée.

Dans la matinée du 30, on voyoit déjà les avant-courreurs de la mort; et elle mourut le même jour, qui étoit le septième de la maladie et le cinquième de l'accouchement.

Son enfant qui dès le troisième jour de sa naissance, étoit devenu jaune, mourut d'une attaque d'épilepsie.

A l'ouverture du cadâvre de la mere, on trouva dans le bas-ventre environ une chopine de sérosité verdâtre, dans laquelle, ainsi que dans le cas précédent, flottoient des grumeaux de pus. Les viscères étoient sains, aux franges des ovaires près, qui étoient un peu enflamés. Il n'y avoit point de lait dans le sein.

Encore dans ce cas, ce fut la fièvre épidémique qui avoit occasionné le dépôt de lait, et conséquemment la fièvre puerpérale. Les vaisseaux lymphatiques avoient vraisemblablement absorbé de la bile verte, dont la couleur fut communiquée à la lymphe.

4.

Une femme âgée de vingt-six ans, de complexion robuste, et enceinte pour la première fois, accoucha naturellement d'un enfant également robuste le 12 mars 1783. Bientôt après avoir été délivrée, elle eut une hémorrhagie violente qui continua après même que l'arrière faix fut enlevé, et qu'on ne put arrêter que par l'application de fomentations froides au bas-ventre.

Le 13 elle se portoit très-bien, donna le sein à son enfant, et eut un écoulement de lochies assez abondant.

Le 14, une visite de ses parents, fut pour elle un sujet de chagrin par les choses désagréables qu'ils lui avoient rapportées ; et elle éprouva bientôt après des mouvemens fébriles.

Le 15 la fièvre continuoit toujours ; cependant l'ecoulement de lochies se faisoit bien, et le sein donnoit abondamment du lait. Je lui donnai un peu de *sel de Glauber*, qui opéra quelques selles.

Le 16, le pouls étoit encore fébrile. Je lui donnai la *mixture tempérante.*

Le 17, le pouls étant un peu dur, j'ordonnai une saignée. Pour tout le reste, elle se portoit encore bien. Le flux des lochies continuoit, le lait étoit abondant; elle ne se plaignoit point de douleurs au ventre; elle avoit la langue nette et humide, et le goût de la bouche étoit tout-à-fait naturel. Cependant le pouls continuoit d'être fébrile.

Le 18, il n'y avoit aucun changement dans son état. On lui continua les remedes rafraichissans.

Le 19, elle eut un cours de ventre; cependant la peau conserva sa moiteur. A cause des déjections bilieuses et de la suppression des lochies on lui administra la *rhubarbe* le soir la fièvre augmenta, et fut accompagnée de délire. Je lui fis appliquer deux vésicatoires.

Le 20, elle perdit son lait. Il étoit d'autant plus difficile de le maintenir dans le sein, que l'enfant avoit pour ainsi dire rongé ou plutôt arraché les mammelons. Je lui donnai le *sel de tartre saturé de vinaigre.*

Le 21 les déjections alvines étoient blanches et muqueuses; et comme à ce symptôme se joignoit l'abbatement des forces, je lui fis donner de tems en tems quelques grains de *pilules* de *cynoglosse.*

Le 22, elle eut un écoulement de lochies purulens, et outre le cours de ventre qui continuoit toujours. Le ventre etoit un peu météorisé mais sans douleurs. Je n'avois plus aucun doute qu'il n'y eût transport de lait dans le bas-ventre. Je croyois cependant qu'il n'y avoit point d'épan-

chement dans sa cavité, mais que l'humeur dont les vaisseaux lymphatiques des intestins étoient engorgés, devoit être évacuée par l'écoulement des lochies et par la diarrhee. Comme cette dernière l'affoiblissoit beaucoup, je lui donnai un grain d'*opium* avec autant de *camphre*. Le cours de ventre diminua, et la transpiration continua à un degre convenable.

Je procédai de la même manière les jours suivans, en ajoutant de légers bouillons de viande et du vin pour soutenir les forces. Son état ne changea point.

Le 27 elle avoit la langue sèche, et le 28, elle rendit quelques vers. Ce symptôme m'inspira la crainte de sa mort. Bientôt après elle tomba dans le délire; le pouls s'abbatit, les déjections alvines se faisoient involontairement, et prirent tout à la fois une couleur verte. Elle mourut le 29, qui étoit le 18ème jour de l'accouchement et le 16ème de la maladie.

A l'ouverture du bas-ventre, nous trouvâmes les viscères dans un état sain, à l'exception de l'*ileum*, qui étoit dans quelques endroits un peu enflamé. Le *jejunum* contenoit une bile verte, mais il n'avoit aucune inflammation. La vésicule du fiel étoit entièrement vîde; et vraisemblablement cette évacuation n'avoit eu lieu que peu avant la mort, par la détente du spasme. Dans la cavité du bas-ventre il n'y avoit que quelques onces d'une sérosite claire tenue, mais sans ces grumeaux de pus qu'on y trouve ordinairement.

On ne peut pas douter qu'il n'y eût dans ce cas un depôt laiteux dans les intestins. La perte du lait, le méteorisme du ventre qui lui avoit succédé, et l'évacuation de cette humeur blanche

qui se faisoit avec euphorie par la matrice et par les selles, le prouvent assez. La mort ne fut occasionnée que par la fièvre, qui étoit de la nature putride et dangereuse de l'epidemie regnante ; et il est on ne peut plus vraisemblable que sous une autre constitution favorable, la malade en auroit échappé par l'évacuation de l'humeur déposée, à en juger par les cas semblables que j'ai déjà rapportés.

Beaucoup d'autres femmes en couche, très-dangereusement malades, et affectées sur-tout par l'épidémie regnante, furent guéries ; mais aussi n'avoient-elles pas eu des metastases laiteuses.

XLIII.

Des fièvres malignes.

Il y eut un tems où en général on ne considéroit les fièvres que sous deux points de vue. Leur classe très-étendue n'étoit divisée qu'en deux especes, savoir en fièvres inflammatoires, et en fièvres malignes. Quelques bons écrivains en avoient à la vérité désigné quelques autres especes, mais il étoit naturel, que les médecins vulgaires se contentassent de la division reçue, attendu la commodité même qu'elle leur offroit, d'employer la méthode antiphlogistique dans les cas où ils trouvoient des signes d'inflammation, ou la méthode sudorifique, dans ceux où ils n'en trouvoient point. Comme ils ne se permettoient en général d'autres évacuations, que la saignée et la sueur, ils ont aussi cru que ces deux méthodes étoient opposées entre elles. Cette opinion devoit être aussi fausse en théorie que nuisible dans la pratique ; et si les malades

échappoient au danger, ce n'étoit le plus souvent, que parce que les medecins manquoient le but vicieux, qu'ils s'etoient proposés, ou qu'ils ne l'atteignoient qu'imparfaitement, et laissoient au moins à la nature le tems et les forces nécessaires pour achever son ouvrage.

Des observations plus exactes nous ont appris à déterminer avec plus de précision les especes naturelles de fièvre. Nous savons maintenant, qu'il en existe un grand nombre, dont la principale matière réside dans les premières voies, et que leur guérison dépend principalement de l'évacuation de cette matière par ces mêmes voies. Cette connoissance nouvellement acquise, est d'autant plus importante en Médecine, que la classe la plus nombreuse et la plus utile des hommes, savoir le peuple, est celle qui est le plus souvent exposée à cette sorte de fièvre qu'à toutes les autres ensemble. On en trouve la preuve dans l'épidémie de 1772, dont le traitement consistoit principalement dans l'évacuation des premières voies, et où l'emploi prématuré des sudorifiques chauds fut extrêmement nuisible; sans parler de l'expérience journalière de tout medecin, attentif et exempt de préjugés.

Mais il est arrivé dans ce cas, ce qui arrive ordinairement aux hommes, dont le sort paroît être de tomber d'une extrémité à l'autre. Comme on ne connoissoit autrefois que des fièvres inflammatoires et malignes, de même quelques médecins d'àprésent ne veulent reconnoître d'autres fièvres, que les inflammatoires et les gastriques. Cette erreur est à la vérité moins préjudiciables que la première, attendu que les occasions de la commettre sont plus rarès; mais

l'on doit cependant d'autant plus l'éviter, que l'évacuation des premières voies dans les fièvres malignes, est tout aussi nuisible, que l'emplo des sudorifiques pourroit jamais l'être dans les fièvres gastriques. En général dans ces dernières la nature plus forte l'emporte sur les erreurs de l'art; au lieu que dans les fièvres malignes, le systême des nerfs affoibli, peut rarement résister aux évacuations fortes et déplacées des premières voies. Le moindre inconvénient d'une pareille pratique seroit la métastase de la matière dans un endroit peu convenable, laquelle est souvent suivie tôt ou tard de la mort.

J'ai par conséquent tâché de définir la nature de cette fièvre avec toute la précision possible; quoique je doive avouer franchement, qu'il existe des cas, où il est extrêmement difficile même pour un médecin attentif, de reconnoître la première période d'une fièvre maligne. Aussi ne connois-je de meilleure pierre de touche pour m'assurer du mérite d'un bon médecin, que la faculté de discerner avec justesse cette maladie. Dans ce jugement il s'agit souvent de saisir des circonstances si petites et si imperceptibles qu'un coup d'œil médicinal vaut mieux que la connoissance la plus éclairée. Ainsi je n'entreprendrai point ici de déterminer ces circonstances avec plus de précision, que je n'ai fait ailleurs. J'essuyai moi-même une pareille fièvre; et cependant il me fut impossible dans les premiers quatre jours qu'avoit duré la première période de la maladie, de m'assurer si c'étoit une fièvre maligne ou non. Qu'il me soit permis d'en rapporter quelques circonstances, qui serviront de supplément à l'histoire déjà rapportée dans le XII numéro de ces observations.

J'ai été depuis mon enfance tourmenté d'incommodités du bas-ventre, qui, suivant toutes les apparences, étoient la suite d'une acrimonie scrofuleuse, attachée aux viscères de cette cavité. Ces incommodités dérangent constamment mon appétit, et mes facultés digestives, et empêchent que mon corps ne parvienne à cette force physiques, qu'il auroit peut-être acquise sans cela. J'ai d'ailleurs une foiblesse et une irritabilité des nerfs qui ne gardent aucune proportion entre elles, et qui sont par conséquent des dispositions à une fièvre maligne.

Le 2 mai 1784, à 7 heures du soir, j'eus tout-à-coup un sentiment de fièvre, qui m'étonna d'autant moins, que je m'étois quelques jours auparavant exposé au froid. Je dormis cependant toute la nuit, et je me réveillai avec une sueur, à laquelle je suis ordinairement sujet à mon avantage. Néanmoins la fièvre continua pendant tout le jour, sans que le pouls fût fort élevé, le défaut d'appétit ne m'étonna point attendu que j'en manque souvent. Je dormis pendant la nuit suivante très-bien, je suai copieusement, et je crus en être quitte; mais en me levant je m'apperçus que ma fièvre ne m'avoit point quitté. Au reste je conservois toutes mes forces, et je vaquai encore à mes affaires tout le matin, l'après-midi je restai chez moi, et je pris d'heure en heure une demi-tasse de *sel de tartre saturé avec du suc de citron*. La troisième nuit j'eus pareillement un très-bon sommeil, et la sueur ordinaire; mais je me trouvai ensuite dans le même état qu'auparavant. Cette circonstance me frappa et je résolus d'abandonner la saignée que je m'étois proposée de me faire avant le commen-

cement de la maladie ; cependant j'étois d'autant moins porté à regarder mon état comme sérieux, que j'avois réussi à expédier plusieurs affaires avec justesse. Comme je sentois beaucoup d'embarras dans le bas-ventre, je me contentai de m'appliquer des sangsues à l'anus, et de continuer mon *sel* neutre.

Mais pendant la nuit qui précédoit le cinquième jour, je sentis tout-à-coup de si violentes douleurs au bas-ventre, que j'avalai tout de suite demi-once de *vin émétique*. Le vomissement et les selles bilieuses opérées par ce remede, m'ayant soulagé, je me rendormis. A mon réveil je me sentis pour la première fois la tête affoiblie, et hors d'état de raconter mon état d'une manière distincte et suivie aux amis qui étoient venus me voir. J'interrompois mon discours par des radotages ; et le peu de connoissance qui me restoit encore, disparut bientôt après, ne me laissant qu'un sentiment pénible d'anxiété, de chaleur et d'inquiétude. Dans cet état mon pouls n'étoit pas extrêmement vîte ; il étoit cependant très-irrégulier. On pouvoit voir clairement que ma maladie tenoit essentiellement à une affection nerveuse, décidée par des causes occultes et difficiles à connoître ; d'autant plus, que ma fièvre étant en grande partie diminuée, le 9eme et le 11eme jour par des évacuations critiques je continuois néanmoins à délirer, jusqu'à ce que le rétablissement de mes forces physiques rétablit aussi le libre exercice de mes facultés intellectuelles.

Je n'ai pas besoin de dire, que dans cette seconde période de la maladie, on me traita par les vésicatoires, les remedes sudorifiques, et l'*infusion* de *quinquina*.

C'étoit une véritable fièvre catarrhale maligne. Sa cause matérielle résidoit plutôt dans le systême nerveux irrité que dans une humeur catarrhale irritante. C'est pourquoi les accidens nerveux étoient plus alarmans que les mouvemens fébriles, et quoique on pût soupçonner l'existence d'une saburre dans les premières voies, soit par les matières bilieuses évacuées par l'*émétique* que j'avois pris au commencement de la seconde période, soit par la foiblesse habituelle de mes facultés digestives; il est néanmoins vrai qu'il n'y avoit aucun indice de saburre pendant la première période. J'avois au contraire à l'approche de la seconde un peu d'appétit, avec une langue nette; et mes évacuations alvines se faisoient naturellement. Je suis de plus porté à croire, que l'*émétique* ayant agi en même tems très-fort par bas, avoit un peu affoibli les forces nécessaires à la seconde période, et rendu la maladie plus violente. Cependant j'avois senti à cette époque la nécessité de ce remede; et certainement je le pris plutôt par instinct, que par réflexion, quoique j'avoue franchement, que cet instinct m'avoit trompé.

Quoiqu'il en soit, la question est de savoir, si au commencement de la seconde période de cette maladie, on doit s'abstenir de tout remede évacuant. Il est certain que les évacuans nuisent souvent; mais je ne suis pas moins persuadé, qu'il existe des cas, où il faut absolument les employer. Tout dépend ici des rapports naturels de la fièvre, qu'il est souvent extrêmement difficile de connoître.

Plus la fièvre approche de la nature des bilieuses et des pituiteuses, plus on peut se permettre les

évacuations des premières voies, qui peuvent rendre dans ce cas moins difficile le cours de la seconde période. Il en est de même de la saignée, suivant que la constitution de l'année ou du malade est plus ou moins de nature inflammatoire. Au contraire plus la fièvre approche de son prototype, et plus il y a à craindre une affection nerveuse simple et sans matière, plus on doit s'abstenir de toutes sortes d'évacuans, et avoir recours aux moyens émolliens et revulsifs. Parmi ces derniers il faut principalement employer les bains chauds, les fomentations et les vésicatoires, jusqu'à ce que l'orgasme critique soit passé, et que l'affoiblissement du corps indique l'usage immédiat du *quinquina*.

X L I V.

De l'usage du quinquina dans les fièvres continues.

Il paroît probable que dans les fièvres continues le *quinquina* agit de la même manière spécifique que dans les intermittentes ; car les jours critiques qu'on observe dans les premières peuvent servir de preuve de la nature périodique des exacerbations. Comme il y a des intermittentes quotidiennes, tierces et quartes, de même les crises des continues se font journellement, tous les trois, ou tout les quatre jours inclusivement. Mais l'usage du *quinquina* qui, même dans les intermittentes exige beaucoup d'attention, et ne doit guere avoir lieu pendant le paroxysme, pourroit devenir mortel dans les continues, si l'on ne prenoit point les précautions nécessaires. Celles que j'observe dans ma pratique sont les suivantes.

D'abord je ne le donne en général ni dans

les

les fièvres inflammatoires et gastriques, ni dans la première periode des malignes. Je ne le donne guere non plus au commencement de la seconde periode de ces dernières, mais je me contente de l'usage des *tempérans*, des *antispasmodiques*, des *résolutifs*, et des *diaphorétiques*, jusqu'à ce qu'il se manifeste des signes de putridité, ou que je sois fondé à prévoir que la nature pourroit succomber à un nouveau paroxysme. Dans ce dernier cas, je profite du premier moment de remission, et je le donne sans perdre de tems à grandes doses. En second lieu, j'evite l'usage du *quinquina*, dans tous les cas, où j'apperçois un haut degré de spasme dans le systême des vaisseaux. D'autres bons médecins ont déjà observé que le *quinquina* ne convenoit point, toutes les fois que la peau et la langue étoient sèches, et que l'urine étoit crue. Cette précaution est au fond la même que la première; le *quinquina* ne devant être employé que dans le tems de la rémission, lorsque l'état spasmodique a cessé. Troisièmement, j'aime à mêler toujours le *quinquina* avec des remedes qui favorisent les évacuations critiques et salutaires, que la nature prepare. Si la sueur paroît apporter du soulagement, ainsi que cela arrive ordinairement dans les fièvres malignes, je le donne avec la *serpentaire* et le *camphre*. S'il y a des congestions à la poitrine, qu'une expectoration pourroit dissiper, je le mêle avec le *kermes mineral*; et toutes les fois qu'il faut favoriser l'excrétion des urines, j'y ajoute la *scille*. Je suis cependant porté à croire, que dans les fièvres continues on peut plus nuire avec le *quinquina* qu'avec tous les autres remedes; et je conseille par conséquent

aux jeunes médecins d'en user trop peu plutôt que trop. Dans les fièvres, où il n'y a ni une manifeste inflammation, ni putridité dans les premières et secondes voies, la nature agit on ne peut pas plus efficacement, quand on ne gêne point ses opérations. La manière aussi simple qu'heureuse de traiter des anciens médecins en est la preuve. Souvent le praticien le plus clair-voyant n'est point en état de distinguer l'oppression du défaut réel des forces ; et il n'y a cependant que ce dernier cas où le *quinquina* peut être utile, au lieu que dans l'oppression des forces il nuit immanquablement de plus d'une manière.

X L V.

De l'usage des bains chauds dans les fièvres continues.

J'ai obtenu dans la maison de Charité des effets si marqués de l'usage des bains chauds, que je les regarde comme un des meilleurs remedes qu'on puisse employer dans le traitement des fièvres continues. Les fièvres que j'ai eu occasion d'observer dans cette maison, sont pour la plupart d'une nature si compliquée, qu'il est extrêmement difficile de les classer sous des genres et des especes déterminés. Chez le bas peuple, c'est presque toujours un mauvais regime qui produit une saburre bilieuse et pituiteuse dans les premières voies. Le travail dur et la nécessité d'être toujours habillés de la même manière malgré les changemens des saisons, donnent à leurs parties solides une tension inflammatoire, et à leurs humeurs une acrimonie catarrhale ; et l'insalubrité de leur habitation jointe aux autres causes, produit dans leurs humeurs un

état de putridité. Si l'on ajoute à tout cela la manière pernicieuse dons ils se traitent eux-mêmes au commencement de leurs maladies, on ne sera point surpris de ce qu'ils viennent ordinairement à la maison de Charité dans un état, qu'il est fort difficile de définir. Cette difficulté est d'autant plus grande, qu'il y a fort peu de ces malades qui puissent soutenir un rigoureux examen, et qui soient en état de répondre d'une manière juste aux questions qu'on leur fait. Dans cet état des choses, après avoir enlevé la plus grande partie des causes matérielles, telles que la plethore du sang, la saburre des premières voies etc. ou lorsque faute d'indications manifestes, on n'ose opérer des évacuations copieuses, et que moyennant la sècheresse de la peau et de la langue, on est sûr de n'être point à la veille d'une evacuation critique, dans cet état dis-je, les bains chauds m'ont toujours rendu les meilleurs services. Je suis cette méthode, il y a déjà quelques années; et je n'ai observé encore aucun cas, qui m'autorise avec la moindre vraisemblance à lui attribuer de mauvais effets J'avoue que ces bons effets sont dus en grande partie à une circonstance qui n'est pas commune; c'est-à-dire à l'état de la peau de cette classe du peuple, qui l'ont ordinairement dure, sèche, et obstruée par la mal-propreté. Cet état oppose sans doute des obstacles insurmontables à la sueur; et il suffit de les enlever en décrassant et en ramollissant la peau, pour mieux régler le cours de la maladie. Mais il n'est pas moins vrai que ce ramollissement de la peau doit étendre son influence jusque sur le systême des vaisseaux; et il est plus que vraisemblable, que les bains

agissent non seulement sur la peau, mais encore sur tout le reste du corps, et qu'en rendant la circulation des humeurs plus libre et plus uniforme, ils favorisent les sécrétions et les évacuations nécessaires. (1)

Au reste il est certain, que les bains ne conviennent en général que dans les cas où les humeurs sont moins affectées que les parties solides; et que par conséquent ils ne sont proprement indiqués que dans les fièvres nerveuses Une chose encore à remarquer, c'est que l'apparition des pétéchies ne doit pas toujours nous interdire l'usage salutaire des bains. On sait que cet exanthême est souvent non la suite d'une putridité générale, mais un effet immédiat du miasme dont on peut débarasser d'autant plus facilement la peau par le moyen des bains. En un mot, dans les fièvres nerveuses les bains chauds sont indiqués par la nature même de la maladie. Ils le sont également dans d'autres fièvres, par des circonstances accidentelles, qu'on ne peut point réduire en regles précises mais qu'un médecin exercé et attentif peut facilement déterminer auprès du lit des malades.

---

(1) Ce que le Docteur Selle observe, en habile praticien, au sujet de l'influence que les bains peuvent avoir sur toutes les sécrétions et excrétions du corps, a déjà été observé par Hippocrate. Ce grand maître, en conseillant le bain chaud dans une *phrénitis*, dit : *mollito enim corpore, sudor quoque magis sequitur, et alvus et urina recedit, et æger ipse se ipso temperatior evadit.* de affectionib. T. II. p. 166, edit. Vanderlinden. Il ajoute ailleurs : *et sputum maturum facit et educit . . . . et nares humectat.* du vict. Acut. p. 296. NOT. DU TRADUCT.

X L V I.

De l'Apoplexie maligne.

Plusieurs médecins conviennent actuellement que l'apoplexie ne dépend pas toujours de la compression immédiate du cerveau. Cette vérité fondée sur la saine raison, et sur l'exacte observation, s'est presque changée en certitude ; et il n'y a que des hommes accoutumés à voir les choses par les livres plutôt que par leurs propres yeux, qui puissent la révoquer en doute.

Mais je ne sache personne, qui ait encore remarqué l'étroite affinité, qu'ont certaines apoplexies avec les fièvres nerveuses, et par conséquent leur nature maligne. Quoique on ait donné le nom de malignes, il y a déjà long-tems, aux fièvres intermittentes, dont l'invasion est accompagnée de symptômes soporeux et apoplectiques, on a néanmoins voulu par cette dénomination indiquer plutôt le danger que la nature de ces maladies.

J'ai déjà plus d'une fois médité sur la nature de la fièvre qui se déclare à la suite de l'apoplexie ; j'ai souvent recherché la cause, pour laquelle de bons médecins reccomandent de traiter cette fièvre avec précaution ; et j'ai déjà remarqué la ressemblance particulière qu'ont certaines fièvres nerveuses dans leur seconde période avec des maladies soporeuses et apoplectiques. Je n'ai pu malgré mes recherches, parvenir à un resultat satisfaisant, jusqu'à ce que des expériences répetées m'ont enfin appris le périodicisme de l'invasion apoplectique, et que le cours entier de la fièvre qui l'accompagne, m'ont convaincu de sa nature maligne.

Ces expériences répetées, que je ne puis rapporter ici, n'en ayant point tenu un registre, des circonstances individuelles propres à caractériser un cas particulier, m'autorisent maintenant à tirer cette conclusion sûre : *Il existe de vraies apoplexies malignes, dont le traitement, pour être convenable et salutaire, doit être absolument le même que celui d'une fièvre nerveuse.* Fondé sur ce principe que je n'avois pas encore bien dévelopé je hazardai il n'y a pas long-tems la conjecture, que l'apoplexie pouvoit bien exiger quelquefois l'usage des bains chauds. Je regarde maintenant comme certain ce qui n'étoit alors qu'une conjecture.

Il s'agit seulement de déterminer avec précision les circonstances; et il est nécessaire que le médecin connoisse d'une manière exacte non seulement toutes les causes externes qui ont précédé, mais encore le tempérament de son malade.

C'est une vérité bien manifeste, que le traitement *antiphlogistique* d'une apoplexie maligne, seroit tout aussi absurde et dangereux, que le seroit toujours le traitement *antimalin* d'une apoplexie décidée par une compression extérieure du cerveau.

Il résulte de toutes les causes, qui peuvent produire une apoplexie, qu'elle exige la même division qu'on a adoptée pour la classe des fièvres; ou plutôt qu'elle appartient aux maladies fébriles, et que par conséquent elle doit être considerée sous le même point de vue qu'elles. Ainsi il existe des apoplexies, qui exigent un traitement tout antiphlogistique, et qui par conséquent appartiennent aux fièvres inflamma-

toires ; il peut y avoir des apoplexies décidées par la saburre bilieuse ou pituiteuse des premières voies, lesquelles se guérissent par l'évacuation de cette saburre, et doivent par cela même, être rangées parmi les fièvres gastriques ; il y a des apoplexies malignes, qui indiquent un traitement approprié à leur nature ; et l'on observe enfin des apoplexies périodiques, dont il faut chercher à prévenir les accès, par l'usage convenable du *quinquina.*

XLVII.

De la fièvre puerpérale.

1.

Une femme âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin, et d'une complexion de corps robuste, vint à la Charité dans le dernier mois de sa première grossesse. En l'examinant, on trouva tout dans un état convenable, à la tête de l'enfant près qui étoit très-volumineuse.

Le 12 decembre elle sentit les douleurs d'enfantement. L'orifice de la matrice s'ouvrit ; les eaux percèrent : mais les douleurs cessèrent de nouveau.

Le 13 les douleurs se firent sentir avec plus de force, en sorte que non seulement la dilatation de l'orifice devint plus considérable, mais encore les eaux s'écoulèrent par intervalles, cependant tout cela n'avança point l'accouchement.

Le 14, des douleurs fortes et soutenues portèrent la tête de l'enfant au couronnement ; mais il y resta, sans aller plus loin, quoique les douleurs continuassent. Vu la position naturelle de l'ori-

fice, et de la tête, déjà si avancée, le retard de l'accouchement paroissoit dépendre plutôt du défaut de forces, que de la grosseur extraordinaire de la tête.

Ainsi le 15 je la fis saigner ; je lui donnai une dose de *laudanum liquide* de SYDENHAM, et pour ramollir les parties je lui fis prendre un bain de vapeurs. Elle accoucha enfin vers le soir d'un enfant mort.

Bientôt après sa délivrance elle sentit des douleurs fortes au bas-ventre ; mais elles furent dissipées le même jour par l'usage des *émolliens* et des *antispasmodiques*, au point qu'elle se portoit très-bien, et qu'on eût de la peine à l'obliger à garder le lit.

Le second et troisième jour après l'accouchement elle eut du lait, mais elle le perdit à la fin du troisième jour malgré les soins qu'on avoit employés pour le favoriser. L'accouchee en fut très-inquiete, et sollicita constamment de sortir de la Charité.

Le quatrième jour après-midi elle eut un violent frisson, suivi de chaleur, de douleurs à la tête et au bas-ventre. Ce dernier ne tarda pas à se météoriser. J'ordonnai des lavemens, des fomentations, et des remedes rafraichissans et antispasmodiques.

Le cinquième jour dans la matinée elle sua, mais sans aucune diminution des symptômes. Le pouls étoit plein et dur sans être cependant trop vîte. Par une saignée que je lui fis faire, le pouls devint plus mou, mais en revanche il acquit plus de vitesse, au point de donner 140 pulsations par minute. L'inquiétude ni les douleurs ne se dissipèrent point; et le bas-ventre étoit plus

météorisé qu'auparavant. Son desir constant de retourner chez elle n'étoit qu'un délire manifeste.

Le sixième jour il y eut de la sueur, et les symptômes diminuèrent un peu; mais la nuit fut inquiete.

Le septième jour, la peau redevint sèche, un cours de ventre accompagné de nausées se manifesta. On lui donna la *teinture aqueuse de rhubarbe* avec le *laudanum liquide*.

Le huitième jour, elle poussoit déjà des selles involontaires; et elle mourut vers le soir à l'entrée du neuvième jour.

A l'ouverture du corps, on trouva dans la cavité du bas-ventre plus de deux chopines d'une humeur sereuse semblable à du petit lait. Les intestins et le péritoine étoient couverts d'une matière puriforme blanche et si tenace, qu'ils s'étoient attachés les uns aux autres au point qu'on avoit de la peine à les séparer. Les intestins présentoient en divers endroits un peu d'inflammation, et étoient dilatés, ainsi que l'estomac, par le vent contenu dans leur cavité; mais ils étoient pour le reste dans un état naturel. Le foie étoit flasque et la vésicule ne contenoit qu'une bile muqueuse. Un extrême relâchement se faisoit aussi remarquer dans les parties génitales internes et notamment dans la matrice.

La cause du retard de l'accouchement, comme de l'amas des humeurs lymphatiques dans le bas-ventre, paroît avoir été le relâchement de toutes les parties. Au moins, ne pouvoit-on pas soupçonner un état phlogistique ou bilieux.

2.

Une femme accoucha naturellement et sans efforts d'un garçon sain, le 5 mars de cette année.

Mais bientôt après l'accouchement, elle fut saisie d'un violent frisson, auquel au bout de deux heures succéda une grande chaleur, qui fut dissipée par l'usage des moyens tempérans.

Le lendemain, elle eut un pareil accès accompagné en outre d'une toux sèche. On lui donna de légers *diaphorétiques.*

Ces remedes lui procurèrent dans la matinée du troisième jour une bonne sueur. La toux fut calmée, elle eut un écoulement de lochies; et sa fièvre étoit fort modérée. Mais l'après-midi elle eut un nouvel accès, et en même tems son sein se remplit de lait.

Le matin du quatrième jour, elle étoit en effet presque sans fièvre. Mais l'après-midi, elle sentit du froid et du chaud alternativement, avec des nausées. Quinze grains d'*ipécacuanha* qu'on lui donna, lui firent vomir des matières bilieuses. Cependant la fièvre continuoit toujours, et la toux reparut. On remédia à la constipation du ventre par un lavement émollient; et on lui donna intérieurement le *sel de tartre saturé de jus de citron.* La nuit fut très-orageuse; le ventre étoit tendu et douloureux. Le pouls vîte; et l'on ne voyoit plus la même quantité de lait dans le sein.

Les symptômes augmentèrent de plus en plus, malgré tous les remedes *apéritifs* et *antispasmodiques*, jusqu'au neuvième jour, où elle mourut.

A l'ouverture du bas-ventre, on trouva toute la cavité du bassin pleine d'une humeur, qui avoit toute l'apparence d'un lait corrompu. Une pareille humeur occupoit la cavité de la matrice. Mais en pressant la substance même

de ce viscère, on fit sortir du lait qui ne paroissoit point corrompu. Ce dernier phénomene me frappa singulièrement et me parut très-remarquable.

Au reste tous les viscères du bas-ventre etoient dans un état naturel. La personne n'etoit venue que peu avant sa mort à la Charité, et l'on n'avoit pu s'informer des causes procatarctiques de sa maladie. Elle devoit vraisemblablement avoir éprouvé des passions fortes de l'âme, qui donnèrent occasion à un état spasmodique, qui fut à son tour la cause de la maladie et de la mort.

3.

Une femme âgée de 24 ans, méchante et quereleuse de son naturel, laquelle avoit essuyé une maladie vénériene, accoucha naturellement d'un enfant le 7 mai 1783.

Avant d'accoucher, elle avoit déjà des mouvemens fébriles, la langue sâle, et la bouche mauvaise. Huit heures après l'accouchement on lui donna un *émétique*, qui lui fit rendre beaucoup de bile.

Le second jour, comme la fièvre n'avoit point cessé, et que le pouls étoit dur, on la saigna, et on lui donna ensuite le *sel de tartre saturé de jus de citron*. Vers le soir on apperçut du lait dans les seins.

Le troisième jour à cause du très-mauvais état de la bouche, on lui répéta l'*émétique*; mais il n'opéra que par les selles; effet qui m'a toujours allarmé.

A l'approche du quatrième jour, elle tomba dans le délire; le pouls s'affaissa; les lochies

cessèrent, et le lait disparut. On lui donna des *diaphorétiques antiphlogistiques*, et on lui appliqua des vésicatoires.

Le cinquième jour, le ventre se météorisa, et la langue fut paralysée. Elle mourut le septième jour après l'accouchement.

Dans le bas-ventre on trouva environ une chopine d'humeur jaunâtre ; mais les viscères y étoient parfaitement en bon état.

Il paroît clair, que la bile passant dans le sang avoit corrompu la lymphe, et donné lieu à des engorgemens du bas-ventre.

4.

Une fille de vingt-deux ans, qui avoit demeuré chez une femme de mauvaise vie, mit au monde pour la première fois le 14 septembre 1785 par un accouchement naturel, un garçon bien portant. Pendant qu'on coupoit le cordon ombilical, on s'apperçut d'un corps membraneux, qui paroissoit être une portion du placenta, mais qui cependant resta, après la sortie de celui-ci. En l'examinant avec plus d'attention, on vit que c'étoit la levre postérieure de l'orifice de la matrice qui étoit entrainée et qui pendoit devant la levre antérieure, en sorte qu'on pouvoit la tirer dehors et la voir. On ne put savoir au juste si ce décollement avoit été occasionné par le passage de l'enfant, ou si c'étoit l'effet de la mal-adresse de la personne qui l'avoit accouchée ; quoique on n'eût aucune raison d'en accuser cette dernière, et que d'ailleurs l'accouchée n'éprouvât pas la moindre douleur au toucher.

Quoiqu'il en soit cette lésion menaçoit d'une inflammation de la matrice, d'autant plus, que les parties antérieures du vagin étoient déjà un

peu enflamées. Au reste sans parler de la perte du sang suffisante, et même plus considérable que de coutume qui avoit eu lieu, il n'y avoit point de signes de plethore, Ainsi on se contenta de lui faire des injections composées de *sel ammoniac*, de *vinaigre* et d'*eau*; on lui appliqua des fomentations au bas-ventre, et on lui fit prendre en abondance comme cela se pratique en pareilles occasions, du *nître* dans une *crême de gruau* d'*avoine chaude*.

Elle passa les deux premiers jours après l'accouchement assez bien en apparence. Le troisième elle eut la fièvre de lait; dont le sein se remplit bientôt.

Le quatrième jour vers le soir la fièvre devint plus considérable, et fut suivie d'une diarrhée accompagnée de tranchées dans les intestins, mais qui céda à l'usage de l'*ipécacuanha* et de la *rhubarbe*. Il n'en fut pas de même de la fièvre, qui vraisemblablement étoit une suite de l'exulcération, qui s'étoit établie dans les parties génitales.

Le cinquième jour, la malade sentit de nouveau des douleurs au ventre; la tuméfaction de cette partie jointe à la continuation de la fièvre, me fit craindre comme de raison, un dépôt laiteux, et conséquemment une véritable fièvre puerpérale. Ainsi je le fis frotter avec le *liniment anti-spasmodique* et fomenter constamment. Je lui donnai intérieurement la *mixture diaphorétique* mêlée avec du *camphre*.

Le sixième jour, elle perdit son lait, et étoit toujours tourmentée des symptômes du bas-ventre

Le septième jour, la tuméfaction et les douleurs augmentèrent; et le pouls devint petit et extrêmement vîte, Elle fut dans le même état le huitième jour.

Le neuvième jour, le bas-ventre s'affaissa un peu, mais au mauvais pouls se joignit un hoquet rebelle à tous les moyens *antispasmodiques*, que je lui fis administrer; et elle mourut le onzième jour après l'accouchement.

A l'ouverture du cadâvre, on trouva dans la cavite du bas-ventre, environ deux chopines d'une humeur très-fétide, mais qui paroissoit cependant sous la forme d'un lait frais. Les intestins extrêmement enflamés, étoit moyennant cette humeur collés les uns avec les autres. La matrice ne s'étoit pas assez contractée; et paroissoit intérieurement enflamée. A l'orifice de ce viscère on trouva la lésion, qu'on avoit déjà sentie par l'attouchement.

Ce cas prouve, que l'inflammation de la matrice peut aussi devenir une cause occasionnelle de la fièvre puerpérale. Du moins étoit-il impossible d'assigner une autre cause à ce dépôt laiteux. La personne se portoit bien avant cette époque et il n'y avoit le moindre vestige de quelque autre cause irritante. La métastase du lait au bas-ventre suivit les progrès de l'inflammation de la matrice d'une manière trop évidente, pour qu'il en reste aucun doute. Mais cette inflammation ne produisit la fièvre puerpérale, que par accident, et comme cause purement occasionelle. La preuve en est dans ces inflammations mortelles de la matrice, qui n'avoient occasionné le moindre épanchement de lait; ainsi que nous l'avons rapporte dans le cours de ces observations.

Quoique je n'eusse pas le moindre doute sur la nature laiteuse de l'humeur transportee, cependant, pour écarter toute apparence de préjugé, j'en envoyai une partie au chymiste

HERMBSTADT; qui après l'avoir soumise à l'examen me répondit en ces propres mots : ,, la liqueur ,, que vous m'avez envoyée, est un véritable ,, lait, surchargé d'alcali volatil, dont je l'ai ,, débarassé très-facilement par l'alcali fixe. ,, En y ajoutant au contraire les *acides*, j'ai sur ,, le champ opéré une solution, par laquelle les ,, parties caseuses et butyreuses se sont séparées ,, les unes des autres ,,.

Je crois maintenant avoir justifié mon opinion sur la nature de la fièvre puerpérale par des preuves aussi multipliées qu'irrécusables. Je me flatte même d'avoir été le premier à débrouiller le caractere de cette maladie ; quoique ce soit Vanswieten, et ensuite Puzos qui aient frayé le chemin. Les Médecins Français paroissent aussi à présent être assez de la même opinion, quoique en général ils ne fassent pas assez attention à la différence des causes occasionelles. LA ROCHE, bon écrivain d'ailleurs, a cependant depuis peu soutenu l'opinion vulgaire, qui fait consister l'essence de la fièvre puerpérale dans une inflammation des intestins. L'*ipécacuanha*, recomandé par DOULCET, comme spécifique, ne convient que lorsque la cause occasionelle n'est qu'une acrimonie contenue dans les premières voies.

Il y a des cas, et notamment lorsque la maladie est sporadique, où ce remede est certainement nuisible, et où les moyens qui évacuent les premières voies, favorisent plutôt les dépôts laiteux dans le bas-ventre. J'ai été convaincu de cette vérité par des expériences malheureuses.

Nous pouvons donc regarder comme complette la doctrine des fièvres puerpérales, considérée

en général, et n'appliquer nos recherches ultérieures qu'à en assigner avec plus de précision les causes occasionelles, et le mode du traitement.

Mais comme toutes les données que nous avons présentées, pourroient bien n'être ni assez lumineuses, ni assez convaincantes pour tout le monde, qu'il me soit permis de récapituler ce que j'ai deja dit sur cette matiere, et de repondre en même tems à quelques objections qu'on m'a faites depuis peu.

La cause matérielle de la fièvre puerpérale est une congestion d'humeurs laiteuses dans les viscères abdominaux, et principalement dans les parties génitales internes, dans le péritoine et ses appendices. Toutes les fois que cette congestion n'existe point, la maladie est bien différente; et l'on ne doit point l'appeler fièvre puerpérale, si l'on veut attacher à ce mot, une idée générale et naturelle.

Quant aux causes occasionelles, les auteurs les ont très-souvent confondues avec les causes materielles qui déterminent la nature de cette maladie. Et comme ces causes occasionelles sont de diverses especes, on peut expliquer par là, la diversité des opinions de differens auteurs sur la nature de cette maladie; puisque chacun l'a déterminée d'après telle ou telle cause occasionelle, qu'il avoit plus ou moins rencontrée dans sa pratique, en excluant celle que son expérience particulière ne lui avoit point présentée

Ainsi la nature de cette maladie consiste dans un amas d'humeurs corrompues dans le bas-ventre, qui sont, ou du lait séparé déja par les organes destinés à cette sécretion, ou une humeur destinée à former du lait. Par là, il est

très-facile

très-facile d'expliquer pourquoi cette maladie n'a lieu que chez les accouchées. Le systême des vaisseaux lymphatiques est éminemment lié avec la matrice dans le tems de la gestation; la preuve en est dans le grand rapport qui existe entre l'état de la grossesse et du fétus, et celui du sein. On peut expliquer par là, pourquoi après l'accouchement, la lymphe ne trouvant plus d'accès auprès de la matrice, par la contraction de ce viscère, est disposée à former des congestions ailleurs. Si sa quantité n'est point excessive, et que la sécrétion du lait se fasse d'une manière convenable, on n'a rien à craindre de ces congestions; sa surabondance, au contraire jointe à quelque obstacle dans la secrétion du lait, l'accumulera nécessairement dans les parties où les vaisseaux ont par la pression et l'extention perdu leur ressort et leur faculté propulsive: dans celles sur-tout, qui (comme les parties génitales internes) ont une sympatie particulière avec les organes sécrétoires du lait, et où la lymphe est devenue plus âcre et plus propre à former des congestions par le mélange du lait déjà séparé, mais corrompu et détourné par d'autres causes. Une pareille congestion et un épanchement si soudain de lymphe corrompue n'arrive point hors de l'accouchement, parce qu'alors cette humeur n'a point un lieu déterminé pour s'y rendre par préférence; que rien n'empêche d'une manière brusque son cours ordinaire; qu'aucune compression ou dilatation n'a fait perdre aux vaisseaux leur ressort; et qu'il n'y a point de lait qui puisse se transporter ou se corrompre tout-à-coup. Mais quand même on ne voudroit pas à la rigueur appeler *dépôts laiteux*

les humeurs épanchées dans la fièvre puerpérale, il sera toujours certain, que cette lymphe est souvent mêlée avec du lait corrompu transporté d'ailleurs, et que ces congestions se forment d'autant plus facilement, que la sécrétion du lait se fait mal. Dans le tems de la grossesse et à la suite de l'accouchement la quantité de la lymphe est beaucoup plus considérable qu'elle n'est ordinairement: vraisemblablement, afin que dans le premier cas elle se rende à la matrice, et serve de nourriture au fétus, et que dans le second elle se rende au sein et serve pareillement à la nourriture du nouveau-né. Ainsi toutes les fois que cette lymphe est trop abondante, pour qu'elle puisse être toute employée et soumise à l'action des organes sécrétoires; que les vaisseaux sont trop foibles, pour la contenir, et pour maintenir par là l'équilibre, si d'ailleurs cette lymphe par quelque autre cause vient à se corrompre et à devenir âcre, il doit nécessairement en résulter des congestions et des épanchemens.

Cette théorie, ainsi que toutes les théories en général, tient beaucoup aux idées justes qu'on doit se former des causes matérielles et formelles, prédisposantes et occasionelles, éloignées et prochaines. Les causes matérielles font principalement l'objet de l'art; et les causes prochaines sont le but que la science se propose. Tout ce qui est compris entre ces deux termes, est également lié avec la théorie et la pratique. Cependant nous pouvons très-bien connoître les causes matérielles, et ignorer absolument les causes prochaines, parce que l'idée des unes est tout-à-fait indépendante de celle des autres. Ainsi nous pouvons avoir une idée précise des

causes prochaines, sans connoître les causes éloignées, parce qu'il ne nous est point permis d'argumenter des premières aux secondes.

Si l'on admet l'opinion, qui regarde comme cause prochaine de l'épanchement des humeurs purulentes, la dilatation des vaisseaux exhalans du péritoine et de ses appendices, il restera toujours à savoir : premièrement, ce qui avoit produit ces congestions d'humeurs ; ensuite, de quelle nature sont ces humeurs; et enfin comment s'étoit faite la dilatation des vaisseaux exhalans.

Il est très-facile de sentir combien doivent être multipliées les causes, qui peuvent dans ces cas avoir lieu, et qu'on seroit dans une grande erreur, si l'on regardoit le particulier comme le général. Cette erreur cependant a été celle de la plupart de ceux qui ont traité cette matière.

Il est d'abord possible, que l'atonie seule des vaisseaux exhalans produise un épanchement de lymphe, sans que celle-ci soit en trop grande quantité. Dans ce cas la cause prochaine est en même tems la cause occasionelle.

En second lieu, il peut y avoir une si grande quantité de lymphe, que par la seule impétuosité de son cours elle se fraye un chemin par les pores des vaisseaux, sans que ceux-ci aient perdu leur ton naturel. Dans ce cas la cause prochaine dépend immédiatement de la cause materielle.

Troisièmement, des causes irritantes et convulsives peuvent seules occasioner une congestion, et ensuite par la continuité de leur action un épanchement, quand même les vaisseaux auroient leur ton naturel, et que la quantité de la lymphe

ne seroit point exhorbitante. Dans ce cas les causes qui avoient produit l'irritation, sont les causes occasionelles.

Quatrièmement, ces causes peuvent être de bien différente nature. Elles peuvent être morales ou physiques; elles peuvent résider dans une irritabilité contre-nature des solides, ou dans une acrimonie particulière des fluides.

Cinquièmement, ces causes irritantes peuvent occasioner une inflammation du péritoine et de ses appendices; de laquelle résultent naturellement l'attraction des humeurs lymphatiques, l'affoiblissement des solides, et par conséquent un épanchement. Mais comme les causes occasionelles ne constituent point la nature d'une maladie, on ne peut non plus dans ce cas faire consister la fièvre puerpérale dans l'inflammation.

Il peut exister encore beaucoup d'autres circonstances, dont cependant le résultat est toujours le même, savoir un épanchement de lymphe corrompue. C'est toujours la même cause matérielle, toujours la même nature de maladie; mais qui dépend de plusieurs causes intermédiaires bien différentes les unes des autres.

Pour peu qu'on perde de vue dans cette occasion la *congestion et l'épanchement d'une matière laiteuse et purulente*, on s'écarte de son objet; car ce sont les seuls signes qui caractérisent la fièvre puerpérale.

Celui qui ne considère point dans cette occasion la coëxistence de cette lymphe avec l'état de l'accouchée, comme un rapport essentiel, n'aura jamais une idée juste de la nature de la *fièvre puerpérale*; pour lui ce nom ne désigne aucune espece particulière et naturelle de maladie, et ne signifie autre chose, si ce n'est une fièvre, qui attaque

une femme en couche, et dont les suites naturelles appartiennent à la couche plutôt qu'à la fièvre.

Celui qui ne considère comme cause de la congestion et de l'épanchement de lymphe, que la pression et l'affoiblissement des vaisseaux du bas-ventre, ne fait point attention, que cette cause est commune à toutes les femmes en couche.

Celui qui fait dépendre cette maladie de l'irritation occasionée par la saburre des premières voies, oublie sans doute, qu'avec le meilleur état des premières voies, souvent la seule frayeur peut produire immédiatement la congestion et l'épanchement de la lymphe.

Celui enfin qui n'y voit d'autre cause que l'inflammation, peut revenir de cette erreur, en examinant avec plus d'attention les phénomenes de la maladie, et ceux que l'ouverture des cadâvres présente.

Celui au contraire, qui sait réunir sous leur véritable point de vue tous les cas de cette maladie verra sans difficulté que dans le tems des couches le lait est dans une étroite liaison avec la lymphe; que ces humeurs peuvent très-facilement s'accumuler et s'épancher dans telle ou telle partie du corps; que les causes de cet épanchement sont de différente nature; et que malgré cette diversité, la nature de la maladie consiste toujours dans la congestion et dans l'épanchement du lait ou de la lymphe dans les vaisseaux du bas-ventre.

X L V I I I.

Des effets de la Bella-dona.

Une femme âgée de 19 ans, d'une constitution de corps assez forte, et d'un tempérament

mélancholico-sanguin, vint à la maison de Charité au commencement de février 1784, avec une fièvre putride.

A la suite des remedes convenables qu'on lui administra, elle eut des évacuations, qui, quoique elles ne fussent pas tout-à-fait critiques, la soulagèrent au point, qu'elle pouvoit se promener dans la maison. Un jour, en sortant de la chambre, saisie vraisemblablement de froid, elle fut tout-à-coup attaquée d'apoplexie, et perdit la parole. On remédia bientôt à l'apoplexie ainsi qu'à la paralysie des extrémités dont elle étoit accompagnée, par l'usage des *sudorifiques* et des *résolutifs*. Mais elle resta muette, en dépit des plus efficaces remedes qu'on lui administra pour lui faire recouvrer la parole. Je lui fis prendre pendant quelque tems l'extrait d'*aconit*; mais ce remede n'eut pas plus de succès que les autres. Je me rappelai une esquinancie appelée convulsive, dans laquelle la perte totale de la parole et l'impossibilité d'avaler, rebelles à tous les moyens, tels que les *bains*, les *vésicatoires*, l'*opium* et l'*electricité*, cédèrent enfin à l'usage de la *bella-dona*. Je n'avois pas cru dans le tems devoir lui attribuer ces bons effets; parce que je n'avois considéré la maladie que comme le maximum d'un spasme hystérique, ou comme on l'appele une *boule hystérique*, et que j'avois compté d'avance sur la résolution de ce spasme. Mais le cas actuel me parut avoir une telle ressemblance avec celui-là, que je résolus d'essayer la *bella-dona*.

Ainsi le 3 avril, je lui fis prendre cinq grains d'extrait de racine de *bella-dona*. Elle en eut des vertiges, le regard fixe et farouche, avec dila-

tation de la prunelle. Vers le soir et pendant la nuit elle sua on ne peut plus copieusement. Le matin il y eut un changement dans tout son corps ; elle essaya de parler, et souhaita le bon jour à ses voisines à leur grand étonnement. Dès ce moment, elle recouvra de plus en plus ses forces ; et sortit enfin de la maison de Charité en état de santé.

Ne doutant plus que ce ne fût l'effet de la *bella-dona* sur-tout après lui avoir donné tant de remedes sans succès, je pris une grande confiance pour ce remede, et je le donnai depuis à tous ceux qui se trouvoient à cette époque dans la Charité, attaqués de convulsion, de paralysie ou d'épilepsie. Mais je n'observai chez aucun de ces malades un effet aussi marqué, que dans le cas déjà rapporté. Souvent les invasions de l'épilepsie parurent cesser pendant des mois entiers ; il y en eut même, qui furent abandonnées, comme parfaitement guéries ; mais elles revinrent après l'espace de trois ou quatre mois, telles qu'elles étoient auparavant.

Je la donnai avec aussi peu de succès pendant 14 jours de suite. Dans une goute séreine, occasionnée par une *plique Polonoise* coupée, et qui avoit été également rébelle aux autres moyens employés, tels que les cauteres, le *tartre émétique*, les *sulphureux*, la *valériane*, les *proscarabées*, les *sels volatils* et les *bains* chauds et froids.

Dans le cas que j'ai déjà rapporté, il me semble que la *bella-dona* avoit agi comme résolutif. Il y avoit encore vraisemblablement dans le corps une acrimonie fébrile, attachée aux nerfs des organes de la parole, et que la *bella-dona* mit

en mouvement. Mais dans tous les cas, où la maladie dépend plutôt d'un éréthisme contre nature des nerfs, ou des causes locales, ce remede paroît n'avoir aucun effet.

XLIX.

D'un vomissement mortel.

Une femme âgée de 19 ans, mariée avec un soldat depuis dix mois, et malade pendant tout cet espace de tems, se plaignoit sur-tout d'une douleur constante à l'extrémité inférieure de l'épine du dos. Cette douleur se faisoit sentir plus vivement toutes les fois que la malade se baissoit, et devenoit par-fois si violente, qu'elle étoit obligée de se coucher, ne pouvant rester sur ses jambes. Elle avoit d'ailleurs une envie continuelle d'uriner, quoique l'urine ne coulât qu'en très-petite quantité et avec douleur.

Quelques mois après son mariage, ayant perdu ses régles, elle se crut enceinte. Bientôt après elle fut sujette à des vomissemens, qu'elle voulut appaiser par différens remedes; mais ne reussissant point, elle vint à la maison de Charité le 25 septembre 1784, le dixième mois après son mariage.

Le vomissement duroit déjà depuis environ trois mois. Aussi étoit-elle fort amaigrie et avoit un pouls foible et fébrile. Sa langue étoit sale et elle se plaignoit d'avoir la bouche amere. Je voulus purger les premières voies par quelques doux résolutifs; mais elle vomit tout; et je ne pus appaiser ce vomissement constant par aucun *antispasmodique* employé intérieurement ou extérieurement.

La douleur de l'épine du dos, et la difficulté

d'uriner que la suppression des regles avoit occasionnées me firent croire que la cause du vomissement devoit être dans les reins. En examinant le bas-ventre je ne trouvai point cette partie du corps assez forte à proportion du reste, et je m'apperçus de plus, que le col de la matrice étoit dur et allongé. Cette observation me parut justifier l'idée que j'avois conçue du siège de la maladie ; et me portoit à regarder la suppression des regles comme l'effet plutôt de l'empêchement de la circulation du sang dans le bas-ventre, que comme un signe de grossesse.

Je lui fis appliquer en conséquence des sangsues à l'anus ; j'employai les *linimens*, les *fomentations* et les *bains* chauds. Mais malgré tous ces moyens, le vomissement persista, au point qu'à l'exception d'un peu de vin, elle ne pouvoit rien retenir. Affoiblie de plus en plus, elle mourut le 17 novembre.

Quel fût mon étonnement, en voyant par l'ouverture du cadâvre qu'elle avoit été réellement enceinte. Et quoique je n'eusse pu rien faire de plus, quand même j'aurois considéré sa maladie comme une suite de la grossesse, mon erreur cependant dans le diagnostic me fit bien de la peine. Au reste l'enfant paroissoit être mort depuis quelques mois ; parce qu'il étoit d'un volume trop médiocre pour son âge, et que les eaux quoique abondantes, étoient brunes et épaissies.

Je me consolai bientôt par l'inspection des organes appartenant à l'urine, les reins étoient extrêmement dilatés ; les conduits et les bassins contenoient une grande quantité d'humeur purulente. Les urétaires étoient aussi plus dilatés

que dans l'état naturel. Mais je ne pus y appercevoir ni calculs, ni aucune autre cause éloignée qui eût pu donner lieu à la maladie.

Il est très-probable que l'état contre nature des reins avoit été la cause du vomissement, comme celui-ci avoit à son tour occasioné la mort de l'enfant. Il se peut aussi que la grossesse fut la cause occasionelle du vomissement que l'affection des reins entretint ensuite après lui avoir donné naissance comme cause prédisposante.

Il n'est pas moins vraisemblable, que toutes les fois que les symptômes ordinaires de la grossesse, augmentent à un tel point, qu'ils deviennent nuisibles au corps, il y a d'autres causes qui s'y mêlent, et auxquelles le médecin doit avoir une attention particulière. Car enfin la grossesse n'est point un état contre nature, et ne peut tout au plus donner lieu à des accidens fâcheux, que comme cause occasionnelle et passagere.

L.

D'un vomissement mortel occasioné par des calculs biliaires.

Un homme âgé de quarante-sept ans, d'un tempérament phlegmatico-sanguin, étoit attaqué depuis quelques ans du calcul. Il en étoit sur tout incommodé dans les tems de nouvelle lune; époque à laquelle, il rendoit aussi souvent des calculs. Il se portoit bien au demeurant, s'occupoit beaucoup de travaux d'esprit, faisoit peu d'exercice, et mangeoit assez bien. Un jour, il éprouva tout-à-coup des vertiges, un abbatement, et une angoisse, occasionnée en grande

partie par la crainte de la mort. Une saignée et quelques purgatifs remédièrent à ces accidens sans cependant avoir dissipé la crainte de la mort. Comme il restoit encore un peu de saburre et de débilité dans les premières voies ; je lui fis prendre quelques doux *laxatifs*, et ensuite des *fortifians*. Pendant l'usage de ces remedes, et quelques semaines après la première attaque, il eut spontanément un vomissement bilieux, que je voulus favoriser d'abord. Cependant, comme je voyois qu'il persistoit toujours, je tentai tous les moyens connus pour l'arrêter, mais sans succès. Le malade perdit entièrement le sommeil et l'appétit, tourmenté jour et nuit par son vomissement bilieux.

Je crus dans le commencement, que le vomissement étoit excité sympatiquement par des calculs de reins ; et cela me paroissoit d'autant plus vraisemblable qu'en effet il rendoit de nouveau quelques calculs. On employa l'*air fixe*, l'*opium*, les *vésicatoires*, l'*huile de ricin*, donnée copieusement, les *bains* chauds et les fomentations pour arrêter le vomissement ; mais le tout fut sans succès.

Cependant comme la matière qu'il rejettoit constamment, étoit bilieuse, et en partie comme endurcie, ces signes joints à la pression que le malade sentoit sur la région du foie et au creux de l'estomac, paroissoient indiquer d'une manière plus que probable que le vomissement étoit occasioné par le foie et par la vésicule du fiel. Je lui administrai en lavemens, et en emplâtres, l'*assa-fétida* ; je lui donnai l'*opium* et le *musc* à grandes doses, ainsi que le *petrole*, le *baume de soufre*, l'*huile de térébenthine*, et celle

des *baies de genièvre* comme des remedes spécifiques contre les calculs biliaires ; mais je n'en obtins pas le moindre succès. J'aurois pour cette fois regardé sa maladie comme fort dangereuse, si son pouls très-bien réglé et sans fièvre, ne me donnoit encore quelque espoir.

Enfin comme sa mine n'étoit jaune ni cachectique, et qu'il n'y avoit d'ailleurs aucun indice d'inflammation des intestins, ce qui n'auroit pu guere manquer d'arriver dans un éréthisme si considérable du systême bilieux, je crus encore m'être trompé sur la cause de sa maladie. Je pensai alors que le vomissement pouvoit bien avoir pour cause un endurcissement du pancréas ou du pylore, ou bien quelque stéatome, d'autant plus que le malade dans les derniers tems vomissoit de la véritable graisse. Ainsi je me contentai de l'usage de quelques *adoucissans* et des lavemens émolliens.

Cet état de vomissement continuel, d'insomnie et de défaut de toute nourriture dura pendant environ six semaines. Au bout de ce tems, le vomissement enfin cessa ; mais le pouls devint fébrile, et le malade étoit déjà tombé dans le délire. Quoique les sueurs et les urines parurent annoncer quelque chose de critique, il mourut néanmoins le septième jour après l'invasion de la fièvre.

A l'ouverture du cadâvre, nous trouvâmes quatre calculs bilieux, chacun de la grosseur d'une aveline. (1) La surface interne de la vésicule du fiel étoit couverte d'une croûte

---

(1) Le Chymiste HERMSTADT soumit deux de ces calculs à l'examen chymique.

crystalline, le canal cholédoque entièrement obstrué, et les intestins en partie enflamés.

L I.

D'une rage occasionée par la morsure d'un chien irrité.

Un jeune homme âgé de dix-neuf ans, fut mordu à la cuisse droite par un chien à l'attache, au commencement d'août 1784. L'animal, quoiqu'il ne fut point enragé, étoit tellement irrité, qu'il mit en lambeaux les chausses et la chemise. Cependant la plaie n'étoit point considérable: mais le jeune homme fut fort effrayé et retourna chez lui très-abattu. N'ayant apperçu aucun signe de rage dans le chien, on étoit tranquille sur son sort. Quelques jours après, le jeune homme ordinairement gai, se sentit plus abattu encore; il parloit peu, cherchoit à être seul, et se plaignoit constamment de mal de tête. Six semaines après la morsure, ce silence morne se changea tout-à-coup en une rage complette. Ses yeux étinceloient, et jettoient des regards farouches autour de lui; il rioit souvent; il dormoit peu; il avoit beaucoup de soif, et cependant il ne prenoit ni nourriture ni boisson, quoiqu'à proprement parler il ne parut point avoir peur de l'eau. Après avoir passé deux jours dans cet état, il revint à son premier abattement. Mais au bout de quatre semaines les symptômes de la rage reparurent à un tel point que ses parents n'osoient plus l'approcher. Il ne pouvoit se tenir de bout, ou du moins il avoit la plus grande répugnance contre cette position naturelle. Il se couchoit sur le ventre; il happoit tout ce qu'il rencontroit et poussoit des cris semblables aux hurlemens

d'un chien. Au reste il n'avoit guere d'horreur pour l'eau ; et il en buvoit sans grande difficulté.

C'est dans cet état qu'on le porta à la maison de Charité le 13 octobre. Je lui fis donner à différentes reprises six grains de *tartre émétique* dissous dans l'eau ; ce qui lui procura le vomissement de quelques glaires bilieuses. On scarifia l'endroit mordu de la cuisse, on le saupoudra avec des *cantharides*, et on lui appliqua un vésicatoire à la jambe gauche. Je lui prescrivis la *potion antilyssique*, suivante :

R. *Scarab. Maj N°. viij.*
Theriac. Andr. o. p.
Sal. vol. c.c. d. ij.
Camphor. d. j.
Spir. Minder. o. viij,

On devoit lui donner de ce mélange, plein une cuiller d'heure en heure ; ce que souvent l'agitation du malade ne permit point d'exécuter. Pendant la nuit, il eut quelques momens tranquilles, mais sans avoir dormi ; de tems à autre il retomboit aussi dans son état de rage; il poussoit des cris terribles, et se jettoit la bouche ouverte sur ceux qui l'approchoient. Vers le matin, il dormit tranquillement, se réveilla quelques heures après dans tout son bon sens, et prit sa dose de potion. Bientôt après il se rendormit; il eut une abondante sueur et rendit des urines fréquentes et copieuses. L'après-midi, pendant qu'il dormoit, il éprouva à la cuisse droite des mouvemens convulsifs très-violens, qui durèrent pendant environ huit minutes. Une heure après il se réveilla de nouveau en parfaite connoissance, et prit sa potion ; il

dormit presque toute la nuit suivante, sua et urina beaucoup; mais à son réveil il n'etoit point aussi tranquille qu'auparavant. Il se mit à pleurer en appelant sans cesse un de ses maîtres par son nom; et l'on ne pouvoit le consoler en aucune manière, jusqu'à ce qu'après trois heures environ, il se tranquillisa lui-même. A midi il mangea un peu de soupe, et resta jusqu'au soir assez tranquille, à quelques intervalles près pendant lesquels il pleura et montra de l'inquiétude. L'après-midi on lui donna un lavement émollient en y ajoutant un peu d'*opium*; ce qui lui lâcha le ventre. Depuis six jusqu'à huit heures du soir, il se roidit subitement, comme s'il étoit attaqué d'un tétanos universel. Il revint ensuite à son état naturel, et dormit depuis minuit jusqu'à trois heures. A son réveil, il pleura de nouveau, il gémit, il ne répondit rien aux questions qu'on lui fit, et ne voulut point boire. Bientôt après il se rendormit, et se réveilla ensuite à six heures dans la même agitation, en s'accusant d'être un grand pécheur, d'avoir mérité son sort et en désespérant de son salut. On le consola et on parvint à le tranquilliser vers les neuf heures. Il passa le reste de la journée dans cet état; il prit sa potion, ainsi que les alimens et la boisson qu'on lui avoit présentés. Ou lui administra deux lavemens, qui opérèrent une assez considérable évacuation d'excrémens fétides.

Il passa la troisième nuit toute entière sans dormir, mais assez tranquille. Il poussa de tems en tems quelques soupirs, et se plaignit des douleurs que les vésicatoires lui causoient.

Le seize octobre le matin, il eut encore une attaque qui ne dura cependant qu'une heure et qui

d'ailleurs n'étoit point violente. Il gesticula avec les mains comme s'il vouloit lutter contre quelqu'un, il pleura, et ne voulut prendre ni remedes ni boisson. A la suite d'un lavement il eut une évacuation copieuse, se tranquillisa, et dormit pendant toute la nuit. Il s'éveilla à six heures dans tout son bon sens. Je lui continuai sa potion pendant onze jours; et comme il n'y avoit plus aucun accident particulier, je lui ordonnai un *électuaire* fait avec une once de *quinquina*, un gros de *rhubarbe* et deux onces de *suc de scille.*

Mais le vingt-sept octobre, à dix heures du soir il eut encore une attaque, qui différoit de la précédente en ce qu'il perdit entièrement la parole, il étoit sans connoissance et avoit le regard fixe. On lui administra un *émétique*, et bientôt après un lavement. Il fut purgé par haut et par bas, et reprit connoissance au bout d'une heure; mais il étoit foible et abattu.

Comme les selles étoient toujours mêlées de beaucoup de pituite, que le malade avoit dans le tems de sa santé rendu quelquefois des vers et qu'il éprouvoit de tems en tems une salivation et une demangeaison du nez; j'eus quelques doutes sur la nature de sa maladie; d'autant plus, que d'après des informations, le chien qui l'avoit mordu étoit parfaitement sain. Je mêlai donc ma poudre *anthelminthique* (1) avec l'*électuaire.* Ce mélange lui fit rendre une plus grande quantité de pituite; mais il resta toujours dans son abattement, mangea fort peu, et ne parla point.

---

(1) Voyez : Médec. clinique vol. 11 p. 223 de la traduct. Franc. *Not du traduct.*

Il rendit

Il rendit quelques moments après un vers ; et je lui fis donner deux doses de *gomme de gutte*, de dix grains chacune dans le même jour, et un lavement composé de *miel* et de *lait* : cependant les selles pour cette fois-ci ne présentèrent que de la mucosité. Après avoir continué pendant quelque tems le remede *anthelminthique* je lui fis prendre un *électuaire* composé de *quinquina*, de racine de *valériane* et de *jus d'orange*. Ce remede rétablit un peu ses forces ; mais sans l'avoir entièrement délivré de son abattement et de sa timidité. C'est dans cet état qu'il sortit de la maison de Charité dans le mois de novembre à la demande de ses parents.

Depuis cette époque, il eut assez de forces pour se remettre à un léger travail : mais son sommeil étoit toujours court et agité, il se plaignoit souvent de douleurs à la partie mordue. Son pouls resta petit, irrégulier et spasmodique. Son regard avoit toujours quelque chose de farouche. Il demeuroit souvent pendant une demi-heure sans proférer un seul mot ; et faisoit ensuite des éclats de rire, sans pouvoir en rendre raison à ceux qui la lui demandoient. Une fois il mordit tout-à-coup, pendant qu'il étoit tranquille. Ces accidens disparurent cependant en partie ; et passa toute l'année (1785) à vaquer à ses affaires.

Mais au jour de l'an 1786, il commença tout-à-coup à rire et à déraisoner, et devint si méchant, qu'il vouloit battre tous ceux qui l'approchoient, sans en excepter sa mère ; il les forçoit à le fuir par ses regards menaçans. On l'envoya de nouveau à la maison de Charité. M'étant apperçu, qu'il y avoit encore des indices

de vers, je lui fis prendre le même remede *antelminthique*, qui le tranquillisa un peu sans améliorer beaucoup son état. Je découvris pour cette fois, qu'il étoit aussi sujet, à l'onanisme; et je lui ordonnai des bains froids. Il revint à son premier état, en recouvrant sa tranquillité et sa raison; mais il étoit toujours timide et triste; et nous le renvoyâmes pour la seconde fois de la maison de Charité.

Il est plus que probable, que la cause de cette maladie fut la morsure du chien. Car le malade avoit joui d'une bonne santé depuis son enfance; et quoiqu'il rendit de tems en tems des vers, tous les accidens cependant que nous avons rapportés, ne se manifestèrent qu'à la suite de la morsure. Ce fut quelques jours après cette morsure qu'il se sentit abattu, et au bout de six semaines qu'il devint enragé. D'ailleurs les remedes spécifiques qu'on lui administra, calmèrent toujours la violence des accidens d'une manière efficace: et le retour soudain de ces accidens est en général beaucoup plus approprié au caractère de la rage canine, qu'à la manière dont les maladies nerveuses dépendantes uniquement de vers, se manifestent. Enfin il ne rendit pendant tout le tems du traitement que trois ou quatre vers tout au plus, dont la naissance s'explique très-bien par le désordre des forces digestives et la foiblesse de tout le corps. Ainsi cette observation nous apprend, que la morsure d'un chien, quand même il ne seroit pas effectivement enragé, est toujours dangereuse; et qu'en second lieu la bave venimeuse d'un chien enragé ne fait point partie d'une matière morbifique particu-

lière, mais qu'elle est simplement la suite de la rage qui accompagne la maladie. Il y a sans doute le même rapport entre la maladie que nous venons de décrire, et la véritable rage ou hydrophobie, qu'il y a entre un chien irrité, et un chien enragé.

L I I.

De l'Étiologie de la gale.

Le médecin de la Cour d'Hanovre, Wichmann a depuis peu, en publiant son étiologie de la gale (1), ajouté de nouvelles preuves à une doctrine presque tombée dans l'oubli, et que peu de médecins connoissoient. Ses argumens m'ont pleinement convaincu, que les cirons ou mites ne sont point une suite accidentelle de la gale, mais qu'elles en constituent l'essence. Cependant je ne puis dissimuler, que je trouve plusieurs de ses explications trop forcées; et je pense que dans cette théorie on peut tenir un juste milieu, qui éclaircisse toutes ses assertions, qui s'accorde avec toutes les observations qu'il a faites sur ces animaux, et qui prévienne tous les dangers qui pourroient en résulter pour la pratique. Il me paroît très-vraisemblable, que dans la gale il faut principalement une disposition particulière de la peau et des humeurs qui y sont contenues, sans laquelle les mites ne peuvent point s'y engendrer; et que d'un autre côté malgré cette disposition de la peau, la gale ne se manifeste

(1) Voyez *journ. de médecin.* vol. 93. p. 445. et sur-tout *comment. de rebus in scient. natur. et Medic. gestis.* vol. 28. p. 634. où l'on trouve un extrait plus détaillé de l'ouvrage du Docteur Wichmann. *Not. du traduct.*

pas avant que ces insectes n'y soient développés. Considérées sous ce point de vue, les mites sont une partie essentielle de la cause, sans laquelle la gale ne peut point exister. J'appellerai cette disposition de la peau la cause prédisposante, et les insectes la cause occasionnelle de la gale. Et comme ces derniers ne peuvent agir, sans la première, je dirigerai mon traitement plutôt contre la cause prédisposante que contre l'occasionnelle: parce que, soit que la cause predisposante dépende d'un vice interne et général des humeurs, ou qu'elle soit purement locale, sa rentrée peut être pernicieuse, comme sa sortie est critique.

L I I I.

Histoire de la dernière maladie du feu Roi de Prusse, Frederic II.

Il existe une liaison si étroite entre le physique et le moral de l'homme, que la connoissance de l'un est indispensable pour celle de l'autre.

La présente histoire de la maladie du plus grand Roi de notre siècle, n'est pas à la vérité une histoire complette de sa constitution physique mais comme tout ce qui regarde cet homme extraordinaire est remarquable, je pense que les écrivains de sa vie, seront bien aises d'en connoître cette partie. Les médecins ne doivent point s'attendre à y trouver de nouveaux éclaircissemens rélatifs à leur art: cependant, comme j'ai suivi très attentivement le cours de cette maladie, aidé par Mr. Schoning, valet de chambre de sa Majesté; cette description pourroit aussi être de quelque utilité pour le diagnostique.

Le Roi joignoit à un naturel extrêmement actif, un régime médicinal très-simple. Ainsi

l'on pouvoit distinguer chez lui très-clairement les mouvemens de la nature qui s'opposent à une maladie grave pendant un certain tems, d'avec ceux qu'excite le fréquent usage des remedes, ou qu'on regarde mal-à-propos comme l'ouvrage de la nature. Sous ce point de vue, le cours naturel et non interrompu de la maladie peut être instructif pour le médecin.

Dans sa jeunesse il étoit sujet à une foiblesse et une sensibilité particulière de l'estomac, au point que souvent il vomissoit sans effort tout ce qu'il avoit mangé. Et quoique jusqu'à la fin de sa vie il mangeât assez bien et digérât de même, son estomac cependant étoit toujours si irritable, que quelques grains de *rhubarbe* suffisoient pour lui procurer quatre ou cinq selles, sans parler des cours de ventre spontanés qu'il éprouvoit souvent. C'est par ce moyen que la nature bienfaisante, même dans les derniers mois de sa vie, vint à son secours et le soulagea.

Bientôt après le commencement de son regne c'est-à-dire à l'âge de vingt-huit ans, il eut quelques symptômes de goute et d'hémorrhoïdes. La goute devint au bout de quelque tems réguliére; et l'on chercha à remédier aux hemorrhoïdes par des saignées et par de légers purgatifs.

Au mois de février 1747, dans la trente-sixième année de son âge, il fut attaqué d'une hémiplegie qui cependant ceda facilement à un traitement *antiphlogistique*, sans revenir dans la suite.

Au mois de janvier 1785, dans sa soixante-quatorzième année il me fit part pour la première fois de l'état de sa santé. Il se portoit encore assez bien, si ce n'est qu'il étoit de

tems en tems tourmenté de coliques, et qu'il éprouvoit des foiblesses passagères. Il les attribuoit à ses hémorrhoïdes; mais elles étoient plutôt l'effet de ses facultés digestives affoiblies par l'âge et par le travail.

Au printems de la même année, il eut une légère attaque de goute; mais les humeurs n'ayant pas été suffisamment dépurées, furent peut être en partie la cause de sa maladie subséquente.

Au mois de juin, il prit suivant sa coutume les eaux d'Egra; qui ne passèrent pas facilement comme autrefois, mais qui lui causèrent de fréquens vomissemens. Il m'appela à Potsdam, pour me consulter, s'il n'avoit point des obstructions aux viscères et particulièrement au foie. Cette dernière conjecture paroissoit d'autant mieux fondée, qu'il avoit des hémorrhoïdes. Cependant, comme la couleur du visage et des yeux étoit très-bonne, je le tranquillisai là dessus en considérant sa maladie plutôt comme l'effet de l'affoiblissement des organes digestifs. Je cherchai à le lui persuader d'autant plus, que dans son état actuel l'observation d'un bon régime étoit fort-nécessaire. Ainsi je lui conseillai de suspendre les eaux minérales, de purger et fortifier l'estomac et les intestins par l'usage de la *rhubarbe*, et de tâcher de prévenir les engorgemens du bas-ventre par le frequent exercice à cheval.

Néanmoins les coliques et la diarrhée augmentoient de plus en plus, en sorte qu'il se sentoit par fois extrêmement affoibli. Au commencement du mois d'août je le trouvai précisément dans cet état de foiblesse. Il la regardoit comme l'effet d'un véritable dépérissement de forces, et ne croyoit point que l'art y pût remédier. On voyoit

cependant clairement que ses forces étoient plutôt opprimées qu'épuisées. Il étoit dans l'usage de se faire saigner tous les quatre mois. Une efflorescence sanguine, l'état de son pouls et la rougeur du visage indiquoient une pléthore et des embarras dans la circulation du sang. D'un autre côte, le sentiment de pression dans le creux de l'estomac, le mauvais goût de la bouche, la langue chargée, de fréquentes tranchées, et un cours de ventre fétide. étoient des signes trop manifestes d'une copieuse saburre pituito-bilieuse dans les premières voies, pour méconnoître la cause de la foiblesse et des congestions dans les parties supérieures. Je lui conseillai donc de se faire saigner sans aucun délai, et de prendre après la saignée un *émétique*. Mais son voyage de cette année pour la Silésie devant avoir lieu au bout de huit jours, de crainte de le manquer en s'affoiblissant trop, il s'adressa à son conseiller privé le Docteur Cothenius, pour lui demander, si son état actuel pouvoit supporter l'*émétique* sans inconvénient. Le Docteur trouva que c'étoit trop hazarder, et conseilla au Roi des pilules composees de *Sagapenum* et de différens extraits amers et fortifians. Le Roi se contenta de la saignée et de ces pilules, et partit ensuite pour la Silesie.

Là, un jour de revue, pendant plusieurs heures de suite il fut exposé sans autre habit que celui qu'il portoit ordinairement, à une grosse pluie qui le mouilla tout entier. Le froid dont elle fut suivie, et la saburre existante toujours dans son corps, développèrent la cause matérielle de sa maladie subséquente. Quelques mouvemens fébriles, manifestés immédiatement

après ce froid, furent pendant le voyage en partie supprimés et en partie négligés par le zèle qu'il avoit ordinairement pour ses occupations favorites.

Je commençai dès-lors à craindre que la foiblesse du bas-ventre augmentée de plus en plus, et l'impulsion du sang vers les parties supérieures, ne lui occasionasssent enfin une hydropisie de poitrine. Les mêmes causes pouvoient encore produire une apoplexie, d'autant plus, que comme je l'ai déjà remarqué, le Roi avoit une fois dans sa vie éprouvé une paralysie. L'évènement a prouvé que ma crainte n'étoit que trop fondée.

Le 18 septembre le soir, le Roi étant dans son lit eut tout-à-coup une suffocation. Il en fut soulagé par un *émétique*, qui cependant opéra en grande partie par les selles. Dès ce moment il éprouva successivement tous les maux, qui terminèrent enfin sa glorieuse carrière.

Immédiatement après cette attaque il sentit des douleurs arthriques aux extrémités. Il étoit plus que probable, que cette suffocation n'avoit été qu'une suite des mouvemens que la nature faisoit pour produire la goute; mais les forces lui manquoient en partie, ou plutôt elles devoient être enrayées par l'abondance de mauvaises humeurs. J'observai en effet que la nature malgré la goute qu'elle avoit produite, n'avoit cependant pu dompter qu'une partie de la matière. La plus grande partie y resta, et fut dans la suite la cause de sa mort, que l'âge et l'état vicieux du bas-ventre ne tardèrent point d'amener.

Depuis cette époque le Roi fut tourmenté d'une toux incommode accompagnée de très-peu

d'expectoration, et sentit plus que jamais les suites de la foiblesse des organes digestifs.

Je lui conseillai l'usage soutenu du *sel de Glauber*; que vu sa grande irritabilité, il ne pouvoit prendre qu'à la dose modique d'un scrupule pour qu'il ne lui lâcha le ventre. Je lui prescrivis de plus un peu de *rhubarbe* tous les cinq ou six jours pour évacuer la pituite à mesure qu'elle étoit résolue par le *sel de Glauber*. Il suivit ce conseil d'autant plus volontiers, que l'expérience lui avoit appris les bons effets de ce remede, et qu'il voyoit bien, que la principale cause de tous ses maux étoit la foiblesse et l'engorgement pituiteux de ses viscères. Quant aux prétendus spécifiques contre la matière arthrique, je les lui conseillai d'autant moins, que je n'en connois guere, et que le Roi n'étoit pas homme à faire usage de remedes inconnus. Les *amers* et les *astringens* l'échauffoient trop, et portoient bientôt leur action sur les hémorrhoïdes à cause de l'extrême irritabilité des intestins. Il m'avoit même dit une fois que chez lui la goute et les hemorrhoïdes étoient aux prises; et que le résultat de ce combat, seroit sa propre destruction.

Le Médecin de la cour, le Docteur FRESE, lui avoit conseillé le *suc de scille*, à cause de la toux, et pour lui faciliter l'expectoration. Le Roi prenoit ce *suc* avec avantage vers le soir dans du *thé*. C'étoit en cette partie de la journée que la toux l'incommodoit le plus, et qu'elle l'empêchoit de dormir, jusqu'à ce que l'expectoration eût lieu.

Déja depuis quelque tems, il éprouvoit une difficulté de respirer; qui cependant n'étoit encore que passagère, et qui paroissoit plutôt dépendre

des embarras de la circulation dans le bas-ventre, que de quelques vices dans la poitrine. Je lui proposai d'ajouter à son *sel* une dissolution de l'extrait de *mille-feuille* avec la *terre faliee de tartre* et le *baume de soufre* ; mais il ne s'en servit pas long-tems.

Il n'étoit plus si tranquille pendant la nuit; et les sueurs abondantes qu'il avoit ordinairement commençoient à diminuer. La toux devint plus violente, la difficulté de respirer plus incommode, et il se plaignoit d'une pesanteur particulière au diaphragme.

Je lui représentai, que dans sa maladie, le bas-ventre étoit la partie qui devoit principalement occuper notre attention; et je le priai de continuer l'usage du *sel de Glauber* et de la *rhubarbe* à telle dose qu'ils puissent entretenir journellement la liberté du ventre. Je lui conseillai l'application d'un vésicatoire perpétuel au gras de la jambe, afin de débarrasser la poitrine de l'affluence des humeurs âcres. Je me flattois d'autant plus du succès de ce moyen, que depuis quelques années, le Roi avoit un ulcere au pied, et que la nature s'étoit accoutumée à y déposer les humeurs âcres.

En effet ce vésicatoire appliqué vers le milieu du mois de janvier, produisit les meilleurs effets. La poitrine fut plus libre et le sommeil plus tranquille.

Cependant les maux de la poitrine continuoient toujours, entretenus en partie par la disposition du bas-ventre. Les mauvaises digestions empiroient cet état; et les évacuations le rendoient moins grave d'une manière manifeste. La régle que je suivis dans le traitement de cette maladie, c'étoit d'entretenir et de favoriser toutes les

excrétions par les moyens les plus doux et les plus simples. Ainsi je lui conseillai de tenir toujours le ventre libre soit par les remedes, déjà indiqués, soit par les lavemens ; de favoriser les sueurs du matin en prenant du *thé* dans le lit ; de procurer une bonne suppuration aux vésicatoires, et au cautère qu'il avoit habituellement au bras ; de faciliter l'expectoration par l'usage du *suc de scille* ; et d'entretenir les forces par un régime convenable. J'étois convaincu, que ces moyens simples suffisoient pour procurer tout ce qu'on pouvoit attendre du traitement le plus scientifique : et j'étois même forcé de suivre une pareille route, parce que le Roi, n'étoit pas homme à se laisser conduire aveuglément par qui que ce fut pour ce qui concernoit sa santé pas plus que pour le reste de sa conduite. Les remedes proposés devoient produire un effet déterminé, et il les rejetta dès qu'il vît, que cet effet ne se manifestoit pas aussi-tôt qu'il l'avoit présumé.

Les symptômes de la poitrine cependant devenoient de plus en plus sérieux ; et il y avoit à craindre le retour d'une suffocation. Là dessus le Roi consulta le conseiller privé Cothenius ; mais il ne fit guere usage des remedes que celui-ci lui prescrivit. C'etoient une dissolution de *gomme ammoniaque* dans du *vinaigre scillitique*, l'*elixir viscéral* d'HOFFMANN, avec la *liqueur anodyne*, et une *infusion théiforme* d'especes carminatives.

Le Roi commençoit à se plaindre d'un orgasme de sang ; et je lui proposois comme un rafraichissant, résolutif et doux laxatif, le *sel de tartre saturé de jus de citron*, et mêlé avec la *gomme arabique* et le *sirop de pavots*. Mais il n'en fit pas non plus un long usage.

Au commencement du mois de février, la foiblesse devint plus considérable, et le sommeil le jettoit souvent dans une espece d'engourdissement, craignant comme de raison que ce ne fût la suite d'un embarras de circulation dans la poitrine, je lui proposai l'application d'un second vésicatoire à l'autre jambe. Le Roi ne pouvoit plus faire un exercice de quelques centaines de pas, sans se sentir essoufle; mais comme cette difficulté de respirer paroissoit toujours être de nature spasmodique, je lui conseillai des lavemens avec l'*assa-fètida*. En effet ce moyen produisit un tel effet, que le Roi se porta pendant presque tout ce mois passablement bien.

Mais à peine ce terme fut passé que les symptômes s'aggravèrent. Je remarquai qu'il éprouvoit une violente palpitation de cœur tous les matins à son lever. La difficulté de respirer ne lui permettoit plus de se promener dans sa chambre. Le mouvement d'une vingtaine de pas consécutifs suffisoit pour lui causer des vertiges, et augmentoit la difficulté de respirer au point, qu'il étoit obligé de se reposer pour reprendre haleine. Au surplus, son pouls ordinairement bon, fort, plein et régulier, devenoit dans les momens de suffocation vîte, convulsif et irrégulier. Il dormoit beaucoup, et plus pendant le jour sur son fauteuil, que pendant la nuit dans son lit, quoique son sommeil fût tranquille, et qu'il s'éveillât toujours dans l'intégrité de ses sens. J'avois toutes les raisons pour craindre une congestion et un épanchement d'humeurs dans les cavités; mais sur-tout dans celle de la poitrine. Comme tout concourroit à faire prévoir une

maladie invincible, je pris la ferme résolution de ne pas affoiblir davantage par l'usage des *altérans* les forces déjà trop abattues par l'âge et les souffrances continuelles ; mais de tâcher plutôt de conserver sa vie précieuse, ou comme il disoit lui-même de *prolonger sa maladie*. Les lavemens d'*assa-fétida*, et de petites doses de *sel de Glauber* et de *rhubarbe*, savoir dix grains du premier et cinq de la seconde, pris tous les deux jours, soulagèrent sensiblement les maux du bas-ventre et de la poitrine.

Mais la toux continuoit toujours, la sueur ordinaire fut de beaucoup diminuée, et les pieds commencèrent à s'enfler considérablement pendant le jour. On avoit de plus de la peine à tenir ouverts les ulceres artificiels. Les attaques de suffocation étoient accompagnées de râle et d'une sueur froide au visage.

Au commencement du mois de mars, il éprouva de nouveau un orgasme et une congestion d'humeurs à la tête. Après l'avoir saigné, le Médecin de la cour Frese lui conseilla comme *expectorant* le *soufre doré* d'*antimoine*. La saignée ne diminua point l'orgasme ; les crachats étoient souvent teints de sang, et le Roi se plaignoit d'un tiraillement pénible à la nuque ; ce qui me fit craindre plus que jamais une apoplexie.

Le 16 mars, il eût tout-à-coup une diarrhée spontanée accompagnée de tant de douleurs au bas-ventre et à l'anus, qu'il ne se rappelloit point d'avoir jamais éprouvé une pareille sensation. Il m'en fit avertir sur le champ. Mais bien loin de m'alarmer, cet accident ne me parut qu'un moyen que la nature avoit employé pour prévenir l'apoplexie imminente. Et comme il n'étoit point

douteux, qu'il n'y eût aussi des congestions hémorrhoïdales, je lui fis appliquer des sang-sues à l'anus. Ce moyen et le cours de ventre le soulagèrent beaucoup; et vu sa position actuelle, je lui conseillai de quitter l'usage de la *rhubarbe* et de se borner au *nître* et au *sel de Glauber*.

On voyoit clairement, qu'il y avoit une abondance d'humeurs âcres et irritentes, augmentée par le défaut des sueurs, et les fautes dans le régime. Il n'y avoit qu'une goute régulière dont on put espérer quelque secours, quoiqu'on n'eût pas moins à craindre que la nature ne succombât sous les efforts qu'elle devoit faire pour la produire. Ainsi il n'y avoit d'autre parti à prendre que d'entretenir et de favoriser les excrétions naturelles par les moyens les plus doux et les moins affoiblissans. Ces moyens étoient, pour ce qui concernoit la poitrine, le *soufre doré d'antimoine*, et le *suc de scille*; pour ce qui concernoit les humeurs, les *ulcères artificiels*; et pour ce qui concernoit le bas-ventre, les *évacuations* douces d'usage, qui continuoient toujours à le soulager d'une manière sensible. Pour favoriser les sueurs, je lui conseillai le *camphre*, mais il ne voulut point en faire usage.

La toux à cet époque troubloit son repos pendant la plus grande partie de la nuit; et la foiblesse toujours augmentant, ne laissoit plus aucune espérance de voir reparoître la goute. Comme il se tenoit presque toujours la tête baissée en avant, sans pouvoir plus se coucher, je m'attendois à une hydropisie de poitrine.

A cet effet je lui fis appliquer vers la fin du mois de mars un second vésicatoire au pied gauche; mais au bout de quelques jours il produisit une

inflammation si violente, que je fus obligé de la résoudre, et de guérir l'ulcere le plutôt qu'il me fut possible. Je fus entièrement découragé dès que je vis que même cet excellent moyen de débarrasser la poitrine, ne réussissoit plus.

Au reste, son pouls, quoiqu'il fût encore aussi bon qu'il avoit été jusqu'àlors; s'affoiblissoit le plus souvent les aprés-diners; et ses levres devenoient pâles: je regardois cependant ces symptômes, comme les effets d'une mauvaise digestion.

Au commencement du mois d'avril, la toux devint si continue, l'expectoration si peu considérable, la poitrine si pleine, et l'haleine si courte, que je craignis une nouvelle suffocation. Je lui fis appliquer un vésicatoire entre les épaules qui débarrassa un peu la poitrine. Intérieurement je lui donnai des *pilules* composées de *soufre doré* d'*antimoine*, de *camphre*, de *scille* et d'*éléo-saccharum de fenouil*. Mais les retours continuels des symptômes spasmodiques, le tiraillement de la bouche et des doigts pendant le sommeil, les urines pâles, et un pouls foible et petit, faisoient toujours craindre une suffocation, ou ce qui dans de pareilles circonstances est inévitable, une hydropisie; et l'augmentation journalière de la foiblesse ne laissoit plus aucune espérance de guérison.

Quoique malgré tous ces accidens, les évacuations alvines lui procurassent toujours un soulagement bien sensible, sa foiblesse toujours croissante m'obligea de lui déconseiller l'usage fréquent des *laxatifs*. Mais le Roi revenoit toujours volontiers à ce moyen favori; et on ne peut point nier, qu'il ne fût indispensable pour

le prolongement de ses jours, si l'on considère sa manière de vivre.

Vers le milieu du mois d'avril, les spasmes reparurent plus violens que jamais. Il éprouvoit souvent des envies de vomir ; on voyoit une congestion d'humeurs à la tête, et les matières expectorees étoient teintes de sang. Comme c'étoient les signes et les suite d'un engorgement hémorrhoïdal, je lui fis appliquer des sang-sues à l'anus, et prendre intérieurement quelques doux rafraichissans et antispasmodiques. Ces moyens secondés par un cours de ventre spontané, le soulagèrent de nouveau.

Le 17 avril, le Roi prit soudain la résolution d'aller à Sansouci, et cela par un chemin détourné de la distance de quelques milles. Ce voyage précipité m'effraya plus qu'il ne produisit d'inconvéniens.

Je conseillai au Roi des *pilules* composées de la *gomme de gayac*, de *savon*, de *soufre doré d'antimoine*, et d'un peu d'*opium* ; mais il ne voulut point s'en servir. Il désira de prendre de l'*opium* pur, et demanda là dessus l'avis du médecin de la Cour, FRESE, alors résidant à Potsdam. Celui-ci ne voulant poins hazarder un pareil conseil, proposa au Roi une consultation de Médecins. Nous y assistâmes, le Conseiller privé Cothenius et moi ; et le résultat de cette consultation fut, de lui donner des *pilules* composées de la *serpentaire* de Virginie, des extraits de *quassia* et de *cascarille*, et de la masse de *pilules de Storax*, en lui faisant administrer en même tems des lavemens des plantes roborantes et carminatives.

A cette même époque, le Roi essaya d'aller

quelquefois

quelquefois à cheval; mais il fut très-incommodé par la fatigue. Néanmoins il se sentoit, comme toujours, soulagé après les évacuations alvines.

L'expectoration commença à devenir purulente ; ce qui fit craindre pour les poumons. Ce n'étoit vraisemblablement qu'une lymphe corrompue ; car quoique quelques circonstances parussent démentir l'existence d'une véritable hydropisie de poitrine, il n'étoit pas moins certain, qu'il y avoit un œdême ou une hydropisie des poumons.

Le 28 avril, le Roi eut subitement un accès de fièvre, qui commença par un violent frisson et finit au bout de quelques heures par la sueur. Le lendemain il se sentit fort soulagé; mais il eut en même tems tout le pied droit jusque au dessus du genou considérablement enflé. Ce fut une preuve, que la révolution de la fièvre avoit poussé les humeurs séreuses des parties supérieures vers les extrémités inférieures, et cela me confirma dans l'idée que je m'étois toujours faite de la nature de cette maladie. Car on sait que dans le commencement des hydropisies les humeurs changent tour-à-tour de place entre les parties supérieures et les parties inférieures du corps. Le cours de ventre qui avoit commencé depuis huit jours, continuoit toujours en emportant une quantité de mucosités bilieuses et en calmant les accidens spasmodiques de la poitrine et du bas-ventre au point que le Roi étoit assez content de son état.

Je me vis dans ce moment dans la triste alternative de repousser de nouveau les humeurs séreuses vers les parties supérieures, si j'arrêtois

ce cours de ventre, ou de trop affoiblir le malade, si je le laissois continuer. Je lui proposai à la vérité une dissolution de l'extrait de *cascarille*: mais d'un côté le Roi toujours difficile contre les nouveaux remedes, ne voulut point en faire usage; et de l'autre côté je ne tardai point à m'appercevoir à son aspect que ce cours de ventre étoit effectivement salutaire, et comme il l'appeloit lui-même, une *crise subalterne*, qu'on ne devoit supprimer en aucune manière.

Le Chirurgien général Theden avoit conseillé au Roi un *sel*, qui étoit une espece de *tartre vitriolé*, et dont je lui conseillai également de continuer l'usage, comme d'un doux résolutif plutôt que d'un purgatif proprement dit.

Le Roi dormoit mieux, et suoit un peu. Son appetit étoit trop bon pour les circonstances, quoique il aimât de préférence les mets froids, et qu'il eût de la répugnance pour tout ce qui étoit chaud. Pour que cette circonstance ne paroisse point accidentelle, je dois observer que cette répugnance devint dans la suite plus marquée, de façon que souvent il ne pouvoit absolument manger que des choses froides. D'ailleurs, on trouve dans Morgagni, (1) différens cas par lesquels il conte que les asthma-

(1) L'auteur cite ici le T. 11. p. 35. de Morgagni. Dans l'édition de l'ouvrage *de sedibus et causis morborum etc.* de ce dernier; donnée par Tissot, je trouve l'exemple d'une paysanne attaquée d'hydropisie de poitrine, qui ne pouvoit prendre les alimens que froids, parce que tout ce qui étoit chaud lui causoit une difficulté de respirer. libr. II. Epist. XVI. 38. T. I. p. 292. *Note du traduct.*

tiques aiment mieux prendre leur nourriture froide. Le Roi eut encore, sur-tout dans le tems des mouvemens hémorrhoïdaux, des aigreurs et une ardeur âcre dans l'estomac, qui vraisemblablement venoient de ce que la bile rencontroit dans ce moment des obstacles dans sa secrétion.

Ce bon état, ouvrage de la fièvre et du cours de ventre, ne dura que pendant près de trois semaines. Ma crainte, que la suppression de la diarrhée et le désenflement des pieds, ne ramenassent les anciennes souffrances, ne fut que trop justifiée. La toux devint plns incommode, le sommeil plus long et plus engourdissant; et les forces diminuoient malgré la longueur du sommeil et le bon appétit.

Des mouvemens hémorrhoïdaux se manifestèrent de nouveau; et j'eus recours à l'application des sang-sues. Il avoit aussi recommencé à prendre sa poudre de *sel* et de *rhubarbe*, depuis que le cours de ventre s'étoit arrêté.

Au commencement du mois de juin les deux pieds s'enflèrent; mais les maux de la poitrine bien loin de diminuer par ce gonflement, ne firent qu'augmenter. Il se plaignoit d'une oppression du côté du diaphragme; il ne pouvoit plus se coucher dans son lit, mais il passoit la plus grande partie de la nuit assis sur un fauteuil la tête penchée en avant, et inclinée du côté droit; il éprouvoit de fréquentes convulsions pendant le sommeil; il s'effrayoit et se levoit en sursaut en poussant des cris. J'observai en même tems que son visage étoit bouffi et luisant; en sorte qu'en réunissant toutes les causes et les circonstances précédentes, on ne pouvoit

plus douter, qu'il n'y eût une hydropisie de poitrine. La pression qu'il sentoit sur le diaphragme indiquoit une collection d'eau dans le péricarde : mais les autres symptômes et le pouls mou, grand et régulier me faisoient croire que c'étoit plutôt une hydropisie des poumons. En un mot, il étoit évident qu'une congestion d'humeurs séreuses s'étoit formée dans l'intérieur.

Comme l'emploi de nouveaux remedes étoit à tous égards extrêmement difficile, je me contentai de lui continuer l'usage des doux laxatifs sans rien y ajouter. Je vis que la maladie étoit incurable, et qu'elle devoit être bientôt suivie de la mort. Ainsi je regardai l'usage de nouveaux remedes tout au moins comme inutile. Quoique je fisse tout mon possible pour cacher au Roi un pareil prognostic, sa sagacité le lui fit deviner; et il fit appeler d'Hanovre le Conseiller aulique Zimmermann.

Avant l'arrivée de ce célebre Médecin, le Roi éprouva de nouveau quelques mouvemens fébriles suivis tour-à-tour de symptômes spasmodiques. Le 8 juin, un abscès manifesté inopinément sur le dos, lui procura un tel soulagement qu'il essaya d'aller à cheval. Quoiqu'il se trouvât mal de cette promenade, cependant à mon étonnement la difficulté de respirer n'en fut point augmentée. Par conséquent je voulus entretenir l'abscès constamment ouvert ; mais n'y pouvant réussir, je le remplaçai par un vésicatoire, qu'il garda jusqu'à sa mort.

Cette révolution parut repousser de nouveau les humeurs vers les parties inférieures ; en effet le visage se désenfla, les maux de la poitrine

furent mitigés, et les pieds s'enflèrent plus que jamais, le gonflement s'étant étendu jusqu'aux cuisses. Quoique le Roi passât les jours et les nuits sur son fauteuil, sans jamais se déshabiller, et qu'il éprouvât par fois un râle considérable, il put cependant faire encore au 22 juin une promenade à cheval ; laquelle vraisemblablement fut la cause occasionnelle d'un crachement de sang assez fort qu'il eut le 24 du même mois.

Le Docteur Zimmermann étoit arrivé la veille et trouvant que la cause principale de la maladie étoit une obstruction des viscères du bas-ventre, avoit conseillé l'usage constant du *suc* de *pissenlit* cuit à la consistance du miel. Le Roi s'en servit pendant quelque tems. (1)

---

(1) Le lecteur ne sera pas peut-être faché de trouver ici l'entretien du Roi de Prusse avec le Docteur Zimmermann. Je le tire du *VII volume de la vie de Frederic II. Roi de Prusse, imprimée à Strasbourg en* 1789. *p.* 108. *suiv.* en supprimant tout ce qui n'a point un rapport direct à sa maladie.

Du 26 *juin.* Le Roi : avez-vous fait un plan pour me traiter? Le Docteur. Non, Sire ; mais je l'ai dans la tête, et je vais le dire à V. M, si elle veut me faire la grâce de m'entendre. Le Roi : Dites ce que vous voudrez. Le Docteur. V. M. a des obstructions considérables ; particulièrement dans les intestins. Il faut travailler à résoudre les matières, rétablir le cours naturel des humeurs, et chasser le superflu autant que les forces le permettent. Il faut d'abord que V. M. prenne simplement un remede *dissolvant apéritif*. et légèrement *laxatif*: après cela, on pourra donner quelque chose de plus apéritif et de plus laxatif encore, que l'on soutiendra par des *fortifians*, voilà mon plan, et tout ce que je crois que l'on

Le 4 juillet, Le Roi eut un vomissement accompagné de tension et de tuméfaction du

---

puisse faire. Le Roi. Vous croyez donc me guérir? Le Docteur J'espere adoucir l'état de V. M. si elle a assez de patience, et qu'elle veuille m'en donner le tems. Une maladie très-adoucie se trouve à la fin à moitié guérie. Le Roi. Vous avez raison; mais que me donnerez-vous donc? Le Docteur. Un remede très-commun, généralement connu et très-simple, qui a été employé par les Grecs et les Romains; du *suc de Taraxacon*, cuit en consistance de miel. Le Roi. C'est une plante que je ne connois point. Le Docteur. Elle croît au printems dans tous les prés. Le Roi. Mais connoissez-vous par expérience les effets de cette plante? Le Docteur. Par des expériences fréquentes. Le Roi. Je prendrai ce remede.

Du 27 juin. Le Roi commença par faire plusieurs objections sur le taraxacon, et la conversation finit ainsi: Le Roi Je vous le dis d'avance, je ne prendrai de votre remede qu'une fois par jour. Le Docteur. V. M. en prendra donc beaucoup à la fois? Le Roi. Combien? Le Docteur. Deux ou trois cuillerées. Le Roi. Je ne trouve pas que ce soit beaucoup. Le Docteur. Tant mieux. Mais après avoir pris tout d'un coup deux ou trois cuillerées de *taraxacon*, on peut se trouver mal, et même vomir. Le Roi. En ce cas-là, je n'en prends point. Le Docteur. Il peut se faire aussi que cela n'arrive pas. V. M. peut commencer par de petites doses. Le Roi. Je n'aime pas traîner ainsi les choses. Le Docteur. V. M. pourroit en prendre deux cuillerées dans l'eau de *fenouil*, qui est stomachale. Le Roi. Puis-je prendre mon café bientôt après? Le Docteur. Au bout d'une demi-heure. Le Roi. Mais le *taraxacon* peut avoir perdu la vertu qu'il avoit du tems des Grecs et des Romains. Le Docteur. Ce n'est point par les livres que je connois cette plante; il y a trente ans que j'en fais usage. . . . . Le Roi. Hé bien je prendrai votre remede.

bas-ventre. Ce dernier symptôme ne cédant point aux évacuations ordinaires, je conclus que

---

Le même jour après-diner. LE ROI. Mais dites-moi est-il possible qu'à mon âge, après tant de travaux, après une carrière remplie de tant de peines, et avec les maux, dont je suis accablé maintenant, je puisse encore espérer quelque soulagement ? LE DOCTEUR. Cela est très-possible. LE ROI. Je ne saurois le croire. LE DOCTEUR. Moi, je le crois. . . . . . LE ROI. Demain matin je prends votre remede.

Du 28 juin, à six heures le Roi après avoir expédié ses affaires, prit deux cuillerées du remede dans de l'eau de fenouil. A huit heures Zimmermann *étant venu, le Roi lui dit :* Mon cher monsieur Zimmermann, votre remede est un vrai courrier médicinal. Au premier ordre, il se rend au plus vîte et par le plus court chemin, à l'endroit de sa destination. Il a de l'esprit votre remede ; il a vu d'abord où étoit mon mal. Vous êtes un homme qui frappez au but. Vous faites des miracles. Je me sens aujourd'hui plus soulagé que je ne l'ai jamais été par aucun remede. Je me trouve mieux que je ne me suis encore trouvé de toute ma maladie. LE DOCTEUR. Je ne sais point faire des miracles, et je ne crois qu'à ceux de V. M. dans la guerre de sept ans. V. M. fait trop d'honneur à mon remede. Vous avez bien dormi cette nuit, et vous devez au sommeil ce que vous attribuez au remede. LE ROI. Non, non, c'est à votre remede que je dois ce soulagement. J'ai aussi dormi d'autres fois, et je ne m'en suis pas trouvé mieux. Voyez comme je respire librement. LE DOCTEUR. V. M. parle avec beaucoup plus de facilité et de vivacité. LE ROI. Il y a long-tems que je n'ai eu la respiration aussi libre. . . . . . . votre remede dissipera-t-il l'enflure de mes jambes ? LE DOCTEUR. Peut-être, s'il lâche suffisamment le ventre ; sinon, on pourra la faire cesser par d'autres remedes. LE ROI. En combien de tems votre remede

c'étoit un commencement d'hydropisie du ventre. Quoique la tension parut au bout de quelques

---

me soulagera-t-il ? en deux mois ? LE DOCTEUR. En un mois peut-être.

Du 29 juin. Le Roi ne se trouva pas si bien que la veille, mais toujours affable et de bonne humeur, dit au Docteur : vous savez simplifier votre art ; j'aime beaucoup la simplicité en médecine. LE DOCTEUR. C'est parce que V. M. est accoutumée à exécuter les plus grandes choses avec les moyens les plus simples. LE ROI. Plus on met de ressorts dans une machine, plus on risque d'en voir manquer quelques-uns, et que la machine se détraque.

Du 30 juin, après-diner le Roi fut de mauvaise humeur ; il avoit mangé des choses indigestes et en quantité. Il dit entre autres au Docteur : je ne suis plus qu'une vieille carcasse bonne à être jettée à la voirie. . . . . . le mieux que j'ai éprouvé pendant quelques jours, a été bientôt passé. LE DOCTEUR. V. M. ne supporte et ne digère point les alimens qu'elle prend.

Du 5 juillet. LE ROI. Les yeux me font mal. LE DOCTEUR. Il y a trop de soleil ici ; V. M. veut-elle que je tire les rideaux ? LE ROI. Non, non ; j'ai toujours aimé la lumière. . . . LE DOCTEUR. Hier V. M. étoit très-foible ; et aujourd'hui on ne s'apperçoit plus de cette foiblesse ; c'est une preuve qu'il y a encore de la force dans le cœur. LE ROI, (*souriant*) Savez-vous d'où cela vient ? c'est que mon père n'a jamais eu la v . . . . .

Du 6 juillet. LE ROI. Votre remede ne me soulage point. LE DOCTEUR. Mon but étoit de diminuer l'oppression de V. M. et de prévenir autant qu'il étoit possible l'hydropisie et ses suites. Mais ce remede ne sauroit empêcher V. M. d'être incommodée des indigestions quand elle en a. LE ROI. Je n'ai point l'hydropisie. LE DOCTEUR. Ce qui n'est pas venu peut venir. Il faut faire tout ce qu'on peut

jours diminuer un peu, il étoit néanmoins clair que la tuméfaction avoit été l'effet d'une congestion d'humeurs séreuses, et que la tension n'avoit diminué que par l'épanchement de ces mêmes humeurs dans la cavité du bas-ventre. C'étoit vraisemblablement à la même cause, qu'on devoit attribuer le mieux être apparent de la poitrine et l'incertitude sur l'existence d'une hydropisie de poitrine.

Le Roi voulut enfin savoir avec certitude ce qu'il avoit à craindre ou à espérer de sa situation; et il me fit appeler à Postdam le 11 juillet. Il étoit impossible de lui cacher le danger d'une hydropisie; et tout ce que je pus faire, ce fut de lui représenter comme éloignée une mort qui ne pouvoit point tarder à le frapper.

---

pour prévenir le danger de cette maladie. LE ROI. Je ne crains aucun danger; mais je ne voudrois pas souffrir. Je voudrois un remede qui me soulageât sur le champ. LE DOCTEUR. Je voudrois pouvoir en donner un à V. M.; mais je n'en connois point. LE ROI. Eh bien, que tout aille donc comme il pourra. Je ne crains point la mort; je ne crains que la douleur. Adieu monsieur le médecin.

Le même jour après-dîner. Le Roi avoit mangé beaucoup d'anguille, ce qui lui causa une grande colique, qu'il attribua au taraxacon, de sorte qu'il étoit fort en colere contre le remede et contre le médecin. LE ROI (*d'un air goguenard*). Vos soldats Hanovriens prenoient-ils du *taraxacon* à Gibraltar? LE DOCTEUR Non, Sire, ils buvoient du Malaga et du Porto.

Ici finissent les entretiens du Roi au sujet de sa maladie avec le Docteur Zimmermann. *Ceux qui les suivent ainsi que tout ce que j'ai supprimé dans différens endroits de cette conversation, ne roulent presque tous que sur des matières de littérature et de politique.* NOTE DU TRADUCTEUR.

Il me demanda des remedes *diuretiques*, et de lui faire faire des incisions aux cuisses et aux pieds. De tous tems il étoit accoutumé à boire une grande quantité d'eau, savoir jusqu'à trois ou quatre chopines par jour, sans uriner à proportion. Souvent malgré cette grande quantité de liquide, il rendoit à peine quatre onces d'urine pendant l'espace de vingt-quatre heures. Cette circonstance jointe à l'habitude que la nature avoit contractée de se débarasser du superflu des humeurs par le canal intestinal, me fit d'abord juger que ce n'étoit point par les voies urinaires, qu'on pouvoit évacuer l'eau.

Ainsi, après avoir essayé inutilement les pilules de *Bacher*, et les pilules de *savon* et de *scille*, je me contentai de lui conseiller la teinture de *rhubarbe* mêlée avec le *sel de tartre* et la *liqueur anodine*. Ce moyen étoit approprié à sa nature, il soulageoit ses maux, il lui entretenoit la liberté du ventre; et il s'en servit jusqu'à sa mort.

Quant aux incisions aux extrémités, je ne pus me résoudre à opérer une évacuation trop prompte, crainte de putréfaction et de gangrene; quoique le Roi malgré ces considérations y insistât beaucoup avec son intrépidité naturelle, et que j'eusse de la peine à lui persuader le contraire.

Depuis quelques jours il avoit déjà recommencé à sentir des aigreurs, que les *absorbans* et les *évacuans* ne purent dissiper. J'avois toute raison de regarder ces aigreurs comme une suite du défaut de sécrétion de la bile; d'autant plus que ces désordres de l'estomac se faisoient toujours sentir à l'époque des mouvemens hémor-

rhoïdaux : mais je me rappelai l'observation de Sidenham, qui met ces désordres dans la classe des avant-courreurs de la goutte. Je craignois cette dernière avec autant plus de raison, que l'époque où elle attaquoit ordinairement le Roi, approchoit, et qu'en effet il se plaignoit de douleurs aux genoux; l'évènement ne tarda point à justifier mes craintes.

Le 4 du mois d'août il se manifesta tout-à-coup sur le tibia gauche une inflammation érysipélateuse, qui bientôt gâgna tout le gras de la jambe. L'epiderme s'éleva en ampoules, dont il sortit une quantité considérable d'eau. Cette inflammation dissipa tout-à-fait les aigreurs et les spasmes internes, et lui procura un meilleur appétit et un sommeil plus tranquille ; tant il est vrai qu'il y a une singulière sympatie entre la poitrine, les jambes et les parties de la génération, suivant l'observation de Baglivi, *magna est consensio atque arcana inter pectus, tibias atque pudenda.* Car quelques jours auparavant, savoir le 28 juillet le scrotum avoit aussi commencé à s'enfler, avec quelque amendement des parties supérieures.

A cause de la grande inflammation, et pour prévenir la putréfaction, j'y faisois appliquer constamment des *fomentations antiseptiques.* Malgré cela il en sortoit tous les jours plus d'une chopine d'eau. Quoique l'odeur de cette humeur fût insupportable, et que les forces du Roi diminuasssent à vue d'œil, il étoit cependant content de sa situation, et parut concevoir quelque espérance d'amendement, sur-tout quand la tumeur des jambes et du scrotum s'affaissa sensiblement, et que le danger de la gangrene fut passé.

Cet état d'inflammation dura pendant neuf jours. Le Roi mangeoit avec un appétit extraordinaire dont j'étois fort allarmé. En effet, pendant la nuit du 12 au 13 août, il sentit quelques mouvemens fébriles, et son sommeil fut agité. Le jour suivant il étoit moins dispos qu'à l'ordinaire. La fièvre qui avoit cessé l'après-midi, eut un redoublement vers le soir, et il passa le lendemain dans le même état. Le 15, le Roi sommeilla contre son ordinaire jusqu'à onze heures; ensuite il s'occupa suivant sa coutume, mais pour la dernière fois des affaires du cabinet avec assez d'attention, quoique avec une voix affoiblie. A l'exception de la moitié d'une araignée de mer, il ne mangea rien pendant tout ce jour.

Informé de cet état, je ne savois si je devois le regarder comme une suite ordinaire et passagère d'indigestion, ou comme le dernier signe d'un estomac sans action. Je restai d'autant plus dans cette incertitude, qu'on m'avertit que le Roi se trouvoit bien de nouveau, après avoir eu quelques évacuations alvines. Mais le 16 août à midi, je reçus de sa Majesté actuellement régnante l'ordre de me rendre au plutôt possible à Postdam; parce que le Roi étoit depuis vingt-quatre heures presque sans connoissance dans un assoupissement continuel.

A mon arrivée à trois heures après-midi, le Roi étoit un peu revenu de cet état alarmant; et connoissoit les assistans; mais il ne se rappeloit plus qu'il y avoit des affaires de cabinet, qui eussent besoin de sa présence pour être expédiées. Cet oubli le premier qui lui arriva pendant tout le cours de son regne, étoit plus que

suffisant pour prouver l'extrême danger de sa situation ; et j'en fus très-allarmé, croyant comme de raison, qu'il n'y avoit que la mort qui pût lui faire oublier ses occupations.

Lorsqu'on vint à lui panser les pieds, il montra des signes d'une parfaite connoissance. Il n'y avoit aucun indice de gangrene, quoique l'humeur qui en découloit eût une odeur cadavéreuse. Son visage étoit plus rouge que pâle; et ses yeux n'avoient pas encore tout-à-fait perdu le feu qui les animoit ordinairement. Il se sentit le besoin d'aller à la selle, et il se présenta à la garde-robe sans être soutenu par personne. Vers les sept heures, il s'endormit sur son fauteuil que depuis quelques mois il n'avoit quitté ni le jour ni la nuit; et il eut une légère sueur.

C'étoit précisément le moment de la rémission de la fièvre; et je n'en craignois le redoublement funeste que pour le lendemain. Mais aussi-tôt après avoir poussé une selle presque involontaire, il se plaignit de froid, et demanda avec empressement qu'on le couvrit. C'étoit neuf heures, lorsqu'une toux continuelle avec un râle considérable commença tout-à-coup à lui fatiguer la poitrine. Ce symptôme rendit la respiration de plus en plus difficile et détruisit enfin la machine de cet homme extraordinaire, à deux heures et vingt minutes du matin du 17 août.

Cette suffocation, qui termina la maladie, ainsi que je l'avois toujours crains, eut précisément lieu avec le cinquième redoublement de la fièvre; et il paroît que la nature étoit alors trop affoiblie pour surmonter le spasme du froid.

Le *suc de scille* dans du *thé* et l'*eau de fenouil* parurent d'abord favoriser l'expectoration ; mais la poitrine étoit trop pleine et les forces trop épuisées. Sans cela, ces moyens, et la bonne structure de la poitrine auroient suffi, pour dilater les poumons, pour en chasser toutes les humeurs qui depuis long-tems les embarrassoient, et pour prévenir la suffocation. Il n'y avoit qu'une surabondance d'humeurs et un affoiblissement général, qui pussent paralyser cet organe.

La maladie, en comptant depuis la première suffocation avoit duré onze mois à très-peu d'interruptions près. Il y a très-peu de malades qui puissent résister si long-tems à une pareille maladie ; mais le physique du Roi étoit aussi extraordinaire que son moral. Et l'on peut dire de lui, que la nature avoit cassé le moule dans lequel elle l'avoit formé. Quatre fois cette même nature avoit essayé de le sauver : savoir deux fois par un cours de ventre ; et deux fois par des dépôts phlogistiques sur la peau. Mais il n'étoit à son pouvoir non plus qu'en celui de l'art d'empêcher la destruction d'une machine épuisée par une longue suite d'actions aussi fatigantes que glorieuses, sans compter l'âge et la maladie.

La mort du Roi fut comme sa vie. Jusqu'à son dernier soupir il conserva toute la force de son esprit. Avant l'invasion de la fièvre, il se croyoit du moins pendant quelques tems dans un meilleur état qu'il n'étoit ; et pendant la fièvre sa tête étoit trop embarrassée, pour qu'il put appercevoir le danger où il étoit. Ajoutez à cela, que la toux accompagnée de râle lui étoit devenue si familière, qu'elle n'avoit plus de quoi l'alarmer.

Ainsi il vit son dernier moment avec tranquillité. Les traits de son visage et la gravité paisible de sa phisionomie, inaltérables même dans le cercueil, attestoient, qu'il quittoit ce monde sans regret comme sans soucis; quoiqu'il conservât encore sa connoissance quelques minutes avant sa mort.

Il y avoit dans le caractere du Roi une espece de pudeur, qui lui avoit de tout tems inspiré de la répugnance pour l'usage d'ouvrir et d'embaumer les cadâvres. Son successeur respecta sa volonté; en sorte que son enterrement fut aussi simple que l'avoit été sa vie privée. Seulement pour prévenir une dissolution trop précipitée, on avoit pratiqué par un trocart la ponction du bas-ventre; et on laissa s'écouler trois à quatre chopines d'humeur fétide, qui étoit d'une épaisse consistance et d'un jaune très-foncé. On avoit tiré une pareille humeur des jambes par des incisions. Le mouvement du cadâvre fit sortir de la bouche une matière puriforme mêlée de sang.

La maladie avoit commencé par un engorgement d'humeurs âcres dans les poumons; engorgement qui produisit une hydropisie de poitrine, manifestée au mois de juin. Les symptômes déjà rapportés et une quantité d'autres circonstances accessoires, plus faciles à sentir, qu'à décrire en détail, n'y laissent aucun doute.

La grande capacité de la poitrine, et la force considérable du cœur et des vaisseaux empêchèrent que la maladie ne fût mortelle par elle-même, et opérèrent vraisemblablement plus d'une fois la résorption des humeurs accumulées,

lesquelles s'évacuoient alors en partie par l'usage toujours salutaire des *laxatifs*.

Les facultés animales et intellectuelles du Roi se conservèrent jusqu'aux derniers jours dans une force étonnante. Il n'y avoit qu'une obstruction totale des viscères, et une dissolution putride et générale des humeurs, qui pussent opérer la destruction d'un corps jusqu'alors indomptable.

FIN.

TABLE.

Fin de la Table.

ERRATA.

Le traducteur et le libraire n'ayant pas été à portée de voir les épreuves de cet ouvrage, il s'y est glissé quelques fautes. Le lecteur est prié de consulter cet Errata.

Page 9, *ligne* 17, uncun,	*lisez* aucun.
P. 24, l. 23 et 24 en poudre et en extrait,	l. de la poudre et de l'extrait.
P. 26, l. 29, Ilion,	l. iléon, *et par-tout où ce mot se trouvera.*
P. 31, l. 4, une,	l. et une.
P. 32, l. 6, saigné,	l. saignée.
P. 36, l. 26, d'une,	l. et d'une.
P. 38, l. 5 et 6, du 11,	l. du 14.
P. 50, l. 28, poitrine,	l. position.
P. 55, l. 1, démateuse,	l. œdémateuse.
Ibid., l. 16, proas,	l. psoas, *et par-tout où ce mot se trouvera.*
P. 59, l. 12, vasiqueuses,	l. variqueuses.
Ibid., l. 17, procathartiques,	l. procatarctiques.
P. 61, l. 27, œuil,	l. œil.
P. 63, l. 12, pas de signe,	l. il n'y avoit pas des signes.
Ibid., l. 19, où,	l. ou.
Ibid., l. 22, eus,	l. eues.
P. 64, l. 22 et 23, fréquentes, comme elle,	l. fréquentes. Comme elles.
P. 66, l. 13, le premier,	l. l'une.
Ibid., l. 17, d'inflammation ; nuls signes,	l. d'inflammation ; il n'y avoit non plus aucun signe.
Ibid., l. 25, la bile,	l. que la bile.
P. 77, l. 25, d'emphoric,	l. d'euphorie.
P. 79, l. 10, de l'enfer,	l. des enfers.
P. 80, l. 17, exacertion,	l. exacerbation.
P. 87, l. 13, on avoit,	l. on lui avoit.
P. 90, l. 35, nette,	l. étoit nette.
P. 91, l. 7, est,	l. étoit.
Ibid., l. 8, se plaint,	l. se plaignoit.
P. 93, l. 23, passage,	l. passages.
P. 96, l. 28, portèrent,	l. portant.
P. 97, l. 19, à la place,	l. à sa place.
Ibid., l. 31, et que je,	l. et que je ne.
P. 103, l. 3, dans l'eau,	l. dans de l'eau.
Ibid., l. 27, urines,	l. des urines.
P. 108, l. 1, aissai,	l. essai.
P. 113, l. 19, ne parloit,	l. et ne parloit.
P. 117, l. 9, avoit,	l. avoient.
Ibid., l. 12, volontés,	l. valvules.
P. 118, l. 10, qu'occasionna,	l. qui occasionna.

ERRATA.

Ibid., l. 33, pavois,	l. parois.
P. 119, l. 20, acrimonie,	l. anévrisme.
P. 120, l. 8, saigné,	l. saignée.
P. 126, l. 34, n'en cédoit,	l. n'excédoit.
P. 130, l. 23, rytme,	l. rythme.
P. 131, l. 24, jennum,	l. jéjunum.
P. 137, l. 4, stercoreuse,	l. stertoreuse.
Ibid., l. 17, caseuses,	l. caséuses.
P. 140, l. 26, aux seins,	l. au sein.
P. 141, l. 12, la matrice,	l. la matrice étoit.
P. 151, l. 26, l'altération la corruption,	*supprimez* la corruption.
P. 157, l. 20, matrice,	l. matière.
P. 158, l. 28, tention,	l. tension.
P. 169, l. 14, du cerveau,	l. de la tête.
P. 174, l. 4, intérieurement,	l. et intérieurement.
P. 176, l. 15, pour qu'il eû,	l. pour qu'il eût.
P. 182, l. 8 et 10, à la circonférence,	l. de la circonférence.
Ibid., l. 30, extravasion,	l. extravasation.
P. 184, l. 19, à l'état des extrémités,	l. à l'état d'être toujours couché.
P. 197, l. 8, caseux,	l. caséux.
P. 199, l. 6, enflamés,	l. enflammées.
P. 200, l. 31, purulens, et outre,	l. purulentes, outre.
P. 204, l. 3, l'emplo,	l. l'emploi.
P. 212, note, l. 7, recedit,	l. secedit.
Ibid., note, l. 10, du,	l. de.
P. 219, l. 27, les seins,	l. le sein.
P. 221, l. 27, je le fis,	l. je la fis.
P. 223, l. 8, caseuses,	l. caséuses.
P. 231, l. 24, de suite. Dans,	l. de suite, dans.
P. 233, l. 35, urétaires,	l. urétères.
P. 236, l. 25, parurent,	l. parussent.
P. 238, l. 13, O. P,	l. unc. sem.
Ibid., l. 14, d,	l. drachm.
Ibid., l. 15, d,	l. drachm.
Ibid., l. 16, o,	l. unc.
P. 239, l. 6, après trois,	l. au bout de trois.
P. 241, l. 25, tout-à-coup, pendant qu'il étoit tranquille,	l. tout-à-coup la bobine, pendant qu'il étoit occupé à filer tranquillement.
P. 248, l. 22, arthriques,	l. arthritiques.
P. 249, l. 15, arthrique,	l. arthritique.
P. 250, l. 4, faliée,	l. foliée.
P. 254, l. 8, irritentes,	l. irritantes.
P. 256, l. 8, suite,	l. suites.
P. 258, l. 26, il conte,	l. il conste.
P. 274, l. 3, volontés,	l. valvules.
Ibid., l. 4, qu'occasionna,	l. qui occasionna.

Fin de l'Errata.

